

Baronne Emmuska Orczy

LES NOUVEAUX EXPLOITS DU MOURON ROUGE

(1908)

The Elusive Pimpernel
Traduit par Charlotte et Marie-Louise Desroyses

Table des matières

1

Regard en arrière

La pièce, éclairée par un seul flambeau dont la flamme capricieuse projetait sur les murs des ombres fantastiques, était sombre et d'aspect lugubre. Ce boudoir de petites dimensions avait été jadis le sanctuaire de l'altière Marie-Antoinette, et il semblait qu'un parfum à peine perceptible, un fantôme de parfum, fût resté attaché aux boiseries ternies et aux tapisseries lacérées.

Partout des traces de destruction rappelaient les journées d'émeute où la populace déchaînée avait envahi les Tuileries pour crier sa haine à « l'Autrichienne ». Les sièges rangés le long des murs étaient tous plus ou moins mutilés et le crin s'échappait par touffes de leurs coussins de brocart. Plusieurs fauteuils présentaient à leur dossier la même plaie béante : des patriotes en avaient arraché un motif de décoration, couronne ou fleur de lys, dont la vue ne se pouvait plus supporter. Les mêmes patriotes, sans doute, avaient extrait de leur lit d'écaille les incrustations d'argent du petit guéridon de Boulle et cassé à coups de marteau le chiffre de la reine surmontant la glace de Venise. Au travers d'un charmant médaillon de Boucher représentant Diane et ses nymphes, une main brutale et malhabile avait griffonné au charbon : *Liberté, Égalité, Fraternité*.

L'heure était avancée ; les bruits de la grande ville n'arrivaient dans ce coin écarté des Tuileries que comme un faible et lointain écho.

Devant la table qui supportait le flambeau, deux hommes étaient assis. La lumière vacillante de la bougie éclairait en plein les yeux verts, les pommettes saillantes de l'élégante coiffure poudrée de Robespierre, ainsi que le visage pâle au regard de furet du citoyen Chauvelin, l'ex-ambassadeur de la République auprès de la cour d'Angleterre. À en juger par leur air préoccupé, l'affaire dont ils s'entretenaient était grave.

Peu de jours auparavant avait eu lieu l'émeute du 6 Vendémiaire, manifestation populaire aussi brève que soudaine. Durant toute une nuit, une foule en effervescence avait parcouru les rues de Paris, en réclamant à grands cris les têtes de deux traîtres de marque, un député à la Convention, Paul Delatour, et la fille d'un comte, Juliette de Marny, que le Tribunal révolutionnaire avait condamnés à mort. Le jour venu, plus trace de manifestants. La pluie avait eu raison de leur ardeur. Mais, chose curieuse, les deux condamnés avaient également disparu, littéralement escamotés pendant le trajet du Palais de Justice à la prison du Luxembourg grâce à un coup de main d'une audace inouïe.

Au Comité de salut public, où Delatour comptait plusieurs ennemis, l'émotion fut d'autant plus vive que, presque en même temps, un message de Rouen apportait la nouvelle que l'abbé du Mesnil, le chevalier d'Égremont, sa femme et ses enfants venaient de s'échapper miraculeusement de la citadelle. Et ce n'était pas tout ! Bien que le féroce proconsul de l'Artois, Joseph Lebon, eût fait établir un cordon serré de troupes autour d'Arras pour capturer plus sûrement tous les ennemis de la République, une soixantaine de femmes et d'enfants, douze prêtres et quelques aristocrates de marque tels que le duc de Chermeuil et le comte de la Vaux étaient parvenus à franchir la zone fatale, et l'on n'avait pas pu remettre la main sur un seul d'entre eux.

Pour éviter le renouvellement de faits aussi regrettables, il fallait agir sans tarder. Aussi les plus fins limiers de la Sûreté

générale menaient-ils d'actives recherches dans ces trois villes, mais plus spécialement à Paris, où les fugitifs avaient pu trouver asile, et où, surtout, leurs sauveteurs devaient se dissimuler et préparaient peut-être de nouveaux coups de main.

Le député Merlin de Douai, qui nourrissait contre Delatour une haine particulière, avait tenu à diriger les investigations de la police. Il se rendit à une hôtellerie de la rue de l'Arbre-Sec où, disait-on, un Anglais avait logé les trois ou quatre jours précédant l'émeute, et demanda à voir la chambre que cet étranger avait occupée.

C'était une pièce sordide et nue comme il s'en trouvait tant dans les quartiers pauvres de Paris. La logeuse, une vieille femme édentée, expliqua que l'étranger avait payé une semaine d'avance et qu'elle ne s'était pas occupée de lui parce qu'il prenait ses repas au-dehors. Elle ignorait même sa nationalité. C'est vrai qu'il parlait avec un accent particulier, mais il n'y a pas que les étrangers pour avoir de l'accent, et il est parfois difficile de distinguer un Gascon d'un Auvergnat ou un Flamand d'un « Engliche ».

– Je ne l'ai pas revu depuis l'émeute, ajouta la vieille, et je crains qu'il n'y ait laissé sa peau. C'est sa faute aussi, car il se promenait toujours avec de trop beaux habits ; ça se fait peut-être dans son pays, mais à Paris, depuis l'avènement de la liberté, les gens si bien nippés ne sont pas regardés d'un bon œil. Je le lui ai bien dit, la dernière fois que je l'ai vu, et comme, au lieu de m'écouter, il riait d'un air sans souci :

« – Je ne radote pas, que je lui dis ; si mes pensionnaires s'amusent à se faire écharper, ça peut me procurer des ennuis, rapport à la police.

« – Allons, la mère, qu'il me dit, pas tant d'histoires ! Je ne veux causer d'ennuis à personne. Voilà un papier : si jamais je

disparais et que la police vienne aux nouvelles, il n'y aura qu'à le montrer pour tout arranger.

« Quand il a été parti, j'ai essayé de lire ce qu'il m'avait donné, mais je n'y ai rien compris. Je m'en vais vous le montrer.

Lorsque la vieille revint, Merlin lui arracha le billet et se hâta de le déplier. Il n'y vit que quatre lignes inégales écrites dans une langue qui lui était étrangère ; mais, ce qui était parfaitement clair pour lui, c'était le petit dessin qui ornait le coin de la feuille : une fleurette rouge en forme d'étoile.

Là-dessus, jurant et pestant, Merlin tourna les talons et, tandis que l'hôtesse continuait sur le pas de sa porte à protester de son ardent patriotisme, il se rendit sur-le-champ au Comité de salut public pour faire part de sa découverte à Robespierre.

Sans mot dire, car il ne gaspillait jamais ses paroles, Robespierre avait glissé le papier dans le double couvercle de sa tabatière d'argent et envoyé sur l'heure un messager rue Corneille pour dire au citoyen Chauvelin qu'il l'attendait le soir même, vers dix heures, dans la chambre n° 16 du ci-devant Palais des Tuileries.

Il était maintenant dix heures et demie. Robespierre et Chauvelin étaient assis l'un en face de l'autre dans l'ancien boudoir de la reine, et sur la table, au pied du flambeau, s'étalait un carré de papier froissé. Chauvelin cependant ne regardait ni le papier, ni le visage glacé de l'Incorruptible. Le regard perdu au loin, il revoyait les salons brillamment éclairés du ministère des Affaires étrangères à Londres où la belle Marguerite Blakeney s'avançait avec grâce au bras du prince de Galles, et là, parmi le bruit des rires et des conversations, le froufrou soyeux des robes et le bruissement des éventails, il lui semblait entendre encore une voix moqueuse redire les vers médiocres inscrits sur le papier que Robespierre venait de placer sous ses yeux :

Est-il ici ? Serait-il là ?
Les Français tremblent dès qu'il bouge.
Satan lui-même le créa,
L'insaisissable Mouron Rouge.

2

La mission de Chauvelin

Renversé dans son fauteuil, Robespierre attendait sans manifester d'impatience. La vue de son compagnon plongé dans des réminiscences qu'il savait être pénibles et humiliantes n'était point pour lui déplaire. Un sourire ironique se jouait sur ses lèvres tandis qu'il considérait le front plissé de Chauvelin et ses mains qui se crispaient sur le rebord de la table. Enfin, l'Incorruptible déclara :

– Tu conviendras avec moi, citoyen, que la situation est devenue tout à fait intolérable.

Chauvelin se taisant, il reprit d'une voix plus sèche :

– Il est vraiment mortifiant de penser que sans ton inconcevable maladresse de l'an passé, la guillotine nous aurait débarrassés depuis longtemps de cet homme maudit.

– Maudit ! Ah oui, certes ! murmura Chauvelin tandis qu'une lueur de haine passait dans ses yeux.

– Eh ! citoyen Chauvelin, si tu regrettes d'avoir laissé le gibier filer sous ton nez, pourquoi n'essayes-tu pas de réparer ta bévue ? riposta Robespierre. La République, veuille l'observer, s'est montrée remarquablement patiente à ton égard. Elle a tenu compte de tes services passés et de ton patriotisme bien connu. Mais tu sais aussi bien que moi, continua-t-il d'un air significatif, qu'elle n'a que faire des instruments inutiles… À ta place, je

n'aurais pas attendu jusqu'à cette heure pour essayer de racheter un échec aussi humiliant.

– M'en a-t-on jamais donné l'occasion ? répliqua Chauvelin avec amertume. Qu'aurais-je pu faire à moi seul ? Ici même, chaque fois que cette satanée ligue du Mouron Rouge fait des siennes, on n'entend que plaintes et imprécations, mais qu'a fait en somme le Comité de salut public pour nous débarrasser de ces mouches maudites qui nous bourdonnent aux oreilles ? Rien de sérieux.

– Je te ferai remarquer, citoyen Chauvelin, que pour agir contre ce mystérieux Anglais et sa bande, tu es mieux armé qu'aucun d'entre nous. Tu sais parfaitement la langue de ces gens-là, tu connais leurs habitudes, leurs manières de vivre, leurs façons de penser. Autant d'atouts dans ton jeu que d'autres n'ont pas. En Angleterre, tu as vu des membres de la ligue, tu leur as parlé. Bien plus, tu connais l'homme qui en est le chef.

Robespierre se pencha au-dessus de la table et scruta de son vert regard le visage blême de Chauvelin en prononçant à mi-voix :

– Cet homme, ne pourrais-tu me dire son nom ?

– Je ne le puis pas, répondit Chauvelin d'un air sombre.

– Vraiment ? J'aurais cru le contraire. Je comprends ton silence. Mais au nom de ta propre sécurité, ne sois pas trop jaloux de ton secret. Si réellement tu connais le Mouron Rouge, cherche-le, découvre-le, et livre-le-nous. Il nous faut sa tête ; le peuple la réclame, et tu sais que le peuple, quand il est déçu, se retourne contre ceux qui l'ont frustré de sa proie.

– Je le sais. Mais puis-je savoir aussi ce que le gouvernement de la République est prêt à faire pour me seconder ?

– Tout ce qui est en son pouvoir, répondit Robespierre, à condition que tu aies un plan défini et la volonté de réussir à tout prix.

– J'aurais bien un plan ; mais pour l'exécuter je me heurte à beaucoup de circonstances défavorables. Tout d'abord, la guerre entre la France et l'Angleterre ; car c'est en Angleterre, au nid même des conspirateurs que je veux aller, et s'il est malaisé de gagner un pays ennemi, il est encore plus difficile d'y séjourner sans être inquiété, arrêté, au besoin pendu ou fusillé. Je n'ai plus la sauvegarde d'un poste officiel et d'autre part ma qualité d'ancien ambassadeur m'empêche de passer inaperçu. Alors, quel moyen prendre ? Je n'en vois qu'un seul : que l'ex-ambassadeur de la République se présente comme une victime de la Convention et, reprenant son titre de marquis de Chauvelin, se mêle à la foule des émigrés. Il n'y a pas que des royalistes en exil, et les Anglais ont vu débarquer chez eux plus d'un républicain disgracié. Il est à prévoir que les émigrés royalistes me feront grise mine, mais les Anglais m'accueilleront sans trop de défiance, et c'est là ce qui importe.

– Le plan me semble assez judicieux, approuva Robespierre. Et, une fois en Angleterre, comment te proposes-tu de joindre ton adversaire ?

– J'entrevois des possibilités, mais c'est seulement sur place que je pourrai apprécier la situation et choisir les mesures les plus opportunes.

– Que crois-tu nécessaire pour mener à bien tes projets ?

– Il faut que le gouvernement m'accorde son entière confiance et me donne, partout où j'irai, pleine autorité sur ses agents. J'ai besoin pour réussir d'un pouvoir absolu, illimité.

C'était un spectacle curieux que celui de ce petit homme frêle qui frappait sur la table d'une main ferme en regardant droit dans les yeux le redoutable jacobin.

Robespierre ne répondit pas tout de suite. Le regard fixé sur le visage de son interlocuteur, il essayait de deviner si, derrière ce front farouche et résolu, ne se cachait pas une ambition personnelle et, de ce fait, intolérable. Sous ce regard qui avait fait pâlir tant de Français, Chauvelin ne baissa pas les yeux, et Robespierre finit par déclarer :

– Tu auras les mêmes pouvoirs discrétionnaires et les mêmes prérogatives que les commissaires aux armées, et cela dans toutes les villes et bourgades de France que tu traverseras. Ce qui signifie que tout ordre donné par toi, de quelque nature qu'il soit, devra être exécuté sur-le-champ sous peine des sanctions les plus graves.

Chauvelin poussa un soupir de satisfaction.

– En Angleterre, reprit-il, j'aurai besoin d'auxiliaires. Bien entendu, il me faut aussi de l'argent.

– Tu auras l'un et l'autre. Nous entretenons en Angleterre un service d'espionnage qui nous fait d'excellent travail. Les fameuses émeutes de Birmingham, par exemple, ont été en partie fomentées par nos agents secrets. Tu connais peut-être de nom l'actrice Candeille ? Elle a réussi, grâce à sa profession, à s'introduire dans certains cercles fermés de Londres et nous a fourni à plusieurs reprises des renseignements fort intéressants. Elle pourrait t'être utile.

– En effet, dit Chauvelin. Je retiens son nom.

– Quant à l'argent, quelle somme juges-tu nécessaire ? Le gouvernement ne te marchandera pas son aide, et si tu échoues, tu ne pourras pas dire que c'est faute d'argent ou d'autorité.

– Je suis heureux d'apprendre que le gouvernement est si riche, observa Chauvelin d'un ton légèrement sarcastique.

– C'est que, répliqua Robespierre, ces dernières semaines ont été fructueuses. L'argent et les bijoux confisqués aux aristocrates se montent à plusieurs millions. L'affaire Marny-Delatour, par exemple, si déplorable soit-elle, n'a pas été sans profit pour la Nation ; car l'hôtel des Delatour contenait des richesses appréciables et les bijoux de famille des Marny ont une très grande valeur. Une curieuse histoire que celle de ces bijoux : l'accusée, au lieu de les garder, les avait confiés à un vieux curé de Boulogne, et le hasard a fait que, tout récemment au cours de perquisitions d'églises, un de nos agents les a découverts au fond d'une sacristie. Naturellement, le vieux curé est sous les verrous et médite en ce moment sur les inconvénients auxquels on s'expose en se faisant le complice des tyrans. Les bijoux m'ont été apportés aujourd'hui. Ils sont fort beaux ; il y a surtout un collier historique qui vaut à lui seul une fortune. Je vais te les montrer.

Robespierre, se levant, se dirigea vers un secrétaire ; il fit jouer le ressort d'un tiroir et prit une cassette qu'il revint poser sur la table. Avec des gestes précis et soigneux, il ouvrit la cassette, souleva les couvercles de plusieurs écrins, laissant entrevoir à Chauvelin des bagues, des médaillons, des bracelets incrustés de pierres chatoyantes, et finit par étaler sur la table un collier dont les diamants magnifiques lancèrent des feux multicolores. Il s'attarda un instant à caresser le merveilleux joyau ; après quoi il reprit :

– Nous parlions des fonds nécessaires à ton expédition. Je te l'ai dit, la République est disposée à t'allouer un large crédit ; mais comme nos assignats n'ont guère de valeur en Angleterre à l'heure présente et que je veux t'éviter toute difficulté matérielle, je te confierai quelques-uns de ces bijoux contre lesquels pas un orfèvre anglais n'hésitera à te donner de belles et bonnes livres sterling. Ceci te montre, citoyen, que pour ceux qui la servent, la République n'est avare ni de sa confiance, ni de son argent.

Jugeant l'entretien terminé, Chauvelin se leva et dit :

– Il m'est agréable de recevoir cette assurance et je suis heureux que le gouvernement ait songé de nouveau à faire appel à mes services et à mon dévouement.

Robespierre se leva, lui aussi, et repoussant son fauteuil s'avança vers Chauvelin. À la lumière indécise de la bougie, sa figure pâle, ses cheveux poudrés et son vêtement clair lui donnaient un peu l'apparence d'un spectre. Lorsqu'il posa la main sur l'épaule de Chauvelin, celui-ci ne put se défendre d'un sentiment de malaise.

– Citoyen, prononça Robespierre avec une certaine emphase, je vois que nous nous sommes compris. Tu es heureux, dis-tu, que le gouvernement te rende sa confiance. Pour ma part, j'ai toujours désiré te donner l'occasion de racheter ta défaite, car je savais que dans ton cœur, outre l'amour de la patrie, il y avait une haine personnelle et farouche contre l'homme mystérieux qui a su te surpasser en adresse. C'est parce que je considère cette haine comme un mobile plus puissant encore que l'amour de la patrie que je te confie cette mission difficile, de préférence à bien d'autres. Découvre donc cet insaisissable Mouron Rouge. Livre-le-nous vivant si possible, et avec lui tous ceux de ses acolytes qu'on pourra capturer pour qu'ils lui fassent un digne cortège jusqu'à l'échafaud.

Il s'arrêta un instant, le regard fixé sur Chauvelin comme si, de ses yeux verts, il voulait l'hypnotiser.

– Sans doute devines-tu, citoyen Chauvelin, ce qui me reste à te dire. Cependant, pour que tu ne gardes pas le moindre doute ou la moindre illusion, je te déclare que si tu échoues de nouveau, tu ne dois attendre ni indulgence, ni pardon. Que tu restes en France ou que tu passes à l'étranger, le gouvernement de la République saura te retrouver… Songes-y bien, citoyen Chauvelin, tu joues ta dernière carte !

Chauvelin ne répondit pas. Tout cela, il l'avait compris dès le début de l'entretien. Que lui importait ? Il était prêt à braver tous les risques. Cette fois, du reste, il n'échouerait pas, car il connaissait maintenant l'homme mystérieux dont la capture était l'enjeu de sa propre existence. Et sans faiblir, il soutint le regard de Robespierre.

Puis, prenant son manteau et son chapeau, il ouvrit la porte et sortit dans la galerie sombre où résonnait le pas d'une sentinelle solitaire.

3

La fête de Richmond

C'était peut-être le plus beau mois d'octobre qu'on eût jamais vu en Angleterre où, pourtant, les derniers beaux jours ont souvent tant de splendeur et de charme.

En ce début d'automne de l'an de grâce 1793, la nature avait déversé tous les trésors de sa palette sur les bois de Richmond et les rives du fleuve, mêlant un or délicat au vert un peu cru de l'orme et du hêtre, brossant d'une chaude couleur de rouille le feuillage des chênes et posant çà et là sur celui des bouleaux des touches de Sienne et de carmin. Dans les jardins, des roses fleurissaient encore, non plus les roses de juin aux tons à la fois vifs et délicats, mais ces roses d'un rouge cramoisi ou d'un jaune cuivre qui s'épanouissent à l'arrière-saison et dont les pétales effleurés par les premières gelées blanches se plissent légèrement sur les bords. Dans les coins abrités, le long des murailles grises, les clématites ouvraient encore leurs corolles violettes, tandis que les dahlias arrogants étalaient avec orgueil leurs pétales éclatants dont les mille nuances se détachaient sur le fond plus sobre des feuillages jaunissants.

La fête avait toujours lieu au début d'octobre. Cette année la tiédeur de la température permettait aux dames de Richmond de sortir une dernière fois leurs robes de mousseline ou leurs jupes de taffetas clair à mille raies. Le sol était dur et sec, condition des plus favorables pour l'installation des tentes et des baraques, et Dieu sait si elles étaient nombreuses et riches en attractions variées !

Il y avait des jeux de boules et de quilles sur les pelouses, deux manèges de chevaux de bois, des singes savants, des chiens acrobates et des ours qui dansaient la gigue. Dans une tente on montrait une femme colosse que trois hommes arrivaient à peine à entourer de leurs bras étendus, et dans une autre, un homme si menu qu'un bracelet de dame lui servait de collier, et une jarretière de ceinture. Un vieux bonhomme à figure de sorcier jonglait avec des fèves, des pièces d'argent ou des mouchoirs de dentelle qu'il faisait disparaître comme par enchantement pour les retrouver ensuite dans la botte d'un innocent spectateur ou dans le sac de sa digne épouse qui en restait toute confondue.

Les jouets mécaniques avaient un grand succès. Certains, il faut le reconnaître, étaient des plus ingénieux, tel le *Moulin magique* où l'on voyait entrer par une porte une file de petits bonshommes courbés, cassés et couverts de haillons, qui ressortaient par la porte opposée, l'air tout guilleret et vêtus d'habits magnifiques.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce genre se trouvait dans une petite tente dressée un peu à l'écart des autres et qui attirait pas mal de curieux. Disposés dans une vitrine, de nombreux petits personnages en os sculpté et peint ressemblant aux figurines du jeu de jonchet, entouraient une sorte de plateforme en bois ajouré surmontée de deux minces poteaux entre lesquels brillait une petite lame d'acier.

– C'est la guillotine, le nouveau supplice inventé par les Français, chuchotaient aux ignorants les spectateurs mieux informés.

Et tous de regarder avec une curiosité mêlée d'effroi la réplique en miniature du célèbre et tragique instrument.

Sur la plate-forme, le bourreau, vêtu de rouge, semblait attendre une petite poupée qui gravissait les degrés du minuscule escalier tandis que, rangés en file, des soldats coiffés de bicornes montaient la garde au pied de l'échafaud que contemplaient les autres personnages groupés dans des attitudes variées. La toile servant de fond représentait des arbres et des maisons peints sur un ciel très rouge – trop rouge, disaient certains avec un petit frisson, à quoi les autres répondaient qu'on voyait bien que c'était un coucher de soleil.

Cette reproduction de l'invention du Dr Guillotin, exécutée, disait-on, par des Français émigrés en Angleterre[1], n'était pas la seule attraction qui s'offrait aux curieux dans ce coin de la fête. De temps en temps, sur la petite estrade dressée au fond de la salle paraissait une jeune femme vêtue de gris qui se mettait à chanter. La voix était fraîche et les chansons jolies, mais personne parmi les bonnes gens de Richmond ne comprenait goutte à ces couplets alertes ou langoureux où revenaient sans cesse les mêmes refrains étranges :

… Il était une bergère,
Et ron, et ron, petit patapon…
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine…

Ses chansons terminées, la dame en gris descendait de l'estrade et passait parmi les spectateurs, un réticule brodé à la main, en répétant :

– Pour de pauvres comédiens dans la détresse, s'il vous plaît !

---

[1] Une reproduction du même genre est exposée au musée Carnavalet. *(Note du traducteur.)*

Son léger accent, la façon dont elle prononçait les *r* faisait deviner qu'elle était française et quêtait pour des compatriotes dans l'infortune. Elle avait des yeux noirs allongés, un peu énigmatiques, mais assurément fort beaux. Aussi les hommes à qui elle tendait sa bourse brodée ne manquaient pas de mettre la main à la poche pour en tirer quelque menue monnaie.

Cependant, ces chansons dont personne ne saisissait le sens, de même que la vue de la petite guillotine, laissaient une impression de malaise. Les braves paysans venus là pour se divertir en famille se sentaient soulagés en ressortant et c'est avec plaisir qu'ils retrouvaient le soleil, le bruit et la gaieté de la fête.

– Seigneur ! il y a de quoi vous donner le cauchemar ! déclara Miss Polly, la jolie fille de l'aubergiste de la Couronne. Et puis, en somme, quelle raison avons-nous de donner nos pauvres sous, si péniblement gagnés, à cette étrangère ? Si ces compatriotes s'entre-tuent de l'autre côté de l'eau, ce n'est pas notre faute. Allons maintenant regarder quelque chose de plus amusant.

Et sans attendre l'assentiment de personne, elle se dirigea vers la partie là plus animée de la fête, suivie de près par un gros garçon à figure rougeaude et à l'air un peu niais, qui semblait être son soupirant attitré.

Comme il faisait beau et tiède, les promeneurs pouvaient s'asseoir sur l'herbe pour écouter la musique entraînante de l'orchestre installé en plein air et jouir du spectacle de la fête pendant que dansait la jeunesse.

Trois heures allaient sonner, et les gens de qualité commençaient à faire leur apparition. Lord Anthony Dewhurst était déjà là, prenant les jolies filles par le menton, au grand ennui de leurs amoureux. Tous les yeux féminins étaient tournés vers les

belles dames, qui maintenant ne cessaient d'arriver, afin de détailler leurs toilettes et d'admirer les nouveautés de la mode.

Les rires et les conversations formaient un joyeux brouhaha au milieu duquel se détachaient des voix aux intonations étrangères. Il y avait dans cette foule élégante beaucoup de représentants de la noblesse française reconnaissables à leurs vêtements moins riches que ceux de leurs pairs de la société britannique. Cependant, c'étaient pour la plupart de grands seigneurs qui avaient fui les persécutions auxquelles ils étaient en butte dans leur pays. Les émigrés étaient particulièrement nombreux à Richmond où ils recevaient bon accueil, aussi bien au palais du prince de Galles que dans la magnifique demeure de Sir Percy et Lady Blakeney.

Ah ! voilà Sir Andrew Ffoulkes et sa jeune femme. Comme elle est ravissante dans cette toilette à taille courte, la dernière nouveauté de la mode, paraît-il ! Les ondes soyeuses de sa chevelure brune ombragent son front lisse et ses grands yeux noisette se tournent constamment vers Sir Andrew avec une tendresse et une admiration qu'elle ne cherche même pas à dissimuler.

– Rien d'étonnant qu'elle en soit folle, chuchote Miss Polly en faisant sa révérence à milady, après tout ce qu'il a fait pour elle. N'est-ce pas lui qui l'a arrachée aux griffes de ces Parisiens de malheur après en avoir tué à lui seul je ne sais combien de douzaines ! C'est du moins ce qu'on raconte, n'est-ce pas, maître Thomas Jezzard ?

Et elle lança un regard de dédain à son modeste cavalier.

– Bah ! répliqua maître Thomas avec une vivacité inattendue, vous savez bien que ce n'est pas lui qui a tout fait. Sir Andrew est un brave gentleman, je n'en disconviens pas, mais le héros qui est capable de tenir tête à lui seul à tous ces mangeurs

de grenouilles, c'est l'homme qu'on nomme le Mouron Rouge, le sujet le plus brave et le plus audacieux de Sa Majesté.

Mais comme à cette mention du héros national les yeux de Polly avaient brillé d'enthousiasme, Thomas, piqué par la jalousie, continua avec humeur :

– Il paraît que ce pauvre Mouron Rouge est terriblement disgracié de la nature. C'est, dit-on, un tel épouvantail que rien qu'à le voir les Français prennent la fuite, et c'est la raison pour laquelle il leur échappe si aisément.

– Eh bien ! ceux qui racontent ces balivernes sont de fieffés imbéciles, riposta Miss Polly en haussant ses jolies épaules. Et s'il en est ainsi, maître Thomas, pourquoi n'allez-vous pas en France, avec le Mouron Rouge ? À votre vue, j'en suis sûre, les Français ne manqueraient pas de tourner les talons.

Des éclats de rire saluèrent cette boutade, car les deux jeunes gens avaient été rejoints par des amis et tous formaient près de l'orchestre un groupe joyeux. Il y avait Johnny Cullen, le garçon épicier, Ursula Quakett, la fille du boulanger, et quelques autres jeunesses du voisinage aussi bien que des gens plus rassis. Tous aimaient la plaisanterie et trouvaient la riposte de Miss Polly excellente. Il faut dire que Miss Polly était nantie de deux cents livres sterling, héritage de sa grand-mère, et cette appréciable fortune contribuait pour beaucoup à lui assurer une réputation d'esprit et de beauté. Mais la jeune fille avait aussi fort bon cœur. Elle aimait à taquiner l'honnête Jezzard dont elle dédaignait la trop facile conquête ; cependant, voyant la mine déconfite du pauvre garçon, elle ressentit un remords et se hâta de dire avec une gentillesse qui fit l'effet d'un baume sur l'amour-propre blessé de son compagnon :

– Là ! maître Jezzard, voyez quelles sottises vous me faites dire ! Mais aussi, continua-t-elle en prenant la société à témoin,

comme si Thomas Jezzard avait soutenu le contraire, vous m'avouerez que cette affaire du Mouron Rouge est bien extraordinaire. Lucy, la femme de chambre de Lady Blakeney, m'a raconté que la demoiselle qui est au château en ce moment connaissait ce mystérieux personnage, puisque c'est lui qui l'a sauvée. Il y aura demain quinze jours qu'elle est arrivée de France avec le gentleman qu'on dit son fiancé. Tous deux ont vu le Mouron Rouge, ils lui ont parlé. Alors, pourquoi ne veulent-ils rien dire ?

– Dire quoi ? demanda Johnny Cullen.

– Eh bien ! dire qui est le Mouron Rouge ?

– Peut-être qu'il n'est pas, suggéra le vieux Clutterbuck, le sacristain de Saint-Jean l'Évangéliste. Oui, reprit-il sentencieusement, car il parlait toujours avec une certaine solennité, voilà sans doute l'explication : il n'est pas.

– Que voulez-vous dire, monsieur Clutterbuck ? demanda Ursula Quakett, le Mouron Rouge n'est pas quoi ?

– Il n'est pas… voilà tout, répéta Clutterbuck.

Puis voyant qu'il avait attiré l'attention du petit groupe, il condescendit à s'expliquer plus clairement :

– Je veux dire qu'il ne faut peut-être pas nous demander : « Qui est le mystérieux Mouron Rouge ? » mais « Qui *était* cet infortuné gentleman ? » D'après des renseignements dignes de foi, fit-il gravement, je tiens hélas ! pour certain que le Mouron Rouge a été capturé par les Français et que depuis lors, comme disent les poètes, nul n'a revu son visage.

M. Clutterbuck avait des lettres et se plaisait à faire des citations d'écrivains qu'il ne désignait jamais que par ce terme

vague et général, « les poètes ». Chaque fois qu'il usait de phrases empruntées à ces auteurs anonymes, il soulevait instinctivement son chapeau en signe de respect pour leur puissant génie.

– Vous croyez que ces horribles Français auraient massacré le Mouron Rouge ? Serait-ce possible ? s'exclama Miss Polly consternée.

M. Clutterbuck portait déjà sa main à son chapeau, se préparant sans doute à faire un autre emprunt à ses chers poètes, lorsque, à peu de distance, retentit un rire sonore et prolongé.

– Voilà un rire que je reconnaîtrais entre mille, dit Miss Ursula, tandis que tous les regards se tournaient vers le coin de la pelouse où il se faisait entendre.

Dominant de la tête tous ceux qui l'entouraient, Sir Percy Blakeney se tenait au centre d'un groupe élégant qui venait d'arriver sur le terrain des jeux.

– Un bel homme, ma parole ! remarqua Johnny Cullen avec admiration.

– Ça, vous pouvez le dire ! soupira Miss Polly d'un air sentimental.

– Comme disent les poètes, prononça M. Clutterbuck, ce n'est pas la taille qui fait l'homme.

– Et les beaux habits non plus ! renchérit Thomas Jezzard, vexé par le soupir langoureux de Miss Polly.

– Voici Lady Blakeney, chuchota Ursula Quakett en serrant le bras de Clutterbuck. Seigneur ! si elle est belle, aujourd'hui !

Belle, certes, et rayonnant de jeunesse et de grâce, Marguerite Blakeney venait de faire son apparition à l'autre bout de la pelouse.

Vêtue d'une robe souple d'un vert argenté et coiffée d'une charlotte de velours du même ton qui faisait ressortir la merveilleuse fraîcheur de son teint, elle causait gaiement avec la jeune fille qui s'avançait à ses côtés.

– Allons, n'ayez pas peur, on va le retrouver votre Paul, dit-elle en riant à sa compagne dont les yeux inquiets semblaient chercher quelqu'un. Avez-vous oublié que vous êtes maintenant en Angleterre et que personne ne peut venir l'arrêter à Richmond, sur cette pelouse ?

La jeune fille frissonna légèrement et son blanc visage pâlit encore un peu plus. Juliette de Marny n'arrivait pas à se persuader qu'elle et son fiancé étaient réellement hors de danger. Marguerite lui prit la main affectueusement.

– Tenez, voici M. Delatour, dit-elle en désignant un groupe d'hommes à peu de distance. Il est entouré d'amis, comme vous voyez.

Quel joli tableau formaient ces deux jeunes femmes debout sur la pelouse que baignait une lumière dorée : Marguerite, grande et d'allure vraiment royale dans son opulente toilette ; Juliette, mince et frêle, vêtue de blanc, un large chapeau de paille sur ses boucles blondes, et pourtant sur son visage ingénu la trace des terribles souffrances qu'elle venait de subir.

Paul Delatour, Sir Andrew et Lady Ffoulkes les rejoignirent, et bientôt, les mains dans les poches de sa culotte de drap fin, ses larges épaules moulées dans un habit de coupe impeccable, l'inimitable Sir Percy s'avança vers eux de son pas nonchalant.

4

Sir Percy et Lady Blakeney

Que Lady Blakeney fût amoureuse de Sir Percy, cela n'échappait à personne, et, dans les cercles fashionables de Londres, cet étrange phénomène avait été souvent commenté.

Comment une femme du monde pouvait-elle se donner le ridicule d'adorer son mari ? s'écriait d'une seule voix toute la brillante société qui avait pour centre le Ranelagh et Carlton House.

Cependant, au mépris du verdict de la mode, Marguerite ne paraissait plus que rarement au bal ou à l'opéra sans Sir Percy. Elle l'accompagnait toujours aux courses, et même un soir, ô scandale ! elle avait dansé une contredanse avec lui. Les arbitres du bon ton s'étaient voilé la face ! Sans doute l'origine étrangère de Lady Blakeney était-elle l'explication de cette conduite excentrique.

Les femmes affirmaient que, dans cette affaire, la passion était toute du côté de Lady Blakeney, car un mari amoureux n'eût pas multiplié ses absences comme le faisait Sir Percy et n'aurait point laissé la jeune châtelaine passer à Richmond tant de journées solitaires.

Aujourd'hui, sa présence à la fête était une surprise pour ses amis qui le croyaient en train de pêcher en Écosse. Lui-même eut conscience de l'étonnement général tandis qu'il s'avançait au-devant de sa femme et de Juliette de Marny, tout

en rendant à droite et à gauche les saluts qui lui étaient adressés.

Marguerite, en l'apercevant, eut un petit rire joyeux.

– Vous voilà donc, Percy, s'écria-t-elle. Avez-vous parcouru la fête ? Je n'en ai jamais vu d'aussi réussie. Sans les soupirs et les frissons de ma pauvre petite Juliette, je m'amuserais comme une enfant.

– Ne me faites pas honte devant Sir Percy, murmura la jeune fille en regardant timidement l'élégant gentilhomme qui s'inclinait devant elle avec une grâce étudiée.

Elle essayait en vain de retrouver dans ce dandy aux manières affectées l'intrépide aventurier qui les avait arrachés, elle et Paul Delatour, de la charrette des condamnés.

– Je sais bien que je devrais être gaie, continua-t-elle en essayant de sourire, que je devrais oublier tout, sauf ce que je dois à…

Le rire de Sir Percy interrompit sa phrase.

– Bonté divine ! s'exclama-t-il très haut, il y a une chose que moi non plus je ne dois pas oublier… Depuis une demi-heure, Tony réclame du punch glacé, et j'ai juré de découvrir une baraque où ce noble breuvage serait servi convenablement. Dans quelques instants, Son Altesse Royale sera là, et alors, mademoiselle Juliette, jugez de mon supplice, car l'héritier du trône s'arrange toujours pour être altéré lorsque je ne le suis pas ou pour n'avoir pas soif quand ma langue desséchée s'attache à mon palais. De n'importe quelle façon, je suis fort à plaindre.

– De n'importe quelle façon, vous dites des folies, lança Marguerite en riant.

– Et que pourrais-je faire de mieux, belle dame, en ce tiède et folâtre après-midi ?

– Venez regarder les baraques avec moi, dit-elle. Je meurs d'envie d'aller contempler les prestidigitateurs et les chiens savants. Tenez, monsieur Delatour, ajouta-t-elle en se tournant vers le jeune Français, emmenez donc Juliette entendre les joueurs de clavecin : elle commence à être lasse de ma compagnie.

Là-dessus, le petit groupe s'éparpilla. Juliette et Paul ne demandaient qu'à se promener au bras l'un de l'autre. Sir Andrew Ffoulkes et sa jeune femme se dirigèrent du côté où l'on dansait, et Sir Percy resta seul avec Lady Blakeney, un peu à l'écart de la foule.

Marguerite regarda longuement son mari.

– Percy ! dit-elle.

– Quoi donc, ma chère amie ?

– Quand êtes-vous rentré ?

– Ce matin de bonne heure.

– Vous veniez de Calais ?

– Non, de Boulogne.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue plus tôt de votre retour ?

– Je ne l'ai pas pu, chère amie. Je suis arrivé à Londres terriblement crotté, et je ne pouvais me présenter devant vous

dans cet état. À peine avais-je fait un brin de toilette que Son Altesse Royale me faisait demander pour avoir des nouvelles de la duchesse de Verneuil que j'avais eu l'honneur d'escorter de France jusqu'à Londres. Quand l'audience a été terminée, il était trop tard pour vous rejoindre au manoir et j'ai pensé que je vous retrouverais ici.

Marguerite resta un instant silencieuse. Son pied battait le sol avec impatience, ses doigts tourmentaient nerveusement la frange dorée de son écharpe, l'expression joyeuse de tout à l'heure avait disparu de son visage et un pli se creusait entre ses sourcils. Elle leva les yeux vers son mari. Sir Percy la regardait avec un sourire amusé ; le front de Marguerite s'assombrit encore.

– Percy, dit-elle brusquement, je ne puis plus supporter cette existence d'angoisses continuelles. Pendant le mois qui vient de s'écouler, vous êtes allé deux fois en France. Vous jouez avec votre vie comme si elle n'appartenait qu'à vous seul. Quand donc renoncerez-vous à ces folles aventures et laisserez-vous les gens en péril se tirer d'affaire eux-mêmes ?

Elle parlait avec véhémence, bien que sa voix restât basse et contenue.

Sir Percy regarda silencieusement le beau visage anxieux levé vers le sien ; puis ses yeux se portèrent vers la petite tente où chantait la jeune actrice chassée de France par la Révolution. Un frisson secoua Marguerite. Sir Percy avait eu cet instant une expression étrange, rigide, et sa main, cette main de dandy faite pour manier les cartes, les dés ou les fleurets, se crispait légèrement sous la dentelle de sa manchette.

Cela ne dura qu'une seconde, mais une seconde où se révéla la passion ardente cachée au fond de cette âme mystérieuse. Les traits de Sir Percy se détendirent, il se retourna vers Mar-

guerite et, portant les doigts de la jeune femme à ses lèvres, il répondit avec un sourire :

– Quand vous aurez cessé, madame, d'être la femme la plus admirée de l'Europe, ou si vous préférez, lorsque je serai dans ma tombe.

5

Pour des comédiens en exil

Tous deux se turent, car des groupes joyeux approchaient. Lorsqu'ils entourèrent de nouveau Sir Percy et Lady Blakeney, l'expression d'angoisse avait disparu du visage de Marguerite pour faire place à son air d'enjouement habituel. Mais son cœur restait douloureusement serré. Elle ne pouvait se dissimuler que dans l'âme de son mari elle avait une grande et puissante rivale, cette passion vraiment insensée des aventures à laquelle Sir Percy semblait prêt à sacrifier jusqu'à sa propre vie. Y sacrifierait-il aussi, le cas échéant, son amour pour elle ? Marguerite n'osait se le demander.

Deux fois, dans le cours de ces derniers mois, Sir Percy s'était rendu en France et chaque fois, en lui disant adieu, elle s'était demandé si elle le reverrait. Jusqu'ici cependant elle n'avait jamais tenté par ses conseils ou ses supplications de le retenir auprès d'elle. Mais aujourd'hui, au milieu de ce parc ensoleillé, de cette fête de la nature et des hommes, en respirant ce parfum d'automne qui rappelle la brièveté des joies humaines, une révolte l'avait saisie, une haine farouche de ces folles équipées qui, si souvent, arrachaient son mari à sa tendresse.

La réponse de Sir Percy sur un ton de badinage l'avait empêchée de poursuivre ; d'ailleurs, le bruit des conversations qui se rapprochaient l'avertissait de veiller à ses paroles et à l'expression même de sa physionomie. Avant tout, le secret de son mari devait être sauvegardé.

Elle ressentit brusquement un désir de solitude et de silence. Au bout de la rangée des boutiques, il y avait une petite tente que le public semblait délaisser pour l'instant. Instinctivement, Marguerite se dirigea de ce côté, suivie aussitôt par la bande joyeuse de ses amis. Seul, Sir Percy resta en arrière pour s'entretenir avec Lord Hastings qui venait d'arriver.

– Je ne crois pas, Lady Blakeney, que vous goûtiez fort le genre d'attraction que l'on exhibe ici, dit Lord Anthony Dewhurst en voyant Marguerite s'arrêter devant la tente solitaire.

– C'est possible, mais je serai heureuse d'écouter les chansons de mon pays, répondit-elle en indiquant du doigt une banderole sur laquelle était écrit : *Vieilles chansons françaises*.

– Il y a là en effet une assez jolie personne qui chante, et on y montre une sorte de jouet macabre fabriqué, dit-on, par des émigrés français, dit un des jeunes gens qui l'entouraient. Il fait sombre et on étouffe dans cette baraque. J'y suis entré pour mes péchés et me suis hâté d'en ressortir.

– Eh bien ! peut-être est-ce pour mes péchés que je veux y entrer aussi, dit Marguerite d'un ton léger. Je ne tiens pas à regarder l'horrible jouet, mais je désire entendre la jolie chanteuse.

– Puis-je vous accompagner, Lady Blakeney ? proposa Lord Tony.

– Que non point. Je préfère entrer seule, répondit Marguerite avec un peu d'impatience. Laissez-moi suivre ma fantaisie et allez tous m'attendre là-bas près de l'orchestre.

Il eût été indiscret d'insister. Avec un signe de tête amical mais impératif, Marguerite laissa là ses cavaliers servants et poussa la porte qui donnait accès dans la tente.

En quittant le grand soleil et la foule bruyante qui s'agitait au dehors, l'intérieur de la tente paraissait sombre et presque désert. Quelques groupes seulement entouraient la vitrine et regardaient en silence cette évocation de l'horrible tragédie qui se déroulait actuellement dans un pays si proche de l'Angleterre.

En apercevant Lady Blakeney, ces curieux, paysans ou boutiquiers de Richmond, s'écartèrent pour la laisser passer, et les femmes lui firent leurs plus belles révérences.

Ce que Lord Tony appelait « le jouet macabre » attira tout de suite ses regards. Elle s'en approcha pour le mieux voir et les bonnes gens qui se disposaient à sortir restèrent un instant pour écouter si elle ferait quelque commentaire.

– Sa Seigneurie est française, dit un homme. Elle doit savoir si cette représentation est exacte.

– Cela semble en tout cas l'intéresser beaucoup, observa un autre à voix basse.

– Bonté du ciel ! s'exclama une belle fille plantureuse suspendue au bras d'un timide adolescent, voilà encore qu'on va quêter !

Sur l'estrade, à l'autre extrémité de la tente, s'avançait une jeune femme mince, habillée de gris, la tête voilée d'une mantille noire. Son apparition provoqua un exode général. Les manants de Richmond trouvaient qu'on avait déjà fait suffisamment appel à leur maigre bourse, étant donné la médiocrité du spectacle, et, préféraient s'éclipser avant d'être contraints à de nouvelles générosités. Lorsque Marguerite se retourna, elle était seule dans la tente avec la dame en gris.

– Pour les comédiens français dans la détresse, s'il vous plaît, lui dit celle-ci en lui présentant son réticule.

Marguerite examina la quêteuse avec attention. Ses traits ne lui étaient certainement pas inconnus ; ils s'associaient dans son esprit avec les souvenirs de l'époque qui avait précédé son mariage. Quelque jeune actrice, sans doute, chassée de France par la terrible secousse qui avait bouleversé tant d'existences. Le visage était joli, la tournure mince et élégante et le regard triste qui animait les yeux taillés en amande était bien fait pour inspirer la sympathie et la pitié.

Marguerite prit sa bourse et en tira quelques souverains qu'elle laissa tomber dans le vaste réticule.

Puis elle dit avec bonté :

– J'espère que vous êtes satisfaite de votre collecte, madame, bien que nos paysans, je le crains, ne tiennent les cordons de leurs bourses un peu serrés en ces temps difficiles.

La jeune femme soupira.

– Hélas ! madame, dit-elle d'un ton où perçait le découragement, je fais ce que je puis pour venir en aide à des camarades dans la détresse, mais il est bien difficile de faire naître la sympathie que mérite pourtant leur triste sort.

– Vous êtes Française, sans doute ? demanda Marguerite qui avait remarqué l'accent de son interlocutrice.

– Comme Lady Blakeney elle-même, répondit la jeune femme.

– Ah ! vous savez qui je suis ?

– Peut-on venir à Richmond et ne pas connaître de vue Lady Blakeney ?

– Mais qui vous a donné l'idée de venir à Richmond quêter pour cette œuvre charitable ?

– Je me rends partout où j'espère recueillir un peu d'argent pour la cause qui me tient au cœur, répondit la jeune Française avec simplicité du même ton doux et mélancolique.

Ces paroles étaient l'indice d'un cœur plein de noblesse et de désintéressement. Pourquoi fallait-il qu'en dépit d'elle-même Marguerite éprouvât un curieux sentiment de méfiance, l'impression que l'attitude de cette inconnue avait quelque chose d'artificiel et de théâtral ? Elle ne voulut pas céder à un sentiment si instinctif et dit avec cordialité :

– La peine que vous prenez dans votre charitable dessein vous fait honneur, madame… madame ? répéta-t-elle d'un air interrogateur.

– … Candeille, acheva la jeune femme.

– Candeille ! s'exclama Marguerite. Seriez-vous l'actrice de ce nom ?

– Parfaitement ; je suis Désirée Candeille, du Théâtre de Variétés.

– Ah ! je comprends pourquoi votre figure m'avait été dès l'abord familière. Je vous ai applaudie, jadis, plus d'une fois. Je suis moi-même une de vos anciennes collègues. Mon nom est Saint-Just, et j'appartenais à la Comédie-Française.

– Je le sais, dit Désirée Candeille, et j'espérais un peu que vous me reconnaîtriez.

– Certes ! qui oublierait Candeille, l'une des étoiles les plus brillantes du firmament théâtral !

– Une étoile tombée s'oublie vite, pourtant.

– Comment, tombée ?

– Hélas, il m'a fallu choisir entre l'exil et l'échafaud.

– Est-ce possible ? fit Marguerite dans un mouvement de sympathie sincère.

Avec son caractère impulsif et généreux, elle avait repoussé loin d'elle ses premiers doutes et fait taire sa méfiance. Cette jeune femme, Française comme elle, actrice comme elle, était une victime de la Révolution, elle avait droit à son aide et à son amitié.

– Je ne vois pas pourquoi je vous ennuierais avec ma triste histoire, répondit Candeille après un bref silence pendant lequel elle parut lutter avec son émotion. Elle n'est pas fort intéressante. C'est l'histoire de centaines d'autres de nos compatriotes qui ont subi les mêmes épreuves. J'avais des ennemis à Paris, – pour quelle cause, Dieu seul le sait : je n'ai jamais fait de tort à personne, – néanmoins quelqu'un certainement me voulait du mal, et le mal se fait facilement en France, à l'heure qu'il est : une dénonciation, une perquisition, puis la mise en jugement, tout cela se suit si naturellement ! Alors, la fuite... les faux passeports... le déguisement... les complicités qu'il faut acheter... les privations qu'il faut endurer... les cachettes sordides... Oui, j'ai passé par tout cela, j'ai connu toutes sortes d'humiliations, souffert, même, toutes sortes d'insultes.

– Comme je vous plains, dit Marguerite simplement. Mais, dites-moi, comment vous êtes-vous tirée d'affaire, une fois en

Angleterre ? poursuivit-elle en voyant que Candeille restait silencieuse et comme absorbée dans ses propres pensées.

– J'ai connu d'abord des jours difficiles, répondit Désirée Candeille. Il m'a fallu vendre quelques bijoux pour ne pas manquer du nécessaire. Cependant, au bout de peu de temps, j'ai eu la chance d'être engagée pour des rôles secondaires à Covent Garden. Depuis lors, mon existence a été assurée. Ah ! si je pouvais en dire autant de tous mes camarades exilés comme moi ! La plupart, dans l'impossibilité d'exercer leur art, n'ont pour toutes ressources que de rares leçons de danse ou de français, ou même d'humbles travaux manuels. Si la maladie survient, ce n'est plus la pauvreté, mais la misère qui s'installe à leur foyer. J'ai vu des artistes acclamés naguère sur des scènes parisiennes, grelotter de fièvre dans des mansardes sans feu. Mon cœur saigne devant ces infortunes. Pour les adoucir, je fais ce que je puis ; je chante dans les fêtes populaires et mes quêtes, bien maigres, hélas ! vont à ceux qui sont moins favorisés que moi et que je voudrais aider davantage.

Elle avait parlé avec une émotion croissante. Marguerite, le regard perdu devant elle, ne voyait plus son interlocutrice. Dans une vision intérieure, elle contemplait les souffrances dont la jeune actrice venait de lui faire si éloquemment le tableau.

– Mademoiselle, dit-elle avec chaleur, vous me couvrez de honte par les nobles sacrifices que vous faites pour de malheureux compatriotes qui devraient pouvoir compter avant tout sur mon aide et sur ma sympathie. Le récit de telles infortunes m'émeut profondément ; et si je ne les ai pas secourus plus tôt, c'est, croyez-le bien, par ignorance et non par indifférence ou dureté de cœur. Veuillez me dire de quelle façon je puis vous être utile en dehors de l'aide pécuniaire pour laquelle je vous prie de mettre largement ma bourse à contribution. Que puis-je faire pour vous aider dans votre noble tâche ?

– Vous êtes infiniment bonne, Lady Blakeney, dit l'actrice avec élan. Peut-être…, ajouta-t-elle d'un air hésitant.

– Eh bien ! qu'est-ce ? Ne craignez pas de parler. Je vois que vous avez une idée dans l'esprit.

– Puisque vous êtes si bonne, je vais donc me confier à vous. Je chante des chansons populaires françaises, – c'est je crois, une nouveauté en Angleterre, – et l'on trouve généralement que j'ai une jolie voix. Si j'avais l'occasion de chanter dans des salons élégants… je pourrais peut-être…

– Qu'à cela ne tienne, dit vivement Marguerite. Vous chanterez dans des salons élégants. La société de Londres et l'élite de Bath se disputeront la faveur de vous avoir à leurs fêtes les plus brillantes et vous gagnerez ainsi une petite fortune pour vos malheureux protégés. Pour vous prouver que ce ne sont pas dans ma bouche des paroles vaines, vous commencerez demain soir, chez moi, votre carrière triomphale. Son Altesse Royale sera présente. Vous nous chanterez vos plus jolies chansons, et vous accepterez pour votre cachet cent guinées que vous pourrez envoyer tout de suite à vos camarades les plus infortunés.

– Madame, je vous remercie de tout cœur… mais…

– Vous ne déclinez pas mon offre, je pense ?

– Non certes ! Je l'accepte avec joie… Mais il m'est difficile de me rendre seule à votre réception… Mon âge…

– Ah ! je comprends, dit Marguerite en souriant. Vous êtes certainement beaucoup trop jolie pour aller dans le monde toute seule. Sans doute avez-vous une mère, une sœur… quelqu'un enfin dont vous souhaiteriez vous faire escorter demain ?

– Je n'ai, hélas ! personne de ma famille avec moi, dit l'actrice, mais si vous le voulez bien, un des mes compatriotes, récemment arrivé de France et qui s'intéresse tout particulièrement à l'œuvre que j'ai entreprise, pourrait m'accompagner.

– Je ne demande pas mieux.

– Alors, madame, puis-je vous le présenter ?

– Quand vous voudrez.

– Tout de suite, si vous le permettez, car le voici justement.

Les yeux en amande de Désirée Candeille étaient dirigés vers l'entrée de la tente. Marguerite se retourna.

Dans l'ouverture de la porte, se détachant sur le paysage ensoleillé, se dressait la mince silhouette sombre de Chauvelin.

6

Une entrevue désagréable

Marguerite ne dit pas un mot, ne fit pas un geste. Elle sentait un double regard fixé sur elle, et employait toute son énergie à ne pas trahir par le moindre frémissement, par le moindre changement de couleur, l'impression d'angoisse qui s'était emparée d'elle à la seule vue de Chauvelin.

Oui, c'était bien l'homme qui, un an auparavant, sur les falaises de Calais avait plongé dans ses yeux un tel regard de haine. C'était bien lui qui se tenait en ce moment devant elle, mais dans une attitude humble et respectueuse.

Après lui avoir fait un très profond salut, Chauvelin s'avança vers Lady Blakeney, avec l'air d'un courtisan disgracié qui sollicite de sa souveraine la faveur d'une audience.

À son approche, Marguerite se recula instinctivement.

– Me permettrez-vous, Lady Blakeney, de vous dire quelques mots ? demanda-t-il d'un ton de prière.

Marguerite ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. Était-il possible qu'un homme pût changer ainsi en quelques mois ? Il paraissait plus mince, plus petit, et comme affaissé sur lui-même. Sa chevelure, qu'il ne poudrait pas, avait grisonné visiblement.

– Dois-je me retirer ? demanda-t-il au bout d'un moment, en voyant que Marguerite restait rigide et ne lui rendait pas son salut.

– Cela vaudrait mieux, sans doute, répliqua froidement Lady Blakeney. Vous et moi, monsieur Chauvelin, avons si peu de choses à nous dire…

– Bien peu, en effet, dit-il d'un ton contenu. Que peut-il y avoir de commun entre une créature heureuse et triomphante et un homme vaincu et humilié ? Pourtant, j'avais espéré que Lady Blakeney au milieu de sa victoire saurait faire l'aumône d'une parole de pitié et de pardon.

– Je ne savais pas, monsieur, que vous eussiez besoin de l'une ou de l'autre.

– Puisque j'ai échoué, ne pourriez-vous essayer d'oublier le passé ?

– Ceci n'est pas en mon pouvoir. La seule chose que je puisse, c'est de ne plus vous en vouloir du mal infini que vous avez voulu me faire.

– À vous, madame, je ne voulais aucun mal.

– Mais à ceux qui m'étaient chers ?

– Il me fallait servir mon pays. Personnellement, je ne désirais pas la perte de votre frère, et le Mouron Rouge ne vous était rien.

Marguerite Blakeney le dévisagea, essayant de découvrir dans le regard impénétrable de Chauvelin la signification cachée de ces derniers mots.

– Je n'ai pas même réussi à atteindre ce mystérieux personnage, continua Chauvelin du même ton découragé. Comme vous le savez, Sir Percy Blakeney, très innocemment, j'en suis sûr, se jeta au travers de mes plans. Enfin, j'ai échoué et la chance m'a abandonné. Dans un pays où le gouvernement ne connaît plus que la méfiance, les meilleurs serviteurs de la République sont poursuivis de soupçons odieux. Un général n'a plus le droit de perdre une bataille, et moi-même, malgré les services que j'ai rendus à la cause de la liberté, – cette noble cause qui vous enthousiasmait jadis, Lady Blakeney, – je suis maintenant l'objet des rigueurs du Comité de salut public. Il m'a fallu quitter la France et me voilà en exil, comme les royalistes, mes adversaires. Vous le voyez, je suis un disgracié, un fugitif auquel personne ne tend la main. Puisque le hasard m'a remis un instant sur votre route, ne puis-je espérer, Lady Blakeney, que votre bonté de femme vous inspirera la parole de pardon qui apaise et réconforte ?

Marguerite resta silencieuse. Son âme était agitée de sentiments confus. Cet homme, elle en était sûre malgré ses protestations, ne pouvait être pour elle qu'un ennemi. Mais que signifiait cette peur instinctive, ce sinistre pressentiment qui s'étaient emparés d'elle dès qu'elle l'avait aperçu ? En quoi pouvait-il maintenant lui nuire ? Son frère était en sécurité en Angleterre, son mari… Non, il n'avait plus rien à craindre de cet être humilié, vaincu, qui ne gardait même pas de dignité dans la défaite. Mais dans quel but avait-il cherché cette rencontre ? car il l'avait cherchée…

Les yeux de Marguerite se portèrent sur Candeille avec suspicion. Celle-ci n'avait pas fait un mouvement et paraissait aussi émue que surprise des propos échangés devant elle. À en juger par son attitude, elle était ignorante des événements auxquels Chauvelin avait fait allusion ; en les écoutant tous deux, elle avait l'expression ahurie d'une enfant qui n'arrive pas à

comprendre la conversation des grandes personnes. Alors, quel était son rôle dans cette rencontre évidemment préparée ?

Marguerite sentit renaître ses premiers doutes et elle regretta son accès de confiance. Elle avait offert à l'actrice son aide et sa protection ; soit, elle ne reviendrait pas sur sa promesse. Mlle Candeille serait reçue demain à Blakeney Manor.

Quant à Chauvelin, le cas était différent. Elle n'allait tout de même pas accueillir chez elle le pire ennemi de son mari. En lui signifiant que cette rencontre était la dernière, tout ce qu'elle pouvait faire était de lui accorder, en une brève formule, le mot de pardon qu'il réclamait. Une fois cet homme sorti de sa vie, elle l'oublierait d'autant plus facilement que l'état d'abjection dans lequel il lui était apparu le rendait indigne de sa haine.

Rejetant instinctivement la tête en arrière, Marguerite allait donc prononcer la phrase par laquelle elle entendait le congédier sur-le-champ et pour toujours lorsqu'une voix familière résonna soudain à l'entrée de la tente :

– Quel air empoisonné on respire ici, monseigneur ! Si Votre Altesse m'en croyait, nous tournerions le dos à cet endroit malsain où les âmes perdues doivent se sentir plus à l'aise que votre humble serviteur.

Sur ce, l'on vit apparaître le prince de Galles suivi de Sir Percy Blakeney.

7

L'invitation

C'était certes une étrange situation que cette rencontre fortuite entre les deux adversaires.

Marguerite regarda son mari : elle le vit hausser ses larges épaules et envelopper la personne menue de l'ex-ambassadeur d'un regard amusé. Les paroles qu'elle voulait prononcer ne passèrent pas ses lèvres ; elle attendait de voir ce qu'allaient faire les deux hommes. Elle eut juste assez de présence d'esprit pour faire à Son Altesse la profonde révérence qui était de rigueur. Mais le prince, oubliant sa galanterie habituelle, était absorbé lui aussi par la petite scène qui se jouait sous ses yeux. Son regard allait de Chauvelin, mince et frêle, à l'élégante personne de Sir Percy Blakeney.

Des cinq personnes réunies dans l'atmosphère confinée de la petite tente, c'était certainement ce dernier qui paraissait le plus à l'aise. Il resta immobile juste assez de temps pour permettre à Chauvelin d'éprouver un insupportable sentiment de gêne et d'irritation, puis il s'avança vers le Français la main tendue, son sourire le plus engageant sur les lèvres.

– Ah ! dit-il, quelle aimable surprise ! J'espère, monsieur, que votre santé est suffisamment bonne pour venir affronter de nouveau notre affreux climat.

Au son joyeux de sa voix, la situation parut se détendre et Marguerite poussa un soupir de soulagement. Après tout, qu'y

avait-il d'étonnant, quand on connaissait Sir Percy et son incorrigible insouciance, à le voir accueillir ainsi l'homme qui avait jadis fait le vœu de l'envoyer à l'échafaud ?

Chauvelin, accoutumé maintenant à la froide audace de son adversaire, était à peine surpris de cette cordialité apparente. Il s'inclina très bas devant Son Altesse que la plaisanterie de Blakeney avait fait sourire.

– Il y avait bien longtemps que je n'avais vu M. Chauvelin, observa le prince. Serait-ce, monsieur, en qualité d'ambassadeur que vous revenez parmi nous ? ajouta-t-il non sans ironie.

– Non, monseigneur, en fugitif, en proscrit.

– Tiens, tiens ! Était-ce donc un commencement de disgrâce qui causa votre départ précipité de l'an passé ?... Car il me souvient que vous avez quitté la cour de mon père quelque peu brusquement.

– Non point, monseigneur, intervint Sir Percy. C'est pour une tout autre raison. Mon ami monsieur... hem... Chaubertin et moi avions à débattre ensemble plusieurs affaires sérieuses qui ne pouvaient se traiter qu'en France. N'est-ce pas exact, monsieur ?

– Très exact, Sir Percy.

– C'est ainsi que dans la ville de Calais nous avons dû apprécier une soupe détestable et discuter les mérites d'un vin que je n'ai pas hésité à qualifier de vinaigre. Monsieur... hem... Chaubertin, – non, je vous demande pardon, Chauvelin et moi sommes tombés aisément d'accord sur ce point. La seule question sur laquelle nous n'avons pu nous entendre a été celle du tabac.

– Du tabac ?… interrogea en riant Son Altesse Royale qui paraissait beaucoup se divertir.

– Oui, monseigneur, du tabac. M. Chauvelin a, si j'ose dire, un goût assez particulier : il le préfère additionné d'un soupçon de poivre. N'est-il pas vrai, monsieur… hem… Chaubertin ?

– Chauvelin, Sir Percy, corrigea sèchement l'ancien ambassadeur, bien résolu à conserver son calme sous les traits que lui décochait Blakeney.

Marguerite, pendant tout ce temps, n'avait pas quitté des yeux la figure froide et fermée de Chauvelin. Soudain, la vérité lui apparut : la rencontre des deux adversaires n'avait rien de fortuit. Tout ce qui se passait en ce moment avait été arrangé, combiné d'avance par le petit homme blême qui invoquait tout à l'heure sa pitié et sollicitait d'elle l'oubli du passé. Mais dans quel but maléfique ?

Absorbée par ses réflexions, Marguerite entendit comme dans un rêve Son Altesse Royale s'enquérir du nom de la jeune actrice qui quêtait pour ses camarades dans la détresse, et, machinalement, fit la présentation.

– Avec la permission de Votre Altesse, ajouta-t-elle, Mlle Candeille chantera demain chez moi quelques-unes de ses jolies chansons.

– Je vous en prie ! Cela me fera le plus grand plaisir, dit le prince. Je savais moi-même plusieurs de ces chansons au temps de ma jeunesse, *Malbrough s'en va-t-en guerre, Cadet Rousselle,* d'autres encore… Très joli, très amusant. Nous serons tous charmés d'entendre chanter mademoiselle. Eh ! Blakeney, ajouta-t-il plaisamment, à votre réception n'inviterez-vous pas aussi M. Chauvelin ?

– Comment donc ! mais cela va sans dire, monseigneur, répondit Sir Percy avec empressement en adressant à son ennemi un profond salut. Nous comptons sur M. Chauvelin. Il y a si longtemps que nous n'avons eu le plaisir de le voir qu'il sera doublement le bienvenu à Blakeney Manor.

8

Mlle Candeille

Son origine était des plus humbles, – sa mère étant simple fille de cuisine dans la maison du comte de Marny, – mais son intelligence précoce, la vivacité de ses manières, l'avaient fait remarquer tout enfant par la comtesse. Celle-ci avait poussé l'intérêt jusqu'à lui faire donner une éducation dont Désirée sut tirer parti. Le théâtre l'avait attirée dès son plus jeune âge ; elle y débuta modestement dans des rôles accessoires, mais, servie par sa physionomie piquante et un véritable tempérament de comédienne, elle s'éleva rapidement d'échelon en échelon, jusqu'à l'une des scènes les plus en vue de Paris, le Théâtre des Variétés, où elle se faisait particulièrement remarquer dans les rôles de soubrette.

Brune, menue et souple, elle n'était pas régulièrement jolie, mais son visage aux yeux allongés attirait et retenait l'attention. Son humble origine ne se reconnaissait pas à ses mains qui étaient remarquablement petites et bien faites. La vivacité, la mobilité de son visage et les nuances de sa voix musicale rendaient son jeu fort expressif, et, lorsqu'elle incarnait avec esprit le personnage de Madelon, des *Précieuses,* ou de Lisette, du *Jeu de l'Amour et du Hasard,* elle était sûre de récolter des applaudissements enthousiastes.

Mais ceci se passait aux jours heureux de la monarchie, où les théâtres de Paris étaient toujours remplis d'une foule brillante et cultivée. La Révolution était venue, elle n'avait pas fermé les théâtres, mais le public avait changé, le répertoire égale-

ment. Candeille, moins applaudie, ne pouvait se faire aux drames médiocres, inspirés de la Rome antique, que le goût du jour préférait aux comédies étincelantes de Regnard ou de Beaumarchais. Aussi caressait-elle le projet de partir en tournée à l'étranger, en Angleterre, par exemple, où il serait amusant de montrer à ces lourdauds d'Anglais comment se joue la comédie. Il lui serait facile d'obtenir la permission de quitter la France, car, bonne républicaine, elle comptait des amis en haut lieu, Marat, notamment, qui aimait le théâtre et qui l'avait louée dans son journal, et Barère qui s'intéressait à elle depuis ses débuts.

Or, ce même Barère vint un jour la trouver et lui fit, en grand mystère, une proposition qu'elle ne rejeta point. La conséquence de cette conversation fut qu'un mois plus tard Désirée Candeille était à Londres et, tout en donnant des représentations qui n'avaient pas tout le succès qu'elle escomptait, elle commençait à rendre à la République les services exceptionnels auxquels Robespierre avait fait allusion devant Chauvelin.

C'était avec un véritable sentiment de triomphe que Désirée Candeille se préparait ce soir-là pour le bal de Lady Blakeney. Son goût de l'intrigue, son ambition, sa vanité avaient de quoi être satisfaits, le rôle que lui avait confié le citoyen Chauvelin, l'envoyé secret du gouvernement révolutionnaire, convenait à merveille à ses aptitudes ; il s'agissait de pénétrer dans la société élégante et d'y exercer son talent de comédienne. L'affaire s'engageait sous les plus heureux auspices et la réussite lui vaudrait – Chauvelin le lui avait laissé entrevoir – une place à la Comédie-Française à son retour en France. En attendant, bien que républicaine convaincue, Désirée Candeille n'était pas médiocrement flattée à l'idée de chanter tout à l'heure devant le prince de Galles et de coudoyer, dans un des salons les plus fermés de la société britannique, quelques-uns de ces émigrés pleins de morgue dont les airs hautains et dédaigneux l'avaient

si souvent blessée. Ils verraient qu'elle aussi était accueillie et traitée avec considération par l'opulente Lady Blakeney.

Aidée de Céline, la petite servante à tout faire, qui, en ce moment jouait le rôle de femme de chambre, elle mettait un soin tout particulier à sa toilette. Sa coiffure terminée, elle jeta dans la glace un coup d'œil critique, rajusta une bouclette qui s'était échappée du peigne et se déclara satisfaite.

– Et maintenant, mademoiselle va mettre le collier…, dit Céline avec empressement, les yeux fixés sur l'écrin ouvert sur la table à coiffer.

Un messager venait de l'apporter avec ce billet de Chauvelin : *La citoyenne Candeille est priée d'accepter ce don du gouvernement de la République, en témoignage de reconnaissance pour ses services passés et à venir*.

L'écrin contenait un collier de diamants d'une taille et d'une eau magnifiques, que terminait un lourd pendentif en forme d'étoile.

Sans répondre, Candeille souleva le collier dans ses doigts frémissants et contempla longuement les merveilleux brillants. Elle se rappelait en avoir vu jadis de semblables au cou de la comtesse de Marny, qu'elle contemplait émerveillée, sans avoir l'idée qu'elle pût jamais se parer elle-même de tels joyaux. Étrange retour de la fortune !

Ce don inattendu, non seulement l'étonnait, mais éveillait en elle un sentiment d'ardente curiosité. Quelle était la mystérieuse entreprise dans laquelle Chauvelin l'avait fait entrer ! En lui expliquant le rôle qu'elle aurait à jouer, il ne lui avait révélé ni ses plans ni le dessein qu'il poursuivait, mais que l'affaire fût grave et le but final d'une exceptionnelle importance, elle n'en

pouvait plus douter après le don royal qui venait de lui être fait « pour ses services passés et à venir ».

– Mademoiselle va bien mettre le collier pour le bal ? interrogea Céline, étonnée de voir sa maîtresse rester immobile et muette.

– Mais certainement, Céline, répondit Candeille, tirée de sa méditation par la voix de sa servante ; aie soin de bien l'attacher.

Ce disant, elle posa le collier autour de son cou. Céline fit jouer le fermoir.

Au même instant une voiture s'arrêta dans la rue.

– C'est M. Chauvelin qui vient me chercher. Comment suis-je, Céline ?

– Oh ! mademoiselle est splendide ainsi, dit la jeune femme de chambre en joignant les mains d'admiration.

– Je me demande si Lady Blakeney elle-même aura ce soir un collier aussi beau que celui-ci, murmura l'actrice en effleurant d'un geste caressant les brillants qui étincelaient autour de son cou mince.

Un coup retentit à la porte. Désirée Candeille jeta un dernier regard dans la glace, se laissa envelopper dans sa mante à capuchon et descendit rejoindre Chauvelin.

9

Le bal de Lady Blakeney

On retrouve dans les chroniques mondaines de l'époque plusieurs comptes rendus de la fastueuse réception donnée par Sir Percy et Lady Blakeney dans leur magnifique résidence des bords de la Tamise. Jamais les vastes appartements de Blakeney Manor n'avaient paru plus resplendissants qu'en cette mémorable soirée. Le prince de Galles, venu de Carlton House par le fleuve, était arrivé de bonne heure ainsi que les princesses royales. Toute la société élégante de Londres était là, qui bavardait, riait et flirtait. C'était un déploiement de toilettes merveilleuses et de joyaux de prix. Tandis que dans les salons on dansait ou l'on jouait aux cartes, de nombreux couples, profitant de la douceur de l'arrière-saison, s'étaient glissés dans les jardins où les dernières roses et quelques héliotropes attardés embaumaient par places l'air nocturne.

Marguerite, cependant, se sentait nerveuse et agitée ; l'incident de la veille continuait à la troubler profondément. Rien ne pouvait lui retirer de l'esprit qu'elle, son mari, Candeille et jusqu'à Son Altesse Royale étaient les acteurs d'une pièce écrite et montée par Chauvelin. L'attitude humble de celui-ci, ses offres de paix, le calme avec lequel il avait supporté les railleries de Sir Percy étaient une pure comédie, Marguerite le savait ; une voix secrète lui criait de se tenir sur ses gardes, mais, étant donné la nature insouciante et téméraire de son mari, elle se sentait impuissante à le protéger contre le danger qui, elle en était sûre, le menaçait en ce moment.

Juste avant l'arrivée de ses hôtes, elle avait pu passer quelques minutes avec lui dans son bureau.

Ces trop rares moments d'intimité étaient la joie de son existence. C'est seulement quand ils étaient ainsi, seul à seul, que, rejetant son masque de frivolité et d'indifférence, il lui apparaissait sous son jour véritable et lui laissait entrevoir son âme ardente et profonde.

Ses yeux bleus, en se posant sur elle, s'illuminaient de tendresse et, saisissant alors Marguerite, il la pressait dans ses bras, oubliant tout – folles aventures comme le reste – pour ne plus ressentir d'autre passion que celle qui le faisait esclave de la beauté et du sourire de sa femme.

– Percy, murmura-t-elle ce soir-là en se dégageant de son étreinte ; Percy, vous serez prudent tout à l'heure. Vous ne ferez rien de téméraire, rien d'inconsidéré. Ce Chauvelin, dans un but que j'ignore, avait combiné tout ce qui s'est passé hier. Il vous déteste et…

Instantanément le visage et l'attitude de Sir Percy se modifièrent, ses lourdes paupières voilèrent de nouveau son regard et sa bouche se détendit en un sourire amusé.

– C'est certain, ma chère, dit-il de son ton habituel, mais c'est ce qui rend la chose si furieusement drôle. Ce qu'il sait, il n'en est pas sûr, ce que je sais moi-même, il l'ignore… en fait nous ne sommes sûrs de rien, ni l'un ni l'autre, et c'est fort divertissant.

Il eut un rire léger et, du bout des doigts, fit bouffer son jabot de dentelles.

– Percy, dit Marguerite d'un ton de reproche.

– Qu'y a-t-il, ma chérie ?

– Dernièrement, quand vous avez ramené Delatour et Juliette de Marny j'ai passé par des angoisses sans nom.

Blakeney poussa un soupir et murmura doucement :

– Je le sais, ma chérie, et c'est là que gît la difficulté. Je sais que vous vous tourmentez, alors il me faut agir diablement vite pour ne pas vous laisser trop longtemps en suspens. Et voilà que maintenant je ne puis plus arracher Ffoulkes à sa femme, et Tony et les autres sont si lents…

– Percy, reprit-elle avec une intonation ardente.

Mais avant qu'elle pût continuer, elle fut interrompue par l'entrée de Juliette de Marny dans la pièce.

– Excusez-moi, Lady Blakeney, dit la jeune fille, mais vos invités commencent à arriver. J'ai pensé que vous aimeriez en être prévenue.

Marguerite jeta un regard approbateur sur Juliette délicieusement fraîche dans sa toilette blanche, sans un bijou au cou ni aux bras.

– Vous êtes charmante ce soir, dans votre simplicité ; n'est-ce pas, Sir Percy ?

– Grâce à votre bonté, répondit Juliette. En m'habillant ce soir, ajouta-t-elle avec un sourire triste, je pensais combien j'aurais aimé me parer de quelques-uns des bijoux dont ma mère était si fière.

– Espérons que vous les retrouverez un jour, petite amie, dit Marguerite en se dirigeant, suivie de la jeune fille, vers les salons de réception.

– Je l'espère en effet. Quand les événements ont commencé à se troubler, peu après la mort de mon père, son confesseur et ami, l'abbé Foucquet, s'est chargé de prendre en dépôt ces bijoux de famille. Il pensait qu'ils seraient plus en sûreté à Boulogne avec ses ornements sacrés et disait que personne ne songerait à aller chercher les diamants des Marny dans la crypte d'une petite église de campagne.

Marguerite ne fit aucune réponse ; quels que fussent ses doutes à ce sujet, il ne servait à rien d'ébranler la confiance de la jeune fille. Lady Blakeney ne savait que trop ce qui se passait en France à cet instant : spoliations, confiscations, vols officiels, brigandage à ciel ouvert, tout cela au nom de l'égalité, de la fraternité et du patriotisme. En confiant des bijoux de valeur au vieil ami de la famille, elle craignait que Juliette n'eût mis l'abbé Foucquet dans une situation des plus dangereuses vis-à-vis d'un gouvernement qui considérait comme propriété nationale tous les biens de l'ancienne noblesse. Toutefois, ce n'était ni le moment, ni le lieu de s'étendre sur ce sujet. Marguerite résolut d'y revenir plus tard, lorsqu'elle serait seule avec Mlle de Marny et surtout lorsqu'elle pourrait demander avis à son mari sur les moyens à prendre pour permettre à la jeune fille de recouvrer son bien.

Tout en parlant, les deux jeunes femmes avaient atteint les appartements d'apparat où devait avoir lieu la réception. Déjà les premiers arrivés remplissaient le vestibule et le grand escalier d'honneur. Invitant Juliette à se rendre dans le grand salon, Lady Blakeney alla prendre son poste sur le palier merveilleusement décoré de fleurs et de plantes vertes, pour accueillir ses hôtes.

En bas, dans le hall, des laquais annonçaient d'une voix sonore le nom des arrivants au fur et à mesure qu'ils montaient l'escalier : noms célèbres dans le monde politique, des sciences, des arts, ou simplement du plaisir. Grands noms historiques, noms plus modestes, récemment sortis de l'ombre, titres illustres. Les vastes salons s'emplissaient rapidement. Son Altesse Royale, disait-on, venait de descendre de bateau. Le bruit des rires et des conversations se faisait entendre incessamment comme le ramage d'une foule d'oiseaux au plumage chatoyant.

Dans des vases d'argent, d'énormes gerbes de roses thé alourdissaient l'atmosphère de leur parfum pénétrant. L'orchestre de violons attaqua les premières mesures d'une gavotte.

À cet instant, au pied de l'escalier, le laquais annonça d'une voix de stentor :

– Mademoiselle Désirée Candeille, monsieur de Chauvelin.

Le cœur de Marguerite battit plus vite et elle sentit sa gorge se contracter soudain.

Tout d'abord elle ne vit pas l'actrice, mais seulement Chauvelin vêtu de noir comme toujours. La tête baissée et les mains croisées derrière le dos, il montait lentement le large escalier entouré d'hommes et de femmes somptueusement habillés qui considéraient non sans curiosité l'ancien ambassadeur de la France révolutionnaire.

Mlle Candeille le précédait de quelques pas. Elle s'arrêta un instant sur le palier pour faire à son hôtesse une profonde et gracieuse révérence.

Sa toilette bien qu'élégante était simple, mais Marguerite eut le temps de remarquer, avec quelque surprise, qu'elle portait

un collier splendide, digne de figurer dans la corbeille d'une princesse.

10

La provocation

L'incident arriva juste avant minuit, dans un petit boudoir situé un peu à l'écart des salons où l'on dansait.

La rumeur s'était répandue qu'une jeune et charmante artiste allait chanter des chansons françaises d'un genre original et tout à fait nouveau en Angleterre. Près de la salle de bal, il y avait un salon de musique octogonal, brillamment éclairé, dans lequel des rangées de chaises avaient été disposées. Il était visible qu'un concert de musique de chambre, agréable comme tous les divertissements offerts par Lady Blakeney, faisait partie du programme de la soirée.

Dès que Marguerite put se dégager des devoirs absorbants qui la retenaient auprès de ses hôtes princiers, accompagnée de Juliette, elle partit à la recherche de Mlle Candeille pour suggérer qu'il serait peut-être temps de commencer le concert improvisé.

Désirée Candeille s'était tenue à l'écart pendant toute la soirée. Dès que la danse avait commencé, elle s'était retirée dans un petit boudoir et y attendait discrètement que Lady Blakeney vînt réclamer ses services.

En la voyant entrer, elle se leva et s'avança de quelques pas à sa rencontre.

– Je suis à votre disposition, dès que vous le désirez, Lady Blakeney, dit-elle gracieusement. J'ai composé un petit programme. Préférez-vous que je commence par le gai ou par le sentimental ?

Mais avant que Marguerite eût pu seulement ouvrir la bouche, une main tremblante lui saisit le poignet.

– Quelle est… quelle est cette femme ? murmura Juliette de Marny à son oreille.

La jeune fille, devenue subitement toute pâle, avait l'air bouleversé et ses grands yeux étaient fixés sur l'actrice avec une expression de colère. Ne comprenant rien à cette émotion subite, Marguerite essaya de répondre d'un ton naturel :

– Ma chère Juliette, je vous présente Mlle Candeille, du Théâtre des Variétés, qui se prépare à nous charmer avec quelques chansons populaires de notre pays.

Et, tout en parlant, elle posa une main ferme sur le bras frissonnant de Juliette pour l'inviter à se maîtriser. Mais celle-ci ne prit pas garde à ce silencieux avertissement.

– Mlle Candeille, vraiment ! s'exclama-t-elle d'un ton de mépris courroucé. Vous voulez dire Désirée Candeille, la fille d'une de nos anciennes servantes qui ose se parer des bijoux de ma mère qu'elle a volés sans doute.

La jeune fille tremblait de la tête aux pieds, des larmes de colère obscurcissaient ses yeux ; sa voix, heureusement assourdie, était rauque et entrecoupée.

– Juliette, Juliette, intervint vivement Marguerite, reprenez votre sang-froid ; il le faut, vous m'entendez, il le faut.

Puis se tournant vers l'actrice :

– Mademoiselle, bien que j'ignore ce que tout cela signifie, je vous serais très obligée de bien vouloir vous retirer.

Mais Candeille ne montrait aucune velléité d'abandonner la place ; la tête légèrement rejetée en arrière, un sourire ironique au coin de la lèvre, elle considérait Juliette d'un air de défi tout en jouant d'une main avec le collier de diamants.

– Quelle est cette histoire à dormir debout ? interrogea-t-elle d'un ton railleur tandis que ses yeux en amande se dirigeaient vers l'entrée du petit salon.

Marguerite se retourna et aperçut Chauvelin qui se tenait sur le seuil de la porte, un éclair de triomphe dans ses yeux pâles.

Mais Juliette, tournée vers Marguerite, expliquait avec volubilité :

– Le collier de ma mère ! Je suis certaine de le reconnaître. Demandez-lui d'où il vient. Lorsque j'ai dû quitter notre vieil hôtel, – volé par le gouvernement révolutionnaire, – j'ai réussi à conserver ces bijoux auxquels je tenais tant. Je vous l'ai dit, l'abbé Foucquet s'était chargé de les mettre en sûreté et maintenant je vois le plus beau de tous au cou de cette femme. Qu'est-ce que cela signifie ?

– En vérité, Lady Blakeney, dit la voix moqueuse de Candeille, vous êtes bien bonne d'écouter ainsi les racontars de cette jeune péronnelle.

Marguerite qui, pendant que Juliette parlait, s'était efforcée de l'entraîner hors de la pièce, s'arrêta et dit avec autorité :

– Mademoiselle, je vous prie de vous souvenir que Mlle de Marny est mon amie et que vous êtes mon hôte.

– Hé ! j'essaye bien de m'en souvenir, riposta Candeille, mais il faudrait la patience d'un saint pour pouvoir entendre sans colère débiter de pareilles insolences…

Il y eut quelques secondes de silence pendant lesquelles Marguerite crut entendre un soupir de satisfaction s'échapper des lèvres de Chauvelin. À cet instant la portière se souleva et Sir Percy Blakeney, superbe dans sa tenue de satin blanc, fit son entrée dans le petit salon. Il se dirigea vers l'actrice et inclinant légèrement sa haute taille devant elle, il arrondit son bras en un geste élégant :

– Puis-je, dit-il de son air le plus courtois, avoir l'honneur de conduire mademoiselle jusqu'à sa voiture ?

Derrière lui, dans l'ouverture de la porte, le prince de Galles causait gaiement avec Sir Andrew Ffoulkes et Lord Anthony Dewhurst. La portière à demi soulevée laissait voir quelques couples qui se promenaient dans le salon voisin.

Si soudaine avait été l'entrée de Sir Percy que Candeille en parut toute décontenancée. Chauvelin, lui, s'était simplement un peu reculé pour le laisser passer. Mais l'actrice se remit promptement de sa surprise. Sans paraître voir le bras qui lui était offert, elle se tourna vers Marguerite avec l'air outragé d'une reine de tragédie.

– Ainsi, madame, dit-elle avec un calme affecté, dans cette maison dont je suis l'hôte, dites-vous, je dois subir tous les affronts. On m'insulte, on me met à la porte ! Monsieur Chauvelin, ajouta-t-elle en élevant la voix, vous qui êtes mon compatriote et, ce soir, mon porte-respect, ne demanderez-vous pas raison pour moi des outrages dont je suis abreuvée ?

Elle jeta un regard de défi sur les visages qui s'étaient tournés vers elle ; mais personne ne dit mot. Juliette avait saisi la main de Marguerite et s'y accrochait comme si elle espérait, par ce contact, faire passer en elle l'énergie et la force de caractère de son amie. Sir Percy, toujours incliné, gardait la même expression de suprême déférence. Un peu à l'écart, le prince de Galles et ses compagnons contemplaient la petite scène d'un œil amusé.

Pendant un moment qui dura au plus quelques secondes, le silence régna si complet que Marguerite eut l'impression qu'on pouvait entendre les battements de son propre cœur. Alors, impassible, Chauvelin s'avança au milieu de la pièce.

– Veuillez croire, mademoiselle, dit-il en s'adressant à Candeille avec une certaine emphase, que je suis entièrement à vos ordres, mais je me trouve bien impuissant, du fait que les personnes qui vous ont si gravement manqué appartiennent à votre sexe aussi irresponsable que charmant.

Comme un grand chien danois qui se réveille, Sir Percy se redressa lentement de toute sa hauteur :

– Tiens, s'exclama-t-il d'un air charmé, mon excellent ami de Calais ! Votre serviteur, monsieur. Nous sommes décidément destinés à débattre ensemble des questions délicates dans un esprit conciliant… Un verre de punch, monsieur… em… Chauvelin ?

– Je vous serais obligé, Sir Percy, répliqua Chauvelin, de bien vouloir considérer la question avec toute la gravité désirable.

– La gravité n'est jamais désirable, monsieur, dit Blakeney en étouffant un léger bâillement, et elle l'est encore moins en présence des dames.

– Dois-je comprendre, Sir Percy, reprit Chauvelin, que vous consentez à présenter des excuses à Mlle Candeille pour l'insulte qu'elle vient de subir dans votre maison.

Sir Percy étouffa encore un de ces ennuyeux petits bâillements qui arrivaient toujours au moment précis où il voulait montrer le plus de politesse. D'une chiquenaude il arrangea les dentelles de son jabot, puis enfonçant ses longues mains fines dans les poches de sa culotte, il dit avec son sourire le plus aimable :

– Connaissez-vous, monsieur, notre dernière mode en matière de cravates ? Je voudrais attirer votre attention sur la façon dont, en Angleterre, nous attachons un nœud bordé de Malines !

– Sir Percy, protesta Chauvelin d'un ton ferme, puisque vous ne voulez pas présenter à Mlle Candeille les excuses qu'elle est en droit d'attendre de vous, êtes-vous prêt à ce que nous croisions le fer, vous et moi, comme deux honorables gentlemen ?

Blakeney éclata d'un rire amusé et, considérant du haut de ses six pieds trois pouces la personne chétive de l'ancien ambassadeur :

– Pardon, monsieur, fit-il lentement, mais est-il bien sûr que nous serions deux honorables gentlemen à croiser le fer ?

– Sir Percy !…

– Monsieur ?

Chauvelin pendant un instant parut prêt à s'emporter ; puis faisant un grand effort pour reprendre une attitude calme et digne, il riposta :

– Naturellement, si l'un de nous est assez lâche pour se dérober au combat…

Il n'acheva pas sa phrase, mais haussa les épaules en signe de mépris. De l'autre côté de la portière un petit rassemblement s'était lentement formé, attiré par le bruit de la discussion. De plus Son Altesse Royale n'avait pas été vue depuis un grand quart d'heure. Comme des papillons vont à la lumière, un par un, ou par petits groupes, une partie des hôtes de Lady Blakeney avaient trouvé le chemin du petit salon honoré à cet instant par l'auguste présence.

Comme Son Altesse se tenait sur le seuil même de la porte, personne ne pouvait entrer, mais chacun pouvait voir à l'intérieur de la pièce et reconnaître les différents acteurs du petit drame. Une querelle s'était élevée entre l'ex-ambassadeur de France et le maître de céans, – querelle qui rendait le premier tout frémissant, mais que Sir Percy ne paraissait guère prendre au sérieux. Des commentaires amusés commençaient à s'échanger et le bourdonnement des conversations formait un accompagnement au dialogue des deux adversaires.

Mais le prince de Galles, qui jusqu'ici était resté simple spectateur, s'avança soudain et s'interposa entre les deux hommes avec le poids de son autorité et le prestige de son rang.

– Allons, dit-il avec impatience en se tournant plus particulièrement du côté de Chauvelin, voilà bien des paroles inutiles ! Sir Percy est sujet britannique et, dans les états de mon père, le duel n'est pas admis par la loi comme il l'est en France. Quant à moi je ne permettrai certainement pas…

– Pardon, monseigneur, interrompit Sir Percy de son air le plus joyeux, Votre Altesse ne comprend pas la situation. Mon excellent ami ici présent ne propose pas que nous transgressions les lois de Sa Majesté mais que je l'accompagne en France, pays où le duel et… d'autres petites choses du même genre sont permis.

– Bon, c'est entendu, répliqua le prince. Je comprends le désir de M. Chauvelin, mais pour ce qui est de vous, Blakeney…

– Oh ! moi, monseigneur, répondit Sir Percy d'un ton léger, je relève le défi, naturellement.

11

Le jour, le lieu, les conditions

Il serait difficile d'expliquer pourquoi un lourd silence accueillit les paroles de Sir Percy. Tous les acteurs du petit drame qui se jouait dans l'étroit salon s'arrêtèrent subitement comme si un invisible rideau fût descendu, marquant la fin de l'acte et l'intervalle nécessaire aux interprètes pour respirer un peu avant de rentrer en scène.

Le prince de Galles, spectateur de premier rang, resta quelques instants sans mot dire, et le public massé derrière lui sembla retenir son souffle. À peine percevait-on le frou-frou d'une robe ou le battement rythmé d'un éventail. Avec une curiosité haletante, chacun attendait ce qui allait suivre.

Cependant l'incident n'avait rien de si extraordinaire ; une querelle entre dames, les messieurs qui interviennent, quelques paroles vives, puis la banale proposition de gagner un pays voisin où la puérile et barbare coutume de régler ce genre de question avec une paire d'épées subsiste toujours. Dans les salons de Londres, la scène s'était renouvelée maintes fois avec de légères variantes et maintes fois des gentilshommes anglais avaient passé la Manche à seule fin de régler de semblables querelles à la mode continentale.

Et puis qu'y avait-il à craindre, Sir Percy, gentleman accompli, était passé maître dans l'art de tirer l'épée et, tant par la force que par la dextérité, semblait un adversaire redoutable pour le petit Français chétif qui l'avait si imprudemment défié.

Toutefois, chacun avait le sentiment que ce duel ne ressemblait à aucun autre. Était-ce à cause du visage blême et figé de Marguerite, de l'expression de triomphe qui se lisait dans le regard de Chauvelin ? ou encore de cette ombre sur le visage de Son Altesse qui semblait indiquer que, malgré son insouciance et sa frivolité, le prince eût donné beaucoup pour que la rencontre n'eût pas lieu.

Quoi qu'il en fût, il est indéniable qu'une vague d'émotion s'empara de l'assistance, tandis que l'acteur principal, Sir Percy Blakeney, semblait absorbé dans la tâche de retirer un grain de poussière tombé sur le large ruban noir de son monocle.

– Messieurs, dit soudain Son Altesse, nous oublions la présence de ces dames. Mylord Hastings, ajouta-t-il en se tournant vers l'un de ses compagnons, veuillez réparer cette impardonnable négligence. Les querelles d'hommes ne sont pas faites pour les oreilles délicates du beau sexe.

Sir Percy, relevant enfin les yeux, rencontra le regard de sa femme. Marguerite ressemblait à une statue de marbre ; mais Blakeney qui connaissait le fond de cette nature ardente devina que sous ce calme apparent couvait une envie folle, irrésistible de crier à toutes ces marionnettes la stupéfiante vérité. Il eut l'intuition qu'à cette seconde, son cher et précieux secret était sur les lèvres de sa femme. Un poids léger dans la balance du destin, un souffle chuchoté par un esprit invisible et Marguerite allait crier :

« Vous tous ici, ne permettez pas cette chose monstrueuse. Ce duel est un piège dressé par un homme assoiffé de haine et de vengeance. Le Mouron Rouge, ce héros que vous aimez et vénérez tous, est là devant vous, face à face avec son mortel ennemi qui veut le pousser à sa perte. »

Conscient de ce danger, Sir Percy regarda sa femme et dans son regard passa tout ce qu'il voulait exprimer d'amour, de prière, de confiance et d'autorité. Marguerite, comme fascinée, gardait les yeux attachés à ceux de son mari. Peu à peu la rigidité de son attitude parut se détendre, elle ferma les yeux un instant comme pour isoler du monde sa douleur intérieure et, prenant Juliette par la main, se dirigea vers la porte. Les hommes s'inclinèrent très bas sur son passage. Lady Blakeney répondit à quelques-uns par un signe de tête, fit une profonde révérence à Son Altesse et eut encore le courage, avant de sortir, de se retourner vers son mari pour l'assurer d'un coup d'œil que son secret était en sûreté avec elle à l'heure du danger comme à celle du triomphe.

Elle sourit encore et disparut, précédée de Candeille devenue soudain singulièrement calme et silencieuse, qui se retirait sous l'escorte d'un des gentilshommes présents.

Dans le petit boudoir il ne restait plus que quelques hommes, Sir Andrew Ffoulkes ayant pris la précaution de fermer la porte aussitôt après que les dames s'étaient retirées.

Alors Son Altesse Royale se tourna de nouveau vers Chauvelin et dit sur un ton d'indifférence voulue :

– Ma parole, monsieur, il me semble que nous jouons tous une farce qui ne peut avoir de dernier acte. Quant à moi, je déclare que je ne puis autoriser mon ami Blakeney à passer la Manche à votre invitation. Votre gouvernement, avec lequel nous sommes en guerre, ne permet pas l'accès des côtes de France aux sujets de mon père.

– Hé ! monseigneur, intervint Sir Percy, que Votre Altesse ne craigne rien pour moi à ce sujet. Mon excellent ami ici présent a, j'en suis sûr, un laissez-passer tout prêt pour votre serviteur. N'est-il pas vrai, monsieur, que dans la poche de cet habit

d'une coupe si remarquable vous avez un laissez-passer, avec le nom en blanc, peut-être, que vous avez fait établir spécialement pour moi ?

– Nous verrons cela en temps utile, Sir Percy, répondit évasivement Chauvelin, lorsque nos témoins auront réglé toutes les formalités.

– Au diable les témoins, monsieur, riposta Sir Percy. Vous ne proposez pas, je suppose, que nous emmenions en France toute une caravane ?

– Le jour, le lieu et les conditions doivent être décidés, Sir Percy, fit remarquer Chauvelin. Vous êtes un trop parfait gentilhomme pour vouloir arranger ces formalités vous-même.

– Un seul témoin me suffira, monsieur, et ce témoin est une dame ! La plus adorable, la plus détestable, la plus sincère et la plus inconstante de tout le beau sexe… Acceptez-vous, monsieur ?

– Vous ne m'avez pas dit son nom, Sir Percy ?

– La chance, monsieur, la chance… Avec la permission de Son Altesse Royale, ce sera cette capricieuse déesse qui décidera.

– Je ne comprends pas.

– Trois coups de dés, monsieur : le jour… le lieu… les conditions. Jetons les dés trois fois et, chaque fois, le gagnant décidera. Cela vous va-t-il ?

Chauvelin hésita. L'humeur fantaisiste de Sir Percy ne cadrait pas complètement avec ses propres plans. De plus, il crai-

gnait un piège quelconque et n'aimait pas l'idée de se confier à l'arbitrage d'un cornet de dés.

Comme s'il voulait leur faire appel, il se tourna involontairement vers le prince et les autres gentilshommes présents.

Mais l'Anglais de cette époque était un joueur effréné qui vivait avec un cornet de dés dans une poche et un paquet de cartes dans l'autre. Le prince lui-même, fervent adorateur du dieu Hasard, ne faisait pas exception à cette règle.

– La chance, c'est cela ! prononça gaiement Son Altesse.

– La chance ! la chance ! répétèrent les autres avec empressement.

Dans ce milieu hostile, Chauvelin pensa qu'il serait peu sage de résister. De plus, une seconde de réflexion lui dit que cette façon de procéder ne pouvait sérieusement nuire au succès de ses combinaisons. Si une rencontre avait lieu, et Sir Percy s'était trop avancé pour se dérober maintenant, cela ne pouvait être qu'en France. La question du jour et des conditions du combat n'avait qu'une importance secondaire. Il haussa les épaules et dit d'un air indifférent :

– Comme il vous plaira.

Il y avait au milieu de la pièce une petite table entourée d'un canapé et de quelques chaises. C'est autour de cette table que se réunit avec empressement le petit groupe. En avant se trouvait le prince de Galles, peu désireux d'intervenir, mais intéressé, malgré lui, par ce jeu de hasard dont les conséquences semblaient si dangereuses et si incertaines. Derrière lui se pressaient Sir Andrew Ffoulkes, Lord Anthony Dewhurst, Lord Grenville et peut-être une demi-douzaine de jeunes gens, papillons folâtres et étourdis de la société qui, sans chercher de sens

caché à ce jeu étrange, n'y voyaient qu'une nouvelle et amusante fantaisie de Blakeney.

Au centre de ce groupe compact, Sir Percy Blakeney, le genou appuyé à une chaise, le cornet de dés à la main, se penchait avec une aisance pleine de grâce au-dessus de la petite table de bois doré. À côté de lui l'ancien ambassadeur de France, les mains croisées derrière le dos, le regard suivant chaque mouvement de son adversaire, ressemblait à un sombre épervier, guettant un brillant oiseau du paradis.

– Jetez donc le premier, monsieur, proposa Sir Percy.

– Comme vous voudrez, répondit Chauvelin.

Il prit le cornet que lui tendait un des assistants et, l'un après l'autre, les deux hommes jetèrent les dés.

– À moi, monsieur, dit Blakeney négligemment. C'est à moi qu'il revient de choisir l'endroit où aura lieu cette rencontre historique entre l'homme le plus actif de France et l'homme le plus désœuvré du Royaume-Uni… Pour le plaisir de la discussion, monsieur, quel endroit proposeriez-vous ?

– Oh ! l'endroit exact importe peu, Sir Percy, répondit froidement Chauvelin. Toute la France est à votre disposition.

– Hé ! je m'en doutais, mais ne pouvais être sûr d'une aussi large hospitalité.

– Que diriez-vous des bois qui entourent Paris ?

– Trop loin de la côte, monsieur, je puis avoir le mal de mer en traversant le détroit et souhaiter expédier l'affaire le plus rapidement possible… Non pas à Paris, monsieur, plutôt, si vous

voulez bien, à Boulogne… Jolie petite ville, Boulogne… n'est-ce pas votre avis ?

– Certainement, Sir Percy.

– Alors, c'est entendu pour Boulogne… les remparts, si vous y consentez, au sud de la ville.

– Comme il vous plaira, répondit Chauvelin brièvement.

– Jetons-nous pour la seconde fois ?

Un murmure de gaieté avait accompagné ce bref colloque, et quelques éclats de rire avaient salué les boutades de Blakeney. De nouveau les dés furent rassemblés dans leur cornet et, de nouveau, les deux hommes les jetèrent sur la table.

– C'est à vous, cette fois, monsieur Chauvelin, dit Blakeney après un coup d'œil rapide sur les petits cubes d'ivoire. Voyez comme la chance nous favorise à tour de rôle. À moi le choix du lieu, – ce qui tombe admirablement, convenez-en, – à vous celui du jour. Monsieur, j'attends votre bon plaisir. Les remparts de Boulogne, côté sud… quand ?

– Le quatrième jour à partir de celui-ci, Sir Percy, le soir, à l'heure où les cloches de la cathédrale sonneront l'angélus, répondit immédiatement Chauvelin.

– Comment ! mais je croyais que votre damné gouvernement avait aboli les cathédrales, les cloches et les carillons… Les gens, en France, vont maintenant en enfer par le chemin qu'ils veulent, car la route du paradis a été barrée par la Convention. N'est-il pas vrai ? Je croyais que la sonnerie de l'angélus était interdite.

– Pas à Boulogne, sans doute, Sir Percy, répliqua Chauvelin sèchement, en tout cas je vous donne ma parole que l'angélus sera sonné ce soir-là.

– À quelle heure, monsieur ?

– Une heure après le coucher du soleil.

– Mais pourquoi dans quatre jours ? Pourquoi pas deux ou trois ?

– J'aurais pu vous demander pourquoi les remparts au sud de la ville, Sir Percy. Pourquoi pas ceux de l'ouest ? J'ai choisi le quatrième jour. Cela ne vous plaît pas ? questionna Chauvelin d'un air ironique.

– Me plaire ! Comment donc, monsieur, rien ne pouvait me plaire davantage, répondit Blakeney avec un rire joyeux. Morbleu ! cet arrangement est tout simplement merveilleux !... Je me demande seulement, ajouta-t-il d'un ton suave, ce qui vous a fait songer à l'angélus ?

Chacun ici se mit à rire d'une façon quelque peu irrévérencieuse.

– Ah ! j'ai trouvé ! poursuivit Blakeney gaiement. Ma parole ! j'avais presque oublié que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous veniez tout juste d'entrer dans les ordres. Cette pensée de l'angélus s'accorde avec votre habit ecclésiastique. Je me souviens que ce dernier vous seyait à merveille, monsieur.

– Continuons-nous à régler les conditions du combat, Sir Percy, dit Chauvelin interrompant le flot de plaisanteries de son antagoniste et cherchant à dissimuler son irritation sous un masque impassible.

– Le choix des armes, voulez-vous dire, intervint ici Son Altesse Royale, mais je croyais que vous aviez décidé que ce serait à l'épée.

– Parfaitement, monseigneur, reconnut Blakeney, mais il y a différents petits détails, en rapport avec cette rencontre, qui ont une grande importance. Qu'en pensez-vous, messieurs ? Mon excellent adversaire peut désirer que je mette pour me battre des bas verts et moi qu'il porte à sa boutonnière une fleur écarlate.

– Une fleur de mouron rouge, Sir Percy ?

– Pourquoi pas, monsieur ? elle se détacherait fort bien sur le noir de l'habit ecclésiastique que, si je ne me trompe, vous aimez à revêtir en France… et une fois flétrie, cette fleurette laisserait dans vos narines un parfum beaucoup plus fort et beaucoup plus tenace que celui de l'encens…

Un rire général accueillit ces paroles. La haine que le gouvernement révolutionnaire nourrissait pour le mystérieux Anglais était bien connue.

– Voyons donc les conditions, dit Chauvelin, sans paraître comprendre la raillerie contenue dans les derniers mots de Blakeney. Jetons-nous les dés ?

– Après vous, monsieur… dit Sir Percy.

Pour la troisième et dernière fois, les deux antagonistes secouèrent le cornet et lancèrent les dés sur la table. Chauvelin était devenu parfaitement indifférent ; ces détails ne l'intéressaient plus du tout. En quoi importaient les conditions d'un combat qui n'était qu'une amorce pour attirer son ennemi à découvert. L'heure et le lieu étaient décidés et Sir Percy ne

manquerait pas au rendez-vous. Chauvelin connaissait assez l'esprit intrépide de son adversaire pour n'avoir aucun doute sur ce point. À cette minute même, tandis qu'il admirait malgré lui la personne solide et bien découplée de son ennemi juré, il savait qu'en cette circonstance où Percy Blakeney jouait tout simplement avec son existence, la seule émotion qui l'agitait était son amour passionné des aventures.

Oui, Sir Percy serait sur les remparts sud de Boulogne une heure après le coucher du soleil, au jour indiqué, s'en remettant, sans doute, à sa merveilleuse bonne fortune, sa force physique et sa présence d'esprit pour échapper au piège dans lequel il paraissait prêt à tomber si facilement. Cela, c'était certain. Alors qu'importaient les détails ? Mais déjà Chauvelin avait décidé que, ce jour-là, rien ne serait laissé au hasard. Il userait contre son astucieux adversaire, non seulement de finesse, mais de toute la puissance que lui avait conférée le gouvernement révolutionnaire. Quand bien même toutes les forces des armées de la République disponibles dans le nord devraient être réquisitionnées, cette fois, les remparts de Boulogne seraient cernés de telle sorte qu'aucune chance de fuite ne serait laissée à l'audacieux Mouron Rouge.

Sa méditation fut brusquement interrompue par une exclamation de Sir Percy :

– Morbleu, monsieur, je crains que la chance ne vous ait déserté. Le sort, comme vous le voyez, me favorise de nouveau.

– Alors c'est à vous, Sir Percy, répondit le Français, de fixer les conditions du combat.

– En effet, dit Sir Percy négligemment. Par ma foi, monsieur, je ne vous ennuierai pas avec des formalités compliquées. Nous nous battrons avec nos habits sur le dos s'il fait froid, et en manche de chemise s'il fait trop chaud… Je ne réclamerai pas

plus de bas verts que d'ornements écarlates. J'essaierai même d'être sérieux l'espace de deux minutes et de concentrer toute l'attention de mon infime cervelle à régler quelque plaisant détail de ce duel d'une façon qui vous soit agréable. Ainsi, monsieur, la pensée des armes me vient à l'esprit… à l'épée, avons-nous dit, je crois. Je restreindrai donc mon choix des conditions à celui des armes mêmes avec lesquelles nous devons combattre… Ffoulkes, je vous prie, ajouta-t-il en se tournant vers son ami, la paire d'épées qui est accrochée au-dessus de mon bureau… – Nous ne demanderons point à un laquais d'aller les chercher, n'est-ce pas, continua-t-il gaiement pendant que Sir Andrew Ffoulkes quittait vivement la pièce. Quel besoin y a-t-il d'ébruiter notre charmante querelle ? Vous aimerez ces armes, monsieur, et vous choisirez dans la paire celle que vous préférez. Vous êtes bon tireur, j'en suis sûr… et vous déciderez si une égratignure ou deux sont suffisantes pour venger la vanité blessée de Mlle Candeille.

Pendant qu'il bavardait joyeusement, autour de lui régnait le silence. Le prince, les yeux fixés sur lui, se demandait ce que cet aventureux étourdi pouvait avoir dans l'esprit. Chacun se sentait oppressé. Un mouvement d'intérêt se manifesta parmi les assistants lorsque Sir Andrew Ffoulkes revint quelques secondes plus tard tenant à la main deux épées dans leur fourreau.

Blakeney les lui prit des mains et les posa sur la table devant Chauvelin.

Les spectateurs tendirent le cou pour examiner les deux armes. Exactement semblables, elles étaient contenues dans le même fourreau de cuir noir uni, dont les viroles d'acier brillaient comme de l'argent. Les gardes étaient également d'acier uni, à part les poignées ciselées en forme de tiges entrelacées.

– Que pensez-vous de ces armes, monsieur ? demanda Blakeney renversé nonchalamment sur sa chaise.

Chauvelin prit une des deux épées et la tira lentement hors de son fourreau en examinant avec soin, ce faisant, la lame d'acier fine et brillante.

– Un peu ancienne de style et de fabrication, Sir Percy, dit-il, imitant de son mieux l'allure dégagée de son adversaire, mais néanmoins une pièce d'acier d'une belle trempe.

– Anciennes, certes oui, monsieur, ces lames ont été façonnées à Tolède, il y a exactement deux cents ans.

– Ah ! je vois ici une inscription, dit Chauvelin rapprochant la lame de ses yeux pour mieux déchiffrer les lettres minuscules gravées dans l'acier.

– Le nom du possesseur. J'ai acheté ces armes moi-même, lors d'un voyage en Italie, de l'un de ses descendants.

– *Lorenzo Giovanni Cenci,* lut lentement Chauvelin.

– Le plus fieffé coquin que la terre ait jamais porté. Vous devez, monsieur, connaître son histoire encore mieux que nous. Rapine, vol, meurtre, rien ne manque à la renommée de signor Lorenzo… sans oublier le breuvage mortel versé dans une coupe ou la dague empoisonnée.

Sir Percy avait parlé du même ton de plaisanterie enjouée qu'il avait adopté depuis le commencement. Aux derniers mots qu'il prononça, Chauvelin eut un visible tressaillement et replaça soudain sur la table l'épée qu'il examinait. Il jeta un coup d'œil soupçonneux à Blakeney qui, renversé dans son fauteuil, jouait négligemment avec l'autre épée.

– Eh bien ! monsieur, prononça Sir Percy après une courte pause, ces armes vous satisfont-elles ? Laquelle des deux sera la vôtre et laquelle sera la mienne ?

– À vrai dire… Sir Percy, commença Chauvelin toujours hésitant.

– Oh ! monsieur, je sais ce que vous pensez… À vrai dire, il est difficile de choisir entre deux si parfaites jumelles. L'une est aussi exquise que l'autre… et cependant vous devez en prendre une et moi l'autre… celle-ci ou celle-là ? Celle que vous préférez… Vous l'emporterez ce soir et vous vous exercerez à tirer sur une meule de foin ou sur un traversin. L'épée vous appartient jusqu'à ce que vous en ayez usé contre mon indigne personne… Elle est vôtre jusqu'à ce que vous l'apportiez dans quatre jours d'ici sur les remparts de Boulogne, côté sud, lorsque les cloches de la cathédrale tinteront l'angélus du soir. Alors vous la croiserez contre sa perfide jumelle. Là, monsieur, elles sont de longueur égale, de force et de trempe égales… une paire parfaite… cependant, je vous prie de choisir.

Il prit les deux épées, et les tenant adroitement par l'extrémité de leur fourreau de cuir, les présenta au Français. Mais celui-ci paraissait incertain sur ce qu'il allait faire. Il hésitait, essayant en vain de lire dans les profonds yeux bleus de son adversaire. Quel plan de défense se formait dans la tête de Percy Blakeney tandis qu'il lui présentait les deux épées qui avaient appartenu jadis à Lorenzo Cenci ?

Chauvelin toucha l'une des épées de son long doigt maigre.

– Est-ce celle-là que vous choisissez ? demanda Blakeney.

– Eh ! Sir Percy, laquelle me conseillez-vous ? répliqua Chauvelin d'un ton léger. Laquelle de ces deux lames, selon

vous, a le plus de chance de garder encore, après deux cents ans, le poison de Cenci ?

Mais Blakeney ne frémit point, il éclata simplement de rire et déclara d'un ton d'étonnement enjoué :

– Morbleu, monsieur, vous avez des saillies pleines d'imprévu… Je n'aurais jamais songé à cela !… Drôle, furieusement drôle… qu'en dites-vous, messieurs… qu'en dit Son Altesse ? N'est-ce pas que mon excellent ami a un tour d'esprit extrêmement original… Voulez-vous cette épée-ci, monsieur, ou celle-là ? Je suis obligé d'insister, sans cela nous fatiguerions nos amis si nous hésitions trop longtemps… Celle-ci alors, monsieur, puisque vous l'avez choisie, continua-t-il comme Chauvelin prenait finalement de ses mains une des épées. Et maintenant, allons nous rafraîchir… Ah ! monsieur, c'est diablement spirituel ce que vous venez de dire… j'insiste pour que vous preniez un bol de punch avec nous. Un esprit comme le vôtre doit avoir besoin d'être arrosé de temps à autre… Auriez-vous la bonté de répéter cette amusante plaisanterie ?

Puis se tournant vers le prince et ses amis, il ajouta :

– Et après le punch, messieurs, ne seriez-vous pas d'avis que nous allions rejoindre ces dames ?

12

Chauvelin réfléchit

L'incident, semblait-il, était définitivement clos, les principaux acteurs du drame ayant quitté le centre de la scène.

Des laquais entrèrent, ouvrirent les portes et le son de l'orchestre se fit entendre de nouveau. Les rires et les conversations, interrompus un moment par cette impression de mystérieux danger qui pesait sur l'esprit de l'assistance, reprirent de plus belle. La liberté d'esprit de Blakeney avait rassuré tout le monde. Du moment que lui-même ne paraissait pas prendre ce duel au sérieux, il n'y avait aucune raison pour que les autres ressentissent de l'anxiété. Les plus jeunes parmi les assistants se préparaient donc à aller boire gaiement le bol de punch offert par leur hôte avec une bonne grâce si joyeuse.

Quelques hommes, cependant, se tenaient à l'écart de cette effervescence, et, parmi eux, Son Altesse Royale dont tout le monde pouvait remarquer la mine préoccupée. Il avait pris Sir Percy par le bras et lui parlait avec vivacité, tandis que Lord Anthony Dewhurst et Lord Hastings tenaient conseil dans le coin le plus reculé de la pièce. Sir Andrew Ffoulkes, en sa qualité d'ami intime des maîtres de la maison, avait senti de son devoir d'adresser quelques mots à Chauvelin.

Ce dernier, au reste, ne demandait plus qu'à se retirer. L'invitation d'aller prendre un bol de punch avec Blakeney et ses amis ne pouvait être prise au sérieux. De plus, il avait hâte d'être seul pour réfléchir aux événements de la soirée.

Après avoir pris cérémonieusement congé de son hôte, Chauvelin, accompagné d'un laquais chargé de porter la fameuse épée jusqu'à sa voiture, se dirigea vers l'escalier par les appartements les moins fréquentés.

Il désirait vivement ne pas se trouver face à face avec Lady Blakeney. Non pas que le plus léger remords troublât son esprit, mais il craignait de la part de celle-ci quelque mouvement impulsif capable de contrarier ses plans. Il ne la rencontra pas et, sur son chemin, personne ne prêta grande attention au chétif personnage vêtu de noir qui se retirait si discrètement.

Dans le hall, il retrouva Désirée Candeille qui l'attendait. L'actrice était également désireuse de quitter Blakeney Manor le plus tôt possible. Chauvelin monta avec elle en voiture et l'escorta jusqu'à son logement qui était tout proche.

Somme toute, il était satisfait du travail de la soirée. La jeune actrice avait joué son rôle avec beaucoup d'habileté et de sang-froid. Quant à Sir Percy, il s'était montré des plus empressés à se jeter dans le piège qui lui était tendu.

Cet empressement même n'était pas sans troubler Chauvelin et, lorsqu'il se retrouva seul dans la voiture avec l'épée de Lorenzo Cenci posée à côté de lui, il se mit à réfléchir sérieusement sur ce problème. Que le Mouron Rouge, qui ne pouvait ignorer que les terroristes auxquels il avait arraché tant de victimes avaient juré sa perte, acceptât sans défiance d'aller se battre en France avec son ennemi, cela était inconcevable. Un conspirateur de son envergure, doué d'une intelligence aussi pénétrante, devait avoir flairé le piège et, s'il paraissait prêt à y tomber si aisément, c'est que son esprit plein de ressources lui avait déjà suggéré un plan subtil et hardi de défense ou de contre-attaque.

Évidemment, Sir Percy, en sa qualité de parfait gentilhomme, ne pouvait guère, dans les circonstances si bien combinées par Chauvelin, refuser d'aller se battre avec lui de l'autre côté de l'eau. Toute hésitation de la part du chef de cette ligue héroïque aurait pu le faire soupçonner de pusillanimité et le ridicule qui l'effleurerait pouvait nuire à son prestige parmi ses lieutenants. Mais la nécessité du duel mise à part, Blakeney semblait entrer dans l'esprit du complot dirigé contre sa propre vie avec un entrain si joyeux que Chauvelin ne pouvait s'empêcher de penser que la capture du Mouron Rouge, à Boulogne ou ailleurs, ne serait peut-être pas une entreprise aussi facile qu'il l'avait envisagée tout d'abord.

Cette même nuit, il écrivit au citoyen Robespierre une longue et substantielle missive dans laquelle il faisait passer, pour ainsi dire, la responsabilité des événements futurs de ses propres épaules sur celles des membres du Comité de salut public.

Je suis heureux de t'annoncer, citoyen Robespierre, ainsi qu'aux membres du gouvernement révolutionnaire qui m'ont investi de cette mission, que dans quatre jours à dater d'aujourd'hui, une heure après le coucher du soleil, le Mouron Rouge sera dans la ville de Boulogne sur le rempart du sud. J'ai donc accompli la tâche dont tu m'avais chargé. Au jour et à l'heure dite je livrerai l'ennemi de la Révolution au pouvoir du gouvernement qu'il a si souvent berné et outragé. Maintenant, citoyens du Comité, veillez à ce que les fruits de ma diplomatie et de mon habileté ne soient pas perdus. L'homme sera là, attiré par moi, mais c'est à vous de faire en sorte qu'il ne puisse pas, cette fois, s'échapper.

Cette lettre fut envoyée immédiatement par le messager secret que le Comité de sûreté générale avait mis à sa disposition. Après l'avoir scellée et remise au porteur, Chauvelin se sentit en paix avec le monde et avec lui-même. Bien qu'il ne fût pas aussi certain du succès qu'il l'aurait désiré, il ne voyait pas, cepen-

dant, d’où pourrait venir l’échec. Le seul regret qu’il éprouvait lorsque, vers le point du jour, il se décida enfin à prendre quelques heures de repos, c’était que ce fameux quatrième jour fût encore si éloigné.

13

Une visite nocturne

Cependant, Blakeney Manor était retombé dans le silence. L'un après l'autre, les invités s'étaient retirés et dans la vieille demeure régnait maintenant une atmosphère de calme et de solitude, fort reposante après le bruit et l'agitation d'une fête mondaine.

Tout le monde s'accordait à dire que cette soirée avait été particulièrement réussie. L'artiste française, il est vrai, n'avait pas chanté les mélodies populaires annoncées, mais la musique des violons, la danse, le souper somptueux avaient fait oublier ce petit changement dans le programme des divertissements.

Et chacun de déclarer que Lady Blakeney n'avait jamais été plus en beauté. Hôtesse parfaite, elle semblait infatigable, prodiguant à tous ses attentions, bien qu'elle fût plus absorbée que de coutume par ses devoirs envers ses hôtes royaux.

Le dramatique incident qui s'était passé dans le petit salon ne s'était pas ébruité. En ce temps où régnait une courtoisie raffinée, on tenait pour malséant de s'entretenir devant les dames des querelles masculines. En l'occurrence, ceux qui avaient assisté à la scène du boudoir sentirent instinctivement que leur discrétion serait appréciée en haut lieu et gardèrent le silence.

La soirée s'était donc heureusement achevée sans autre nuage, mais c'est par un véritable miracle d'énergie que Marguerite avait pu continuer à dispenser autour d'elle sourires,

paroles aimables ou mots spirituels, et rire joyeusement alors que son pauvre cœur était en proie à une angoisse indicible.

Quand le cérémonial des adieux eut pris fin, elle se sentit enfin libre de s'abandonner à ses pensées et de regarder en face le sujet de son tourment.

Sir Andrew Ffoulkes s'était retiré le dernier, accompagné de Sir Percy qui devait le reconduire jusqu'à l'entrée du parc. Lady Ffoulkes étant partie en voiture quelques instants auparavant, Sir Andrew regagnait à pied sa demeure située à peu de distance de Blakeney Manor.

Lorsqu'on parlait de ce jeune couple si uni, les gens souriaient : les uns jugeaient Sir Andrew efféminé ; d'autres trouvaient que sa dévotion pour sa jeune femme passait les bornes du décorum. Il est certain que depuis son mariage le jeune gentilhomme semblait avoir perdu beaucoup de son goût pour les sports et les aventures. Suzanne craignait pour la vie de son mari et faisait tous ses efforts pour le retenir auprès d'elle lorsque les autres membres de la ligue suivaient leur chef dans quelque audacieuse expédition.

Au début, Marguerite avait souri avec une indulgente ironie lorsque Suzanne Ffoulkes, ses grands yeux baignés de larmes, mettait en œuvre tous ses charmes pour décider Sir Andrew à ne pas la quitter. Mais à la longue, au léger dédain qu'elle éprouvait pour le jeune gentilhomme que se laissait attacher si facilement aux jupes de sa femme, se mêlait un sentiment d'envie qu'elle ne voulait pas s'avouer.

Il eût été presque sacrilège de douter de l'amour de Percy pour elle. Cependant, il se conduisait comme si la tristesse, l'anxiété de sa femme à chacun de ses départs, les craintes qu'elle éprouvait pour lui durant tout le temps de ses absences,

n'étaient que des détails sans importance dans le roman passionnant de son existence.

Oh ! comme elle abhorrait ces folles aventures qui entraînaient perpétuellement Percy loin d'elle ! Une femme qui aime n'est-elle pas l'être au monde le plus égoïste ? Marguerite en cet instant aurait volontiers fermé les yeux sur ce qui se passait en France, ignoré les horreurs qui se perpétraient à Paris. Ce qu'elle voulait, c'était garder son mari, au lieu de le voir s'exposer sans trêve pour d'autres, – toujours pour d'autres…

Absorbée par ses réflexions, Marguerite oubliait l'heure tardive ; elle demeurait debout à l'une des portes-fenêtres qui s'ouvraient sur la terrasse dont l'escalier de marbre descendait vers la Tamise. Tout maintenant dormait dans la paix et le silence. Seul, le murmure de l'eau courante montait léger de la rivière et, très loin se faisait entendre le cri lugubre d'un rapace nocturne.

Ce cri la fit tressaillir ; ses pensées retournèrent aux épisodes de la soirée et à Chauvelin, ce sombre oiseau de proie dont les plans mystérieux, les intrigues savantes tendaient toutes au même but : la ruine de l'homme qu'elle aimait.

Pour mieux sentir la brise fraîche de la nuit, elle fit quelques pas sur la terrasse, puis descendit les degrés de marbre et se dirigea vers les bosquets du bord de l'eau. C'était par là sans doute qu'allait revenir Percy. Elle avançait dans l'allée bordée de rosiers, ne sentant ni le sommeil ni la fatigue. Arrivée au chemin qui longeait la rivière, elle s'arrêta et tendit l'oreille, car il lui semblait entendre un pas léger sur le gravier. Son attente ne fut pas longue : le pas se rapprochait, accompagné d'un frou-frou d'étoffe, et une forme encapuchonnée se distinguait dans la nuit.

– Qui va là ? héla brusquement Marguerite.

La forme sombre s'arrêta et une voix prononça timidement :

– Est-ce vous, Lady Blakeney ?

– Mais vous-même, qui êtes-vous ? demanda Marguerite d'une voix ferme.

– Désirée Candeille, répondit la nocturne visiteuse.

– Mademoiselle Candeille ! s'exclama Marguerite stupéfaite. Que faites-vous ici, seule, à cette heure ?

– Je suis revenue dans l'espoir de vous trouver, Lady Blakeney, murmura Candeille en s'approchant. Je me sentais si anxieuse, si tourmentée… Je voulais savoir ce qui s'était passé…

– Ce qui s'était passé ? dit Marguerite d'un ton froid. Je ne comprends pas.

– Oui, entre Sir Percy Blakeney et M. Chauvelin.

– En quoi cela vous regarde-t-il ? répliqua Marguerite avec hauteur.

– Je vous en prie, ne vous méprenez pas sur mes intentions, implora Candeille. Je sais que ma présence ici peut vous surprendre… et qu'après la querelle dont j'ai été l'occasion, votre cœur doit éprouver à mon égard des sentiments de défiance et d'hostilité… Mais – comment pourrais-je vous en persuader ? – j'ai agi contre ma volonté… Vous ne me croyez pas, Lady Blakeney ? J'étais l'instrument de cet homme… Ah ! si vous saviez, poursuivit-elle avec une véhémence soudaine, quelle tyrannie cet affreux gouvernement révolutionnaire exerce sur des fem-

mes sans défense, sur tous ceux qui ont le malheur de tomber entre ses griffes impitoyables !...

Sa voix se brisa dans un sanglot.

Marguerite ne savait plus que penser. Dès leur première rencontre à la fête de Richmond, l'actrice lui avait inspiré un sentiment de méfiance que la scène du bal venait de justifier pleinement. Aussi était-elle peu disposée à croire à la sincérité de Candeille. Pourtant, la plainte passionnée de celle-ci trouva un écho dans son propre cœur. Comme elle la connaissait, cette tyrannie dont Candeille parlait avec une telle amertume ! Que n'avait-elle pas enduré elle-même, – humiliations, tortures, angoisses inexprimables – quand, sous l'empire de cette même tyrannie elle avait livré, sans connaître son identité, le Mouron Rouge à ses ennemis ?

Quand l'actrice se tut, Marguerite dit d'un ton moins dur, bien que toujours froid :

– Tout ceci ne m'explique pas pourquoi vous êtes revenue ici cette nuit. Si c'est le citoyen Chauvelin qui vous a fait agir, vous devez être au courant de tout.

– Je venais avec un léger espoir de vous rencontrer.

– Dans quel but ?

– Pour vous mettre en garde.

– Je n'ai nul besoin de vos avertissements.

– Ou vous avez trop de fierté pour les affecter... Mais vous doutez-vous, Lady Blakeney, que Chauvelin nourrit une haine mortelle contre votre mari ?

– Comment le savez-vous ? interrogea Marguerite.

Elle n'arrivait pas à comprendre l'attitude de Candeille. Qu'est-ce que cette femme savait au juste des plans de Chauvelin ? Était-elle pour lui une franche alliée ou un instrument asservi ? Sa visite nocturne, l'émotion qu'elle manifestait, l'air qu'elle avait de connaître et d'ignorer à la fois la situation, tout cela était étrange.

Candeille, cependant, sans paraître s'apercevoir des sentiments qu'elle inspirait, joignit les mains et continua d'une voix frémissante :

– Oh ! Lady Blakeney, n'avez-vous pas vu briller la haine dans les yeux de Chauvelin ?... Je vous le répète... j'ignore pour quelle raison, mais il hait Sir Percy, et ce duel absurde a été combiné pour amener sa perte... Oh ! Lady Blakeney, ne laissez pas partir votre mari !... je vous en supplie, retenez-le !...

Mais d'un air hautain, Marguerite recula d'un ou deux pas, hors de portée des mains qui se tendaient vers elle dans un geste de supplication.

– Vous ne vous possédez plus, mademoiselle, fit-elle froidement. Croyez-moi, je n'ai besoin ni de vos prières, ni de vos conseils. J'apprécie vos bonnes intentions à mon égard, mais permettez-moi de vous le dire un peu crûment, cette affaire me paraît ne pas vous concerner le moins du monde... L'heure est tardive, ajouta-t-elle d'un ton plus doux. Je vais vous faire escorter chez vous par un de mes domestiques dont la discrétion égale le dévouement.

– C'est inutile, répondit l'autre d'un ton digne empreint de tristesse. Je n'ai rien à cacher... Je n'ai pas honte d'être venue vous voir cette nuit. Vous êtes fière, Lady Blakeney... Que le Ciel vous épargne les tristesses et les épreuves que je redoute pour

vous… Il est probable que nous ne nous reverrons jamais. Je disparaîtrai de votre vie aussi vite que j'y étais entrée… Mais je veux vous dire la pensée que j'avais eue en venant vous trouver : si Sir Percy se rendait en France, – c'est près de Boulogne, je crois, que le duel doit avoir lieu – ne voudriez-vous pas l'accompagner ?

– En vérité, mademoiselle, je dois vous répéter…

– … Que cela ne me regarde pas… Je le sais. Je le reconnais. Mais voyez-vous, quand je suis revenue cette nuit dans le silence et l'obscurité, j'ai cru que vous comprendriez le sentiment qui m'animait, mon désir de vous être utile… de réparer en quelque sorte… Non, je ne m'attendais pas à vous trouver si distante. Je m'étais imaginé que vous auriez le désir d'accompagner Sir Percy au cas où il voudrait courir les risques de ce duel… Justement, je vais moi-même retourner en France pour revoir ma mère gravement malade. J'ai pu me procurer deux sauf-conduits et compte m'embarquer demain sur un bateau hollandais qui touche la côte de Douvres avant d'aller déposer ses marchandises dans le port de Boulogne. L'un de ces passeports est destiné à ma femme de chambre. Mais tout à l'heure, quand je me suis retrouvée seule, j'ai réfléchi, j'ai vu tout le mal dont m'avait rendue responsable ma querelle avec Mlle de Marny, et il m'a semblé que peut-être…

Elle s'interrompit brusquement, essayant de deviner les sentiments de Lady Blakeney à l'expression de son visage. Mais celle-ci, raide et impassible, dominait l'actrice de toute sa hauteur sans rien faire pour l'arrêter ou pour encourager ses confidences. Quand celle-ci s'arrêta, sans mot dire elle la regarda tirer de sa poche un papier plié et le lui tendre d'un air timide.

– Il est inutile que ma femme de chambre m'accompagne, reprit Candeille ; j'aime autant voyager seule… Voici son passeport. Oh ! vous n'avez pas besoin de le recevoir de ma main, fit-

elle avec une nuance d'amertume en voyant que Marguerite ne faisait pas un geste pour prendre le papier. Voyez, je le pose sur ce buisson. En ce moment, vous n'éprouvez pour moi que de la défiance… c'est, hélas ! naturel… Mais en y réfléchissant avec plus de calme, peut-être vous rendrez-vous compte que ma présente démarche est désintéressée et que mon seul désir est de vous rendre service ainsi qu'à Sir Percy.

Elle se pencha pour poser le billet au milieu d'un large rosier, puis, sans ajouter un mot, fit volte-face et repartit par le chemin qui l'avait amenée. Quand elle eut disparu, Marguerite resta quelques instants immobile, intriguée et troublée, prêtant l'oreille au bruit léger des pas qui s'éloignaient ; à un moment, elle crut entendre un profond soupir qui ressemblait à un sanglot.

Puis le silence régna de nouveau. Une douce brise caressait la cime des vieux chênes et le frôlement des feuilles sèches faisait un murmure mystérieux.

Marguerite frissonna comme si elle avait froid.

Devant elle, dans la touffe sombre des rosiers, palpitait avec un bruit d'ailes le papier placé là par Candeille. Elle le regarda un instant, prêt à s'envoler dans la brise. Enfin, il s'affaissa sur le sol, à ses pieds, et Marguerite, obéissant à une impulsion soudaine, se baissa pour le ramasser. Puis, le serrant nerveusement dans sa main, elle revint à pas pressés vers le manoir.

14

L’adieu

Parvenue sur la terrasse, elle aperçut au bas des degrés, à quelques pieds au-dessous d’elle, des formes qui allaient et venaient rapidement ; elle entrevit des lueurs de lanternes, entendit des voix assourdies et le clapotis que fait l’eau contre le flanc d’un bateau.

Une silhouette chargée de paquets passa non loin d’elle et descendit les marches de la terrasse. Malgré l’obscurité, Marguerite reconnut Benyon, le domestique de confiance de son mari. Sans une seconde d’hésitation, elle s’élança vers l’aile du manoir occupée par Sir Percy. Mais, à mi-chemin, elle s’arrêta en distinguant dans l’ombre la haute silhouette de son mari qui s’approchait d’un pas tranquille.

Lorsqu’il arriva près d’elle, Marguerite vit qu’il portait un costume de voyage sous son ample manteau à collet et qu’il était coiffé du chapeau qu’il mettait de préférence dans ses expéditions.

Se jetant dans ses bras dans un élan passionné, elle essaya de lire l’expression du cher visage penché vers elle.

– Percy, ce n’est pas possible !... Vous ne partez pas... vous ne partez pas..., gémit-elle.

Sir Percy la serrait dans ses bras ; ses lèvres cherchaient celles de Marguerite, ses paupières, ses cheveux blonds, les petites mains qui s'accrochaient désespérément à ses épaules.

– Percy, si vous m'aimez réellement, ne partez pas, répéta-t-elle. Pourquoi iriez-vous là-bas ? Ce serait de la folie... Je ne veux pas que vous partiez...

Elle l'enlaçait étroitement, sa voix chaude frémissait de larmes contenues, et quand Percy murmura avec emportement : « Ah ! par pitié, ne continuez pas ainsi ! », elle put croire que son amour allait triompher.

– C'est par pitié que je continuerai à vous supplier, reprit-elle d'une voix ardente. Oh ! mon ami, ne m'abandonnez pas... À peine avons-nous eu le temps de savourer notre bonheur, nous qui avions de tels arriérés de joie à reprendre ! Il y a tant de choses que je voudrais vous dire... Mais non, vous ne partirez pas, ajouta-t-elle dans un élan soudain. Regardez-moi dans les yeux, et dites-moi si vous seriez capable de me quitter en ce moment ?

Il ne répondit pas, mais d'un geste rapide, presque brusque, il posa sa main sur les yeux noyés de larmes qui se tournaient vers lui en un appel passionné. Personne, pas même elle, ne devait voir que, l'espace de quelques secondes, sa virile énergie était sur le point d'être vaincue. Durant ces quelques secondes où sa main formait un bandeau sur les yeux de Marguerite, l'homme du monde aimable et insouciant, animé par son ardent amour, luttait corps à corps avec le chef audacieux de la ligue du Mouron Rouge. Oubliées, les horreurs de la guillotine ! Oubliés, les cris des innocents, l'appel des impuissants ! Oubliées, les aventures hardies, l'émotion des sauvetages hasardeux ! Pendant ces quelques secondes, Percy n'eut plus de pensée que pour Marguerite, sa beauté, ses tendres supplications.

Elle voulait continuer, se sentant près de gagner le combat. Son instinct – l'instinct infaillible d'une femme qui aime et se sait aimée – lui disait qu'en ce moment la volonté de fer de Percy était prête à plier, mais d'un baiser il l'empêcha de parler.

Alors se produisit le changement. De même qu'une vague lancée par la marée se brise impuissante contre la falaise, le tumulte de ses sentiments vint se briser contre le roc de sa volonté. Était-ce l'écho des voix, là-bas, près du bateau ? ou le crissement d'un pas sur le gravier ? peut-être avait-il suffi d'un soupir dans l'air nocturne, d'une vague réminiscence pour rappeler Sir Percy à lui-même.

Marguerite, pressée contre lui, sentit son étreinte se relâcher et vit la flamme de la passion s'éteindre dans ses yeux. Il l'embrassa tendrement et avec une délicatesse infinie, écarta de son front les mignonnes bouclettes qui l'ombrageaient. Il y avait dans cette caresse une douceur touchante et dans le baiser une gravité qui laissait pressentir un adieu.

– Il est temps que je parte, dit-il, pour ne pas manquer la marée.

C'était la première phrase qu'il prononçait depuis qu'il avait rencontré Marguerite dans cet endroit solitaire, et il la prononçait avec calme, de sa voix habituelle. Ce fut un choc douloureux pour Marguerite, le brusque réveil qui suit un songe magnifique.

– Quoi ! Percy, vous partez ! murmura-t-elle d'une voix blanche. Si vous m'aimiez, vous ne le feriez pas…

– Si je vous aimais !…

Ah ! cela du moins n'était pas une illusion ! Nulle froideur, cette fois, dans la voix qui répétait ces mots, mais un ton de vi-

brante émotion. La passion, au fond de son âme, était momentanément vaincue, mais non la tendresse. Toute l'amertume de Marguerite disparut, faisant place aux larmes.

Percy prit la main de sa femme, y porta ses lèvres, et Marguerite sentit sur ses doigts, avec la chaleur du baiser, l'humidité d'une larme.

– Il faut que je parte, ma chérie, reprit-il après un silence.

– Mais pourquoi, pourquoi ? répétait-elle avec obstination. Ne suis-je plus rien, alors ? Ma vie ne compte-t-elle pas ? et mes tristesses ? mes inquiétudes, ma détresse ?... Oh ! fit-elle d'un ton de révolte, pourquoi risquer toujours votre vie pour les autres ? N'avez-vous pas rempli au-delà le devoir que vous vous êtes imposé envers des gens qui sont pour nous des étrangers ? Votre existence n'est-elle pas pour moi infiniment plus précieuse que des milliers d'autres vies ?

Le visage de Percy était si près du sien que malgré l'obscurité elle distingua sur ses lèvres un étrange sourire.

– Pardon, ma belle amie, dit-il, ce ne sont pas aujourd'hui des milliers d'existences qui sont en jeu... une seule au plus... Pouvez-vous supporter l'idée que ce pauvre petit curé de Boulogne demeure au milieu des ruines de son église et de ses espérances ? Après le vol des bijoux confiés à sa garde, peut-être attend-il dans son presbytère que des brutes viennent le saisir pour le mener en prison et à la mort. Si je ne m'abuse, un court voyage en mer et l'air de la campagne anglaise feront le plus grand bien à l'abbé Foucquet, ma chérie, et je vais simplement l'inviter à traverser la Manche avec moi.

– Percy ! implora-t-elle.

– Oh ! je sais, je sais, fit-il. Vous pensez à ce duel absurde...

Il se mit à rire, et dans ses yeux passa une lueur d'amusement.

– Hé ! ma chère, reprit-il avec entrain, veuillez réfléchir un instant. Pouvais-je ne pas relever le gant devant des dames et Son Altesse Royale ? Impossible ! je n'avais pas le choix. Le destin a tout fait : la discussion, mon intervention, la provocation… « L'autre » avait tout prévu, j'en conviens. Reconnaissons en tout cas qu'il ne manque pas de bravoure, étant donné que nous ne sommes pas encore quittes pour la volée de coups qu'il m'administra l'an passé sur les falaises de Calais.

– Oui, il avait tout prévu, et tout préparé, répéta Marguerite : l'altercation, le voyage en France, votre rencontre à une heure et un endroit donnés où il peut vous prendre au piège le plus facilement du monde.

Cette fois, Sir Percy éclata de rire, un bon rire franc et joyeux où résonnaient la joie de vivre et l'ivresse des aventures, un rire qui témoignait d'une absence totale de crainte ou d'appréhension.

– Vraiment, ma chère, s'exclama-t-il, vous êtes étonnante ! Prendre au piège votre humble serviteur ?… Il faudrait que toutes ces canailles qui gouvernent la France fussent prodigieusement actives et vigilantes pour avoir raison de moi ! Morbleu ! nous leur offrirons cette fois une chasse mouvementée !

Et sa voix se fit soudain caressante pour ajouter :

– N'ayez crainte, belle dame, ces damnés bandits ne tiennent pas encore le Mouron Rouge !

Ainsi donc, Marguerite le voyait avec désespoir, il s'obstinait à partir.

Le chevalier avait vaincu l'amoureux. Les liens qui unissaient son âme à celle de sa bien-aimée étaient moins puissants que ceux qui l'attachaient à des étrangers en péril ; à ces hommes et à ces femmes terrifiés par l'approche de la mort qui là-bas, de l'autre côté de la mer, regardaient le mystérieux Mouron Rouge comme un héros envoyé par le ciel pour les sauver de leur sort.

À présent, Marguerite était lasse de lutter. Son pauvre cœur brisé lui faisait mal. Sur son âme, une fatigue infinie pesait, comme un manteau de plomb. Ce départ lui paraissait si différent de ceux auxquels il lui avait fallu se résigner au cours de l'année écoulée ! Émue par de funestes pressentiments, brisée de fatigue, elle sentit ses forces l'abandonner. Elle ne distinguait plus que confusément ce qui l'entourait ; la silhouette de son mari prenait une forme fantastique et grandissait démesurément au milieu d'une sorte de brouillard. Elle eut vaguement l'impression qu'il lui parlait, mais sans en être sûre tant la voix lui paraissait lointaine. Elle ferma les yeux, – il lui semblait qu'elle allait mourir si elle les gardait ouverts plus longtemps, – et se sentit pressée une dernière fois sur le cœur de son mari.

Percy, s'apercevant que Marguerite avait à demi perdu connaissance, remercia le ciel de lui épargner le déchirement de l'adieu.

À quelques pas de là, sous un berceau de rosiers grimpants s'étendait un banc de gazon. Percy déposa son précieux fardeau sur cette couche verte et moelleuse, baisa encore une fois les chers yeux clos et descendit vers la Tamise.

15

Le passeport

Le battement cadencé des rames sur l'eau rappela Marguerite à elle-même.

À l'instant elle fut sur pied, sa lassitude dissipée comme par enchantement. La conscience lui revenait, accompagnée d'une inexprimable souffrance. Elle savait que Percy était parti, et qu'il y avait beaucoup de chances pour qu'il ne revînt pas vivant de France.

Malgré les étoiles, la nuit était singulièrement obscure. En vain Marguerite s'efforçait-elle de distinguer le bateau qui emportait Sir Percy. Elle tendit l'oreille, espérant saisir un écho attardé de la voix aimée. Mais tout faisait silence, à part les rames dont le bruit monotone résonnait dans le cœur de la jeune femme comme un glas funèbre.

Ce bruit de rames, Marguerite l'écouta un instant avec attention. Combien pouvait-il y avoir de rameurs ? pas moins de six ou huit, assurément. Percy avait donc pris la plus grande embarcation, celle qu'il réservait pour les trajets les plus importants. Cela prouvait qu'il ne se rendait pas simplement à Londres, mais qu'il descendait la Tamise jusqu'à son embouchure, où il retrouverait le *Day Dream* prêt à faire voile.

Les idées se coordonnaient peu à peu dans l'esprit de Marguerite. La douleur de l'adieu lui tenaillait toujours le cœur, mais le premier choc passé, son cerveau redevenait lucide.

Plus elle réfléchissait, plus elle était certaine que son mari allait suivre le fleuve jusqu'au fort Tilbury pour s'embarquer sur le *Day Dream*. De cette façon, il arriverait très rapidement à Boulogne. C'était là que le duel devait avoir lieu, Candeille le lui avait confirmé en ajoutant que « peut-être Lady Blakeney aurait-elle le désir de se trouver auprès de son mari ? »

Si elle en avait le désir ?… N'était-ce pas là son vœu le plus ardent… ! Du tourbillon de pensées qui s'agitaient dans son esprit, une seule émergeait, claire et précise : retrouver Percy, ne plus le quitter, partager avec lui tous les dangers, tous les périls qu'il allait rencontrer.

Le retrouver, d'abord ! Sûrement elle en découvrirait le moyen. Dieu ne pouvait permettre cette chose monstrueuse : qu'elle fût séparée de Percy dont la dernière heure était sans doute si proche !

Il allait à Boulogne. Elle-même s'y rendrait aussi. En partant sur-le-champ pour Douvres, elle pourrait prendre le jour même le bateau hollandais et atteindre la côte française en même temps que le *Day Dream*. Une fois à Boulogne, elle n'aurait pas de peine, pensait-elle, à découvrir son mari, elle n'aurait qu'à guetter Chauvelin, suivre ses pas, tâcher de découvrir quelque chose de son plan et des ordres qu'il donnerait à ses agents. Certes, elle saurait s'y prendre !… Comme elle se rappelait son voyage à Calais, juste un an auparavant, avec Sir Andrew Ffoulkes ! Le hasard l'avait servie, alors. Cette fois, hélas ! elle avait l'impression que le Destin était plus fort : l'audacieux coureur d'aventures avait joué trop longtemps, et au dernier coup de dés, il avait perdu la partie.

Marguerite sentait dans son corsage le pli rigide du papier que Désirée Candeille, en se retirant, avait disposé dans un rosier du parc. Elle l'avait machinalement ramassé et emporté. À

présent elle bénissait dans son cœur celle qui avait placé ce passeport à sa disposition, quel que fût son motif secret. À l'actrice qui lui inspirait tant de défiance, elle devrait la dernière, la suprême douceur de sa vie.

La domesticité de Blakeney Manor était habituée aux brusques départs du maître, accompagné du seul Benyon, son valet préféré, à ses absences fréquentes, qualifiées de parties de chasse, qui ne soulevaient plus de commentaires. Que l'on s'étonnât un peu de la soudaine envie de Lady Blakeney d'aller à Douvres, Marguerite ne s'en souciait point…

Contournant la maison, elle atteignit les écuries où deux ou trois hommes s'occupaient déjà du soin des bêtes. Elle leur donna l'ordre de préparer et d'atteler le coach à quatre chevaux, puis elle revint au manoir.

Comme elle longeait la grande galerie du premier étage elle s'arrêta, hésita une seconde, puis vint frapper à la porte de Juliette.

Celle-ci n'était pas encore couchée, car elle ouvrit aussitôt. Assurément, elle n'avait pu prendre aucun repos. Ses cheveux pendaient sur ses épaules, et son jeune visage exprimait une profonde angoisse.

– Juliette, lui dit Marguerite à voix basse dès que la porte fut refermée, je vais en France rejoindre mon mari. Il est parti pour se battre avec ce misérable : ce duel n'est qu'un piège inventé pour le capturer et le mener à la mort !… En mon absence, j'ai besoin de votre aide, ici, dans ma maison.

– Je donnerais ma vie pour vous, Lady Blakeney, dit simplement Juliette. Ne « lui » appartient-elle pas, puisqu'il l'a sauvée ?

– Tout ce que je demande de vous, mon enfant, c'est de la présence d'esprit et du sang-froid. Vous êtes à même de comprendre mes craintes, vous qui connaissez la double personnalité de votre sauveur. Jusqu'à ce soir, je me demandais ce qu'en savait Chauvelin et je gardais encore quelque illusion. Maintenant le doute ne m'est plus permis : Chauvelin et le gouvernement révolutionnaire savent que le Mouron Rouge et Sir Percy Blakeney ne font qu'un. La scène de ce soir était préméditée. Vous et moi, cette Candeille, tous les autres, nous n'étions que de simples marionnettes dont cet homme maudit tirait les fils à sa guise… Tout était préparé : cette femme portait les bijoux de votre mère pour vous provoquer, et si vous étiez restée indifférente, elle aurait cherché querelle d'une façon quelconque à l'un ou l'autre de mes invités, ou à moi-même. Je tiens à vous le dire pour que vous ne vous tourmentiez pas, pour que vous ne vous croyiez responsable en aucune façon de ce qui se passe. Vous n'avez été qu'un instrument tout comme moi, d'ailleurs. Percy ne souffrirait pas que vous vous adressiez le moindre blâme… La provocation devait avoir lieu. Dites-vous bien que vous n'avez rien à vous reprocher… Me croyez-vous, Juliette ?

– Je crois, Lady Blakeney, que vous êtes un ange de bonté, répondit Juliette en luttant contre ses larmes, et que vous êtes la seule femme au monde digne d'un tel époux !

La jeune fille avait pris la main glacée de Marguerite, la caressait doucement et la couvrait de baisers.

– Mais, insistait Marguerite, si même… plus tard, il arrivait quelque chose… promettez-moi de croire que vous n'y avez été pour rien.

– Dieu vous bénisse pour cette pensée !

– Vous me le promettez ?

– Je vous le promets, Lady Blakeney.

– Maintenant, j'ai une requête à vous faire, continua Marguerite d'un ton plus calme. Après mon départ, c'est vous qui tiendrez ma place au manoir. Expliquez à tous ceux qui s'étonneraient de mon absence que je suis partie rejoindre mon mari sur son yacht pour passer quelques jours en mer. Lucy, ma femme de chambre, qui est d'une discrétion et d'un dévouement absolus, se chargera de présenter la chose d'une façon plausible au reste de la domesticité. Et si certains amis, flairant un mystère, prennent des airs incrédules et chuchotent entre eux, laissez les langues s'agiter : je ne m'en soucie guère !... Par exemple, ajouta-t-elle avec gravité, dites la vérité à Sir Andrew Ffoulkes, il comprendra lui, et agira comme il le jugera bon.

– Je ferai ce que vous me demanderez, Lady Blakeney, fière de vous être utile en si peu que ce soit. Quand partez-vous ?

– À l'instant. Adieu, Juliette !

Elle se pencha vers la jeune fille et la baisa tendrement sur le front ; puis, de son pas souple et rapide, elle sortit.

Juliette, voyant bien qu'elle avait hâte de se retrouver seule, n'essaya pas de la retenir.

Marguerite trouva dans sa chambre Lucy qui l'attendait. La servante dévouée n'eut qu'à voir le visage de sa maîtresse pour comprendre que quelque chose de grave menaçait Blakeney Manor.

Pendant que Lucy lui retirait sa robe et ses souliers de soirée, Marguerite prit le passeport et l'examina. Il portait le nom et le signalement d'une nommée *Céline Dumont, domestique de la citoyenne Désirée Candeille : vingt-cinq ans, taille au-dessus*

de la moyenne, yeux bleus, cheveux blonds. Cette description pouvait lui convenir.

Elle mit une robe sombre, un long manteau noir complété par un capuchon, chaussa d'épais souliers et noua une écharpe de teinte neutre autour de sa tête pour dissimuler le rayonnement de ses cheveux d'or.

Elle était calme et se préparait sans fièvre. Pendant que Lucy disposait dans un petit sac les objets indispensables à un court voyage, elle se munit largement d'argent anglais et français qu'elle serra soigneusement dans une poche intérieure de sa robe.

Ces préparatifs terminés, elle adressa un adieu bienveillant à sa servante émue, et descendit rapidement l'escalier pour gagner sa voiture.

16

Boulogne

Pendant la traversée, Marguerite n'eut guère de loisir pour se livrer à ses pensées. Les incommodités d'un voyage dépourvu de toute espèce de confort eurent pour effet salutaire de distraire son attention et de lui faire oublier un moment ses angoisses.

Le bâtiment hollandais qui venait ainsi prendre discrètement sur la côte anglaise les voyageurs à destination de la France était une simple goélette bourrée de marchandises, nullement destinée au service des passagers. Ceux-ci s'installaient où ils pouvaient sur le pont et dans l'entrepont. Marguerite avait trouvé entre deux piles de cordages un coin un peu abrité contre les paquets de mer qui parfois balayaient le pont. Assise sur son petit portemanteau, les pieds appuyés sur un rouleau de corde, elle serrait frileusement autour d'elle les plis de son manteau et respirait avec un peu de répugnance l'air chargé d'une forte odeur de goudron et de varech.

Les quelques passagers visibles étaient trop occupés à se garantir des embruns pour prêter attention à cette voyageuse vêtue de sombre, dont le visage se distinguait mal sous le capuchon. Elle-même ne vit parmi eux personne qui ressemblât à l'actrice Candeille.

Le vent soufflait du nord-est, froid, pénétrant, mais favorable à une traversée rapide.

Marguerite, qui venait de faire un long trajet en voiture après une nuit sans sommeil, était harassée. Elle commença par contempler les rougeoiements du couchant jusqu'à en avoir mal aux yeux. Comme les derniers reflets cuivrés s'éteignaient dans l'ombre grise du crépuscule, elle aperçut au loin sur le fond terne du ciel la coupole ronde de Notre-Dame de Boulogne.

Puis elle tomba dans une sorte de torpeur ; oublieuse de ce qui l'entourait, elle voyait seulement les tours des vieilles églises de la ville qui apparaissaient l'une après l'autre dans la nuit tombante. Il lui semblait glisser vers une ville irréelle, création de quelque imagination morbide, une cité fantôme où régnaient la désolation et la mort.

Quand le bateau accosta le long de la jetée, Marguerite eut l'impression d'être réveillée en sursaut : sans doute avait-elle somnolé pendant cette dernière demi-heure.

À présent, la nuit était tombée, très noire. Au ciel, ni lune, ni étoiles. Une lanterne accrochée à un mât éclairait imparfaitement une partie du pont et faisait paraître plus épaisses les ténèbres environnantes. Le remue-ménage du débarquement commençait : appels, coups de sifflets, piétinements, bruits de chaînes. Des silhouettes surgissaient, dans la zone de lumière, étrangement déformées, qui disparaissaient comme des gnomes effarouchés, remplacées par d'autres figures, d'autres silhouettes également fantastiques. Marguerite, engourdie par le froid, resta d'abord sur place sans savoir que faire. Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à l'obscurité : bientôt elle distingua en face d'elle la passerelle de bois qui menait du bateau à la jetée, et suivit des yeux les ombres noires qui s'y engageaient.

Sur la jetée, à l'autre bout de la passerelle, se dressait une tente ouverte d'un côté, éclairée par plusieurs lanternes. À l'entrée de cet abri, en pleine lumière, un homme était assis à une table, entouré de plusieurs gardes nationaux. Tous ceux qui

descendaient du bateau devaient forcément passer par là ; Marguerite les voyait s'arrêter l'un après l'autre devant l'homme assis et présenter un papier qu'il examinait longuement, minutieusement.

Elle comprit, non sans appréhension, que c'était là qu'avait lieu l'examen des passeports, mais elle s'efforça de dominer cette impression désagréable : du moment que son passeport était bien en règle, elle ne risquait rien et n'avait pas besoin de s'inquiéter.

Soudain, elle tressaillit et son cœur battit plus vite : dans la tente, se profilait une silhouette d'homme, petite et mince, qui lui rappelait singulièrement Chauvelin.

Sans doute, il n'y avait rien de surprenant à ce qu'il fût là : il s'était hâté, comme elle-même, de gagner Douvres et de traverser le pas de Calais, pour ne pas manquer un rendez-vous fixé par lui ! Mais sa présence si proche rendait plus tangible la redoutable réalité.

Complètement réveillée maintenant, Marguerite se rapprocha de la passerelle – à quoi bon tarder davantage ?... – et s'y engagea, son sac à la main, repassant dans son esprit les plans qu'elle avait combinés pour l'emploi de ces deux jours d'attente. En premier lieu il lui fallait trouver l'abbé Foucquet ; il serait le lien entre elle et son mari. Percy ne lui avait-il pas dit que sa nouvelle expédition avait pour but d'arracher le vieux prêtre aux griffes des terroristes ?... Une inquiétude la saisit tout à coup : et si l'abbé Foucquet n'était plus à Boulogne ?...

– Hé ! la belle ! ton passeport !

À cette apostrophe, Marguerite sursauta : absorbée dans ses pensées, elle était arrivée sans s'en rendre compte devant la petite tente. Non, il ne fallait pas avoir peur : la feuille qu'elle

tirait de sa poche était un passeport en bonne et due forme qui allait lui ouvrir l'entrée de Boulogne.

L'homme assis derrière la table regarda le papier en fronçant les sourcils.

– Ton nom ? interrogea-t-il sèchement.

– Céline Dumont, répondit-elle avec promptitude. (Elle s'était répété son nom d'emprunt bien des fois au cours du voyage pour arriver à le prononcer sans hésitation.) Femme de chambre de la citoyenne Désirée Candeille.

L'homme examina de près le passeport, le posa devant lui et jeta d'un ton ironique :

– Céline Dumont ? Eh ! citoyenne, quel tour cherches-tu à nous jouer ?

– Quel tour ?… je ne comprends pas, fit Marguerite sans se troubler.

– Tu m'étonnes ! reprit l'autre avec un sourire railleur. Ton affaire était assez bien manigancée ; elle aurait pu réussir… Seulement, par malchance, la citoyenne Dumont est passée devant moi, il n'y a pas un quart d'heure.

Du doigt, il indiqua une ligne du grand cahier ouvert devant lui et sur lequel il notait les noms de tous les voyageurs débarqués. Puis redressant la tête, il lança un coup d'œil triomphant sur le visage calme qui lui faisait face.

Ce calme n'était qu'apparent. Marguerite était d'une pâleur de cendre ; le sang s'était retiré de ses joues et affluait à son cœur qui battait à l'étouffer.

– Tu fais erreur, citoyen, parvint-elle à dire d'un ton posé. Je suis la femme de chambre de la citoyenne Candeille. Ce passeport m'a été remis par ma maîtresse elle-même avant le départ du bateau. Si tu l'interroges, elle te dira que j'ai dit vrai.

Mais l'autre haussa les épaules en ricanant. L'incident le divertissait, évidemment, bien qu'il en eût vu bon nombre de ce genre depuis quelques mois.

– En vérité, jolie citoyenne, reprit-il avec la même verve moqueuse, je te félicite de l'habileté avec laquelle tu sais mentir. Malheureusement pour toi, la citoyenne Candeille est passée elle-même tout à l'heure en même temps que Céline Dumont – la vraie ! – et toutes deux m'étaient recommandées par un personnage qui n'est autre que l'envoyé du Comité de salut public, le citoyen Chauvelin ! Voilà qui peut rabattre ton caquet !

– Mais je t'assure qu'il y a erreur, répétait Marguerite avec entêtement. C'est l'autre femme qui ment !… J'ai mon passeport, et…

– Assez de jérémiades ! dit l'homme d'un ton péremptoire. Si tu dis la vérité, tu pourras continuer demain ton voyage après t'être expliquée avec le citoyen gouverneur !

Et comme Marguerite tentait encore une protestation :

– Holà ! poursuivit-il, qu'on emmène cette bavarde se calmer au fort Gayole ! et vivement !

Marguerite sentit aussitôt une lourde main sur son épaule, et fut entraînée hors de la tente.

En l'espace d'un éclair, elle comprit tout, et vit nettement comment le filet avait été tendu pour la prendre.

Ah ! folle et aveugle qu'elle était ! Dire qu'elle s'était dressée en adversaire devant Chauvelin !… pauvre adversaire, en vérité, pour cet homme passé maître en intrigues !… Comme il s'était joué d'elle ! Comme il avait bien deviné ses sentiments, prévu de quelle façon sa nature ardente la ferait agir !

Maintenant le filet se refermait. Le Mouron Rouge, attiré en France, allait y trouver sa femme prisonnière, et gardée par ses ennemis comme un précieux otage.

Elle voyait avec épouvante la situation sans issue. Elle en défaillait presque, mais l'instinct de la conservation, un désir fou de liberté, l'empêchèrent de s'abandonner passivement à son sort. À quelques pas de là s'étendaient les ténèbres propices : si seulement elle pouvait se dégager, courir et se perdre dans la nuit, puis, réfugiée en quelque cachette, attendre et patienter… Si seulement elle pouvait se dégager…

Un violent effort, une brusque secousse… et ce fut la lutte sublime et folle d'une femme contre cinq hommes. Jurant, sacrant, les soldats eurent tôt fait de réduire leur prisonnière à l'impuissance ; mais comme elle se débattait encore, l'un d'eux, furieux, lui assena son poing sur la tête.

Ce coup brutal, lancé avec sauvagerie, eut pourtant un heureux effet : il fit perdre connaissance à Marguerite, et dans cet évanouissement salutaire, elle oublia pour quelque temps l'inutilité de ses efforts et le naufrage de son dernier espoir.

17

La cellule n° 6

Lentement, péniblement, Marguerite reprenait conscience de la réalité. C'est à la nuit qu'elle avait perdu connaissance : le jour luisait lorsqu'elle rouvrit les yeux et comprit qu'elle vivait encore.

Sa première sensation fut celle d'une douleur intolérable dans la tête ; puis elle perçut vaguement un pâle rayon de soleil qui lui arrivait sur le visage. Incapable d'en supporter le faible éclat, elle referma les yeux. Elle devait être étendue sur le dos. En tâtonnant autour d'elle, ses doigts rencontrèrent d'abord une grossière paillasse, puis un oreiller très dur et enfin son propre manteau jeté sur elle en guise de couverture. Une immense fatigue l'accablait et elle n'arrivait pas à coordonner ses pensées.

De nouveau elle essaya de rouvrir les yeux. Peu à peu quelques objets se détachèrent du brouillard qui obscurcissait encore sa vision. D'abord, dans le mur en face d'elle, une étroite ouverture, une simple lucarne fermée par des carreaux poussiéreux à travers lesquels les rayons du soleil s'efforçaient de pénétrer. Puis le nuage de poussière éclairé par ces mêmes rayons et composé, semblait-il à son pauvre cerveau fatigué, de myriades d'atomes d'une taille et d'une activité extraordinaires qui dansaient une sarabande endiablée, avançant, reculant, se rassemblant pour former des figures bizarres et fantastiques qui lui faisaient d'horribles grimaces. Puis Marguerite distingua les murs d'une chambre étroite, blanchis à la chaux, que salissaient de larges traînées de moisissure verdâtre. Au-dessous de la mi-

nuscule fenêtre il y avait une autre paillasse sur laquelle remuait une forme sombre.

Vainement Marguerite essayait de comprendre ce que signifiaient cette paillasse, cette lucarne, ces murs verdis. Mais la tâche était trop difficile pour sa pauvre tête douloureuse ; y renonçant pour l'instant, elle retomba dans sa torpeur.

– Pensez-vous, mon enfant, que vous pourriez maintenant prendre quelque chose ?

Marguerite rouvrit les yeux. Quelqu'un était auprès d'elle qui lui parlait doucement d'une voix un peu cassée avec l'accent légèrement chantant des habitants du Nord.

– Je crois que cela vous ferait du bien si vous essayiez de boire quelques gorgées, insista la même voix.

Marguerite sentit qu'on lui soulevait la tête, qu'on approchait un verre de ses lèvres, et elle but.

La main qui tenait le verre était sèche et ridée, mais le bras passé sous l'oreiller était encore robuste.

– Là ! Je suis sûr que vous allez vous sentir mieux. Maintenant il faut essayer de dormir.

Un peu soulagée par le breuvage qui avait rafraîchi ses lèvres sèches et sa gorge brûlante, Marguerite referma les paupières, et il lui sembla que quelque chose était placé devant la fenêtre pour protéger sa tête malade de ce gênant rayon de lumière.

Elle resta ainsi à demi inconsciente durant la plus grande partie du jour. Sa douleur de tête exceptée, elle ne ressentait aucun mal. Plusieurs fois, la même main charitable approcha de

ses lèvres une tasse de liquide et l'obligea doucement à en absorber quelques gorgées.

Une atmosphère de paix et de repos absolu emplissait la petite chambre. Le soleil l'éclaira de ses rayons dorés jusqu'à midi, après quoi il disparut. Aucun bruit, à part un murmure de prières, doux et monotone, qui agissait sur elle comme un calmant. Dans l'après-midi, elle finit par s'endormir d'un véritable sommeil, bienfaisant et réparateur.

Mais lorsqu'elle se réveilla, toute sa lucidité lui revint avec le souvenir des événements de la veille, et brusquement l'horreur de sa situation lui apparut.

Pour avoir suivi sans réfléchir l'impulsion de sa tendresse, elle avait irrémédiablement compromis la sûreté de son mari. Ceux qui avaient juré la perte du Mouron Rouge avaient réussi à s'emparer d'elle : elle était leur prisonnière, leur otage… Quand Percy la saurait entre les griffes de ses ennemis, à quels périls ne s'exposerait-il pas pour la sauver ! Sans aucun doute, il n'hésiterait pas à donner sa vie en échange de la sienne.

Affolée par cette pensée, elle souhaita un instant mourir tout de suite, sur cette paillasse, dans cette obscure cellule, afin que sa liberté ne fût pas achetée un tel prix.

Ce moment de désespoir dura peu. Marguerite avait une nature trop énergique, une imagination trop vive pour s'abandonner ainsi. À peine le désir de la mort l'avait-il saisie qu'il fut balayé par un flot d'idées et de sentiments contraires.

Et si tout n'était pas irrémédiablement perdu ? Avait-elle le droit de désespérer si vite, elle, la femme et la compagne de l'homme qui avait étonné le monde par ses prodigieuses prouesses ? Pouvait-elle croire que dans ce moment suprême le Mouron Rouge ne se surpasserait point lui-même ? Nombreux

étaient en Angleterre les hommes et les femmes que Percy avait tirés de situations aussi désespérées que la sienne. Pour opérer un sauvetage qui lui tenait infiniment plus au cœur que tous ceux qu'il avait déjà réussis, n'allait-il pas déployer toutes les ressources de son esprit inventif ? Le moment venu, il agirait !

Maintenant, Marguerite se reprochait comme une lâcheté son bref accès de découragement. Elle ne sentait plus ni fatigue, ni souffrance : le sang circulait plus vite dans ses veines.

Elle se souleva légèrement en s'appuyant sur son coude, mais elle était encore bien faible, car ce simple mouvement lui donna un vertige.

– Ah ! vous allez mieux, je vois, mon enfant, dit à côté d'elle la douce voix bienveillante. Mais ne vous agitez pas. Le médecin de la prison dit que vous avez reçu un choc terrible et que votre cerveau a été durement ébranlé. Vous devez rester tranquille toute la journée, sinon votre pauvre tête vous fera encore souffrir.

Marguerite se tourna vers celui qui lui parlait et ne put s'empêcher de sourire à la vue de l'étrange petit personnage, qui, assis sur un tabouret boiteux, s'efforçait avec des gestes lents et malhabiles de faire briller des souliers à boucles terriblement usés.

Il était menu et comme ratatiné, avec des épaules minces, un peu voûtées et des jambes maigres que recouvraient de gros bas noirs très reprisés. Son visage aux traits fins, sillonné de rides profondes, était celui d'un vieillard ; des yeux bleus l'éclairaient d'un regard doux et bon, et une couronne de boucles blanches ombrageaient le front poli comme un vieil ivoire. Il portait un vêtement noir ecclésiastique d'une rigoureuse propreté mais extrêmement usé et rapiécé.

Le vieillard paraissait très absorbé par sa tâche, et lorsqu'il eut fait à la jeune femme sa douce admonestation, il se remit à frotter ses souliers avec une ardeur quasi solennelle.

Le premier sentiment de Marguerite avait été une défiance instinctive à l'égard de cet inconnu. Mais quand elle eut examiné le vieillard, son expression de bonté timide, sa mise pauvre et soignée, et qu'elle eut rencontré le regard si droit de ses yeux bleus, elle ne put se défendre d'un mouvement de sympathie.

– Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle enfin.

– Un prêtre du Bon Dieu, ma chère enfant, répondit-il avec un profond soupir, un prêtre à qui l'on ne permet plus de servir son Divin Maître. Un pauvre vieillard faible et inoffensif qui a reçu l'ordre de veiller sur vous… N'allez pas en conclure que je sois votre geôlier, ajouta-t-il vivement comme pour s'excuser. On m'a imposé ce rôle bien malgré moi. Mais ils sont les plus forts ; comment aurais-je pu refuser ? Et après tout, conclut-il, c'est peut-être la volonté de Dieu, et Lui seul sait ce qui est juste et bien.

Les souliers ne voulaient décidément pas reluire davantage. Il les contempla d'un air de comique désolation et se résigna à les chausser. Marguerite, toujours appuyée sur son coude, le regardait en silence. Évidemment, son cerveau était encore engourdi et fatigué ; elle avait peine à comprendre toutes les paroles du vieillard. Comment aurait-elle pu le prendre pour un geôlier ? Il n'avait rien d'un farouche révolutionnaire ! L'air timide et mal à l'aise, il détournait les yeux pour ne pas rencontrer le regard interrogateur que Marguerite fixait sur lui.

– Vous me pardonnerez d'achever ainsi ma toilette devant vous, dit-il soudain. J'espérais être prêt avant votre réveil, mais mes souliers m'ont retardé. Nous autres, pauvres captifs, n'avons guère à notre disposition qu'un peu d'eau et du savon,

et le Bon Dieu ordonne la propreté du corps aussi bien que celle de l'âme. Mais cessons ce bavardage. Je suis sûr que vous voudriez vous lever et vous rafraîchir le visage et les mains. Vous allez voir que j'ai pensé à tout et que vous pourrez faire votre toilette comme si vous étiez absolument seule.

Et d'un air affairé, il se mit à la besogne, tirant au milieu de la pièce les quatre chaises boiteuses et les empilant les unes sur les autres.

Marguerite, légèrement penchée en avant, le menton appuyé sur sa main, le considérait d'un air intrigué. Sans doute le vieillard avait-il été mis auprès d'elle comme une sorte de gardien. Il n'était pas rare alors de voir les bourreaux inhumains de la Terreur infliger à certains détenus, outre les souffrances de la captivité, le supplice, plus atroce encore, de ne pas connaître un instant de solitude. Tel était actuellement le cas pour la malheureuse Marie-Antoinette.

Quand la chose s'était sue en Angleterre, Marguerite, comme toute âme sensible, avait frémi en se représentant la reine détrônée sous la surveillance incessante de ses ennemis. À présent, captive comme elle, la même torture lui était imposée par ceux qui s'étaient emparés d'elle. Mais comment ce petit vieillard, qui semblait si faible, si impuissant, et qui montrait une telle délicatesse de sentiments, avait-il pu être choisi pour cette tâche de geôlier ?

Quand les quatre chaises furent à peu près solidement empilées, il dressa sa paillasse contre l'échafaudage. Puis il amena la table garnie d'un pot et d'une cuvette ébréchée et la plaça devant cette séparation improvisée. Après quoi il jeta sur son œuvre un regard satisfait.

– Là ! dit-il tout rayonnant, je vais dire mon bréviaire de l'autre côté et vous serez bien tranquille… Essayez d'oublier la

présence du vieil abbé… Il ne compte plus ! Il a cessé d'exister depuis que l'église Saint-Joseph est fermée et qu'il ne peut plus dire sa messe.

Il bavardait avec le désir évident de cacher sa nervosité. Il se retira derrière son superbe échafaudage, sortit un livre de sa poche, et fut bientôt absorbé par ses oraisons.

Marguerite le regarda encore un instant : il paraissait à la fois si doux et si bon qu'elle se sentit tout apaisée.

Elle essaya de se lever et fut étonnée de le faire aussi facilement. Ses membres étaient endoloris et de passagères et violentes douleurs de tête lui donnaient par instants le vertige, mais elle ne se sentait pas malade. Elle s'assit d'abord sur sa paillasse, posa ses pieds à terre, puis gagna la table de toilette et se baigna dans l'eau le visage et les mains. Le repos lui avait fait du bien. Elle se sentait maintenant capable de se mouvoir sans trop de peine, de lier ses idées et de se préparer à la fois physiquement et mentalement aux graves événements qu'elle savait être tout proches.

Et tout le temps, ses pensées tournaient autour du même point fixe : Percy devait être à Boulogne. Bientôt il la saurait prisonnière. Il parviendrait d'un moment à l'autre à communiquer avec elle, et il n'y aurait plus qu'à réaliser le plan merveilleux qu'il ne manquerait pas de concevoir pour la sauver. C'est pourquoi elle devait être prête à tout, forte et vaillante, et se garder du découragement. Que dirait Percy s'il la voyait manquer de confiance ?

18

La puissance des faibles

– Monsieur l'abbé ! dit Marguerite.

Le vieillard, abandonnant son bréviaire, leva les yeux et vit la jeune femme qui fixait sur lui un regard calme et confiant. Elle avait achevé sa toilette sommaire et secoué sa paillasse sur laquelle elle était maintenant assise, les mains croisées sur ses genoux. Il y avait encore quelque chose qui l'intriguait ; et sa vivacité naturelle ne lui permettait plus d'ajourner ses questions.

– Monsieur l'abbé, vous avez dit tout à l'heure qu'on vous avait mis ici pour me garder ?

– Eh oui, ma fille, eh oui ! soupira-t-il en glissant son livre dans sa poche. Ah ! ils sont habiles !... et malheureusement ils sont les maîtres... Sans doute, poursuivit-il avec sa naïve philosophie, est-ce la volonté de Dieu, autrement, comment pourrait-il en être ainsi ?

– Par ces « maîtres », qui entendez-vous, monsieur l'abbé ? les terroristes ?... le gouvernement révolutionnaire qui pille, assassine, outrage les femmes et profane la religion ?

– Hélas ! mon enfant !

Et le vieillard poussa un profond soupir.

– Et ce sont eux qui vous ont donné l'ordre de me garder ?... J'avoue que je ne comprends pas. Vous ne paraissez cependant pas être un des leurs, monsieur l'abbé, dit-elle avec un rire involontaire.

– Dieu m'en préserve ! s'exclama le vieillard en levant les mains vers le ciel invisible. Comment pourrais-je, moi, l'humble prêtre du Seigneur, me ranger avec ceux qui le bravent ?

– Et pourtant, ceux dont je suis la prisonnière ont fait de vous mon gardien ?

– Eh oui ! soupira-t-il, mais bien malgré moi. Cette cellule était celle que je partageais avec François et Félicité, les enfants de ma sœur, pauvres agneaux innocents que ces démons veulent mener à la boucherie... L'autre nuit, des soldats sont venus et ont entraîné François et Félicité hors de cette chambre où, en dépit des souffrances et du danger, nous étions heureux ensemble : je lisais la sainte messe, et soir et matin nous nous unissions dans la prière.

Il s'arrêta, et quelques larmes retenues depuis longtemps coulèrent sur ses joues ridées. Marguerite sentit tout son cœur aller vers ce vieillard si digne et si touchant dans son chagrin.

L'abbé reprit après quelques secondes de silence :

– Quand ils eurent emmené mes pauvres petits, ils vous ont apportée, mon enfant, et vous ont déposée sur la paillasse de Félicité. Vous étiez très pâle, les yeux fermés, inconsciente grâce à Dieu. Je fus conduit devant le gouverneur de la prison : il me dit que vous alliez partager la cellule avec moi pendant quelque temps et qu'il me fallait vous surveiller jour et nuit parce que...

Le vieillard s'arrêta de nouveau. Ce qui lui restait à dire devait être bien pénible, car il tira un grand mouchoir à carreaux jaunes avec lequel il essuya son front moite. Le tremblement de sa voix et de ses mains ne faisait qu'augmenter.

– Parce que…, monsieur l'abbé ? questionna doucement Marguerite.

– Il m'a prévenu que si je vous gardais bien, Félicité et François seraient remis en liberté, poursuivit le prêtre après de vains efforts pour maîtriser son émotion, mais que si jamais vous vous échappiez, nous serions guillotinés tous les trois le jour suivant.

De nouveau le silence régna dans la cellule. L'abbé restait immobile, les mains jointes, et Marguerite ne faisait pas un mouvement. Lentement, elle se répétait les paroles du vieillard et peu à peu elle en comprenait toute la terrible signification.

Jusque-là, elle ne s'était pas rendu compte de l'immensité de l'espoir qui la soutenait. Elle en mesurait subitement l'étendue au moment où il se trouvait brisé par les machinations diaboliques de ses ennemis.

Ni serrures, ni verrous, ni murs fortifiés ne pouvaient retenir plus implacablement Marguerite Blakeney dans sa cellule que cette simple phrase : « Si vous vous échappez, nous serons guillotinés tous trois le jour suivant. » Cela voulait dire que, même si Percy parvenait jusqu'à elle, il ne pouvait pas la délivrer parce que son salut signifierait la mort de trois innocents. Le Mouron Rouge lui-même serait impuissant à résoudre ces affreux problèmes.

– Ce n'est pas mon sort qui importe, naturellement, continuait le vieillard. J'ai fait mon temps, et je suis prêt à répondre à l'appel du Seigneur. Mais ce sont les enfants ! François est le fils

unique de ma sœur, le gagne-pain du foyer, un bon garçon, travailleur… et Félicité a toujours été de santé délicate. Elle est aveugle de naissance, et…

– Oh ! par pitié, arrêtez-vous ! gémit Marguerite, n'en pouvant supporter davantage. J'ai compris… Ne craignez pas pour ces enfants, monsieur l'abbé, ce n'est pas moi qui attirerai le malheur sur eux !

– À la volonté de Dieu ! répondit le prêtre avec calme.

Puis, comme Marguerite était de nouveau silencieuse, il chercha son chapelet et dans un murmure se remit à égrener ses Pater et ses Ave. Il comprenait que la pauvre femme ne désirait plus parler après ce qu'elle venait d'entendre. Les minutes s'écoulèrent. Le geôlier et la captive, attachés l'un à l'autre par les chaînes les plus fortes que l'homme pût forger, n'avaient plus rien à se dire. Lui pouvait prier, se remettre entre les mains du Tout-Puissant ; mais elle !… jeune, ardente, passionnée, elle voyait se dresser entre elle et le bien-aimé une infranchissable barrière, une barrière faite des frêles mains de deux enfants, de François le soutien de famille, de Félicité la petite aveugle.

Marguerite se leva, car elle ne pouvait plus tenir en place, et machinalement se mit à ranger la chambre. Le prêtre l'aida à démolir son paravent improvisé. Avec sa grande délicatesse, il évitait de lui parler. Il respectait son désespoir.

Cependant, un peu plus tard, elle rompit le silence la première pour lui demander son nom.

– Foucquet, répondit le vieillard. Jean-Baptiste Foucquet, dernier curé de la paroisse dédiée à saint Joseph, le patron de Boulogne.

L'abbé Foucquet ! l'ami, le serviteur fidèle de la famille de Marny !

Ce nom évoqua instantanément un flot de souvenirs dans la pensée de Marguerite : sa belle résidence de Richmond, la foule des invités et des serviteurs, la vie heureuse dans la libre Angleterre… Comme tout cela paraissait loin ! Il lui semblait entendre résonner tout près d'elle une voix joyeuse à l'accent traînant, – une voix si chère, oh ! mon Dieu : « Un voyage en mer fera le plus grand bien à l'abbé Foucquet, ma chérie, et je vais l'inviter à traverser la Manche avec moi. »

Oh ! que d'ardeur, que d'audace, que de généreuse ambition contenaient ces mots si simples ! Elle les entendait encore, elle sentait l'air chargé de parfums du vieux parc, la douceur des baisers de Percy…

Et maintenant, elle était dans une étroite cellule, et la malice diabolique de ses ennemis avait fait de ce pauvre prêtre aux yeux humides et aux mains tremblantes le geôlier le plus sûr, le plus implacable.

Alors, elle parla de Juliette de Marny.

L'abbé, qui ignorait que Mlle de Marny avait gagné l'Angleterre, fut tout heureux d'apprendre qu'elle était saine et sauve et n'avait désormais rien à craindre. Lui-même raconta à Marguerite l'histoire des joyaux de la famille de Marny, comment il les avait cachés dans la crypte de Saint-Joseph jusqu'au jour où la Convention avait décrété la fermeture des églises et mis chaque ministre de Dieu en demeure de choisir entre l'apostasie et la mort.

– Pour moi, jusqu'à présent, ce n'est que la captivité, conclut-il, mais ma pauvre église Saint-Joseph n'en a pas moins

été pillée, et les ennemis du Seigneur ont pris, avec mes ornements et les vases sacrés, les bijoux qui m'avaient été confiés.

C'était un grand bonheur pour l'abbé Foucquet que de s'entretenir avec Juliette. Bien vaguement, dans son petit presbytère de province, il avait entendu parler des prouesses du Mouron Rouge, et il aimait à penser que Juliette lui devait son salut.

– Le Bon Dieu le récompensera, lui, et tous ceux qui lui sont chers, ajouta-t-il avec une foi profonde en la Providence que les circonstances présentes rendaient régulièrement émouvante.

Marguerite soupira et, pour la première fois en cette terrible crise d'âme qu'elle traversait avec tant de courage, ses nerfs se détendirent. Elle prit les mains ridées du vieillard dans les siennes et, tombant à genoux à côté de lui, elle déchargea son cœur trop gonflé par un flot de larmes bienfaisantes.

19

On se réjouit à Paris

Le jour où la lettre du citoyen Chauvelin parvint à Paris fut pour tous les membres du Comité de salut public un jour d'allégresse.

Certes, Robespierre lui-même, qui connaissait l'ardeur que Chauvelin apportait à son entreprise, ne s'attendait pas à recevoir si tôt une si joyeuse nouvelle. Mais la lettre était des plus affirmatives.

Je suis heureux de t'annoncer, citoyen Robespierre, ainsi qu'aux membres du gouvernement révolutionnaire qui m'ont confié cette mission délicate, que le quatrième jour à partir de celui-ci, une heure après le coucher du soleil, le Mouron Rouge sera dans la ville de Boulogne, sur le rempart du sud.

Les lèvres de Robespierre esquissèrent un sourire sarcastique. Le citoyen Chauvelin avait toujours eu un style fleuri... *qui m'ont confié cette mission délicate*... Quelle façon de présenter un ordre qu'on devait exécuter sous peine de mort !

Mais peu importe... *Le quatrième jour à partir de celui-ci* et la lettre est datée du 9 octobre.

– Bien aristocrate, monsieur le marquis de Chauvelin, gronda Merlin. Ignore-t-il que l'on doit dire le 21 Vendémiaire ?

– Peu importe ! répliqua Robespierre avec impatience, de quelque façon qu'on nomme le jour, cette lettre a été écrite il y a quarante-huit heures et, dans quarante-huit heures d'ici, cet Anglais de malheur viendra passer la tête dans le nœud coulant qu'on lui prépare.

– L'affirmation du citoyen Chauvelin te suffit pour le croire ? demanda Danton d'un air sceptique.

– Certainement, répondit sèchement Robespierre. Chauvelin est sûr que l'homme sera là, mais il n'est pas sûr de pouvoir le prendre ; c'est pourquoi il demande de l'aide.

La plupart des membres du Comité partageaient le scepticisme de Danton ; mais puisque le citoyen Chauvelin demandait de l'aide, on devait la lui accorder. L'Anglais lui avait déjà échappé une première fois ; il ne fallait pas que cela se renouvelât et, cette fois, par la faute du Comité.

Pendant que la délibération se poursuit, on annonce un nouveau courrier de Chauvelin. Il faut qu'un événement nouveau se soit produit pour justifier ce second message si proche du premier.

Le second billet est plus laconique, mais tout aussi net. Robespierre le lit à haute voix à ses collègues :

Nous nous sommes emparés de la femme du Mouron Rouge. Il se peut qu'on attente à ma vie. Envoyez immédiatement quelqu'un qui puisse recevoir mes instructions et me suppléer en cas de besoin.

Un sourire découvre les dents aiguës de Robespierre et un murmure de satisfaction court dans la salle, pendant que ses collègues se passent la lettre de main en main.

Chacun a immédiatement compris la valeur d'une telle capture. Chauvelin y attache le premier une grande importance puisqu'il prévoit un attentat contre sa personne. Non seulement il envisage cette possibilité, mais il semble prêt à sacrifier sa vie pour réussir à s'emparer de l'audacieux ennemi de la Révolution.

Qui donc l'avait accusé de faiblesse ?

Il pense seulement à son devoir, non à son existence, n'a de souci que pour son entreprise dont le succès serait gravement compromis si lui-même disparaissait.

Certes, il faut lui envoyer tout de suite l'aide et l'appui qu'il réclame ; justement le citoyen Collot d'Herbois arrive de mission : ce proconsul énergique est l'homme de la situation. Il saura convertir Boulogne en une vaste prison d'où le mystérieux Anglais ne pourra trouver le moyen de s'échapper. Que Collot d'Herbois parte donc pour seconder Chauvelin et que tout ce qui est humainement possible soit fait pour que la trappe se referme sur l'insaisissable aventurier.

Muni de pouvoirs illimités, Collot se met en route sur-le-champ pour Boulogne, car le temps presse. Point n'est besoin de lui recommander de ne pas laisser l'herbe pousser sous les sabots de son cheval ; la capture du Mouron Rouge, sans être un fait accompli, est moralement certaine, et personne plus que lui n'a le désir d'assister à l'hallali de cette chasse sans merci.

Brûlant les étapes, ne s'arrêtant aux relais que le temps de changer de cheval, le proconsul galope sur la route comme jamais n'a galopé porteur de joyeuses nouvelles. À peine prend-il le temps de manger. Aussi est-ce seulement vingt-quatre heures plus tard, à la tombée de la nuit, qu'il arrive à demi défaillant de fatigue devant les portes de Boulogne déjà closes et rassemble ce qui lui reste de forces pour crier :

– Ouvrez, au nom de la République !

20

Attente

Chauvelin n'avait pas à se plaindre que le Comité de salut public lui eût marchandé l'autorité qu'il avait proclamée indispensable au succès de son entreprise. Depuis qu'il était rentré en France, il n'avait qu'à parler pour être obéi. Il était arrivé à Boulogne muni de pouvoirs extraordinaires, comme jamais délégué de la jeune République n'en avait reçu jusque-là : la municipalité, la garde nationale, la garnison du fort, se pliant à la consigne venue de Paris, étaient à ses ordres et à sa dévotion.

Aussitôt après avoir pris possession des quartiers qui lui avaient été préparés à l'hôtel de ville, Chauvelin avait demandé à voir la liste des prisonniers arrêtés dans la journée.

Cette liste ne se composait que de quelques noms, et son œil de furet avait eu tôt fait de découvrir ce qu'il cherchait :

Une femme d'identité inconnue, trouvée en possession d'un faux passeport, au nom de Céline Dumont, domestique au service de la citoyenne Désirée Candeille. Interrogée, n'a pu donner d'explications satisfaisantes. Écrouée à la prison du fort Gayole.

Chauvelin s'enfonça presque les ongles dans les paumes de ses mains dans son effort pour ne point trahir, devant le sergent qui lui avait apporté la liste, l'immense allégresse qu'il ressentait.

Ainsi, il ne s'était pas trompé lorsqu'il avait prévu que Lady Blakeney suivrait son mari sans calculer les risques et les conséquences d'un tel coup de tête.

Ironie du sort ! cette femme qui en France et en Angleterre avait une si grande réputation d'intelligence n'avait pas su voir la souricière tendue pour elle. Une fois de plus elle avait trahi son mari et l'avait livré à ses ennemis qui ne le laisseraient pas échapper une seconde fois !

S'arrachant à ses réflexions, Chauvelin demanda la liste des prisonniers déjà détenus au fort Gayole et se mit à la parcourir. Le nom de l'abbé Foucquet attira tout de suite son attention et il demanda quelques informations sur ce prisonnier. On lui apprit que l'abbé Foucquet, ci-devant curé de la paroisse Saint-Joseph, était emprisonné depuis peu avec ses deux neveux – les enfants de sa sœur – auxquels il était tendrement attaché. Le jeune homme était le seul soutien de sa mère, et la jeune fille, très maladive, était aveugle de naissance.

Parbleu, voilà justement ce qu'il lui fallait ! Son plan fut bientôt dressé. Quelques ordres rédigés rapidement et confiés au sergent pour être portés au gouverneur du fort Gayole, et le doux et inoffensif abbé Foucquet allait devenir, pour Lady Blakeney, le plus sûr des geôliers.

Puis, ayant dépêché un nouveau courrier au Comité de salut public, Chauvelin s'était accordé quelques heures de repos. Il commençait à jouir de l'âpre plaisir de la vengeance. Il ne pouvait pas encore en savourer l'enivrante volupté, mais quelques heures de plus et la coupe serait pleine jusqu'au bord.

Il avait demandé de l'aide au Comité de salut public ; toutefois, quarante-huit heures au moins s'écouleraient avant que ce secours pût lui arriver, quarante-huit heures pendant lesquelles un assassin pouvait rôder invisible et l'atteindre avant que sa

vengeance fût parachevée. C’était la seule pensée qui le troublât. Il ne voulait pas disparaître avant d’avoir vu le Mouron Rouge vaincu et à sa merci. Robespierre et ses collègues désiraient simplement voir disparaître l’homme qui avait osé s’attaquer au régime de terreur qu’ils avaient établi. Sa mort sur l’échafaud, même si elle lui donnait l’auréole du martyre, leur suffisait. Mais à Chauvelin il fallait davantage. Il haïssait l’adversaire qui l’avait humilié et tourné en dérision. Il voulait le voir, non seulement châtié, mais encore l’objet du mépris universel et, dans l’attente de cette joie, il veillait sur ses propres jours.

Durant les quarante-huit heures qui s’écoulèrent entre la capture de Marguerite et l’arrivée de Collot d’Herbois, Chauvelin ne sortit pas de l’hôtel de ville, où une garde composée des meilleurs soldats de la garnison veillait sur lui constamment.

Dans la soirée du 12, aussitôt après l’arrivée de Collot d’Herbois, il se rendit au fort Gayole sous bonne escorte et demanda que la prisonnière de la cellule n° 6 fût amenée devant lui dans la grande salle du rez-de-chaussée.

21

Pire que la mort

Ces deux jours d'attente, remplis par des alternatives de confiance et de désespoir, avaient agi durement sur Marguerite Blakeney.

Ni son courage, ni sa résolution n'avaient faibli, mais sans aucune nouvelle, et complètement isolée du monde extérieur, elle en était réduite à se poser perpétuellement les mêmes points d'interrogation. « Où était Percy à cette heure ? Que faisait-il ? Avait-il appris sa détention ? Essaierait-il, sans succès, de communiquer avec elle ? Que faire, mon dieu, que faire pour le sauver ? Seigneur, inspirez-moi ! »

Sa grande terreur était de devenir folle. Ne l'était-elle pas déjà à demi ?… Depuis des heures (ou bien était-ce des jours… ou des années ?) elle n'avait entendu que le pas rythmé de la sentinelle dans le corridor ou la voix monotone de l'abbé égrenant ses prières ; elle n'avait vu que la porte de la cellule en bois raboteux et son énorme serrure. Elle l'avait tant fixée, cette porte, que ses yeux en étaient douloureux, et cependant, elle ne pouvait en détacher ses regards, de peur de manquer le moment où, les verrous étant tirés, elle tournerait lentement sur ses gonds rouillés. Sûrement, ce devait être le commencement de la folie. Pour l'amour de Percy, cependant, parce qu'il pouvait avoir besoin de son courage et de sa présence d'esprit, elle s'efforçait de garder son sang-froid.

Mais que c'était difficile, surtout lorsque les ombres du soir, en s'allongeant, peuplaient le triste réduit de formes fantastiques.

Maintenant la lune s'était levée et l'un de ses rayons d'argent venait frapper la porte, lui donnant l'aspect lugubre de l'entrée d'une demeure de fantômes.

À cet instant, comme le bruit de verrous qu'on tire et de barres qu'on enlève se faisait entendre, Marguerite se crut le jouet d'une hallucination. L'abbé Foucquet, assis dans le coin le plus obscur de la cellule, récitait tout bas son chapelet. Sa sérénité ne pouvait être troublée par une porte qui s'ouvre ou qui se ferme. Marguerite frissonna en se demandant qui allait apparaître.

La porte s'ouvrit : on entendit un ordre bref et la lumière d'une lanterne fut projetée à l'intérieur de la cellule. Marguerite distingua vaguement un groupe d'hommes, des soldats sans doute, car des armes scintillaient dans l'obscurité du corridor. L'un d'eux s'avança de quelques pas dans la pièce et, s'adressant à Marguerite, lui dit d'un ton péremptoire :

– Le citoyen-gouverneur te demande ; debout, et suis-moi.

– Où dois-je aller ? demanda-t-elle.

– Là où l'on te mènera. Et vivement ! Le gouverneur n'aime pas attendre. Sur l'ordre du sergent, deux autres soldats pénétrèrent dans la cellule et vinrent encadrer Marguerite qui s'était levée, prête à obéir.

L'abbé s'avança vers elle, mais fut rudement repoussé de côté.

– Toi, le curé, mêle-toi de tes affaires, lui enjoignit le sergent brutalement. Quant à toi, citoyenne, avance sans broncher ou bien le bâillon et les menottes auront raison de ta résistance.

Mais Marguerite ne songeait point à résister. Elle était si lasse qu'elle ne cherchait même pas à deviner où son escorte la menait ni ce qu'on voulait faire d'elle. Elle marchait comme dans un rêve avec l'espoir confus que ce cauchemar allait prendre fin. Les exécutions sommaires étaient fréquentes, elle ne l'ignorait pas et elle en venait à souhaiter une solution aussi simple à l'horrible problème qui la tourmentait depuis deux jours.

On lui fit suivre un long passage où elle trébucha plusieurs fois, car rien ne l'éclairait que la lanterne portée par le soldat qui marchait en tête. Puis on descendit un étroit escalier et le petit groupe fit halte devant une massive porte de chêne.

Le sergent qui commandait l'escorte ouvrit la porte et entra. Par l'entrebâillement, Marguerite aperçut une vaste salle d'aspect sombre et nu. Sur la gauche, il devait y avoir une fenêtre, car un rayon de lune mettait une tache blafarde sur le plancher. À droite, une table à demi cachée par le battant de la porte était éclairée par un chandelier à deux branches. À en juger par les soubresauts de la flamme, la fenêtre invisible devait être ouverte, laissant l'air nocturne entrer librement. Après quelques secondes d'attente qui lui semblèrent interminables, un ordre bref vint de l'intérieur et Marguerite fut poussée dans la pièce par un des soldats. Elle vit alors qu'un homme était assis devant la table, la tête penchée sur une liasse de papiers. Il se leva à son approche et, la lumière de deux chandelles éclairant en plein son visage de furet aux yeux cruels et aux lèvres minces, elle reconnut Chauvelin.

Dans un effort désespéré, Marguerite se raidit pour ne pas laisser voir à cet homme détesté la terreur qu'elle ressentait.

Rassemblant toute son énergie, elle parvint à réprimer le tremblement de ses lèvres et à poser tranquillement son regard sur lui. Les battements désordonnés de son cœur se calmèrent un peu.

– Veuillez vous asseoir, Lady Blakeney, prononça Chauvelin de sa voix sèche.

Machinalement Marguerite prit la chaise que lui avançait le sergent.

Dès qu'elle fut assise, Chauvelin reprit son siège de l'autre côté de la table et donna l'ordre aux soldats de se retirer.

– Mais restez à la porte, ajouta-t-il, prêts à entrer au premier appel.

Marguerite eut un sourire de dédain devant cette manifestation évidente des craintes secrètes de Chauvelin.

La porte se referma. Lady Blakeney était seule avec l'homme qu'elle craignait et haïssait le plus au monde.

Elle se demandait quand il se déciderait à parler et à lui apprendre pourquoi il l'avait envoyée chercher. Mais Chauvelin ne se pressait point de commencer l'entretien. La main placée en écran pour abriter ses yeux de la lumière du chandelier, il considérait Marguerite avec la plus grande attention. Celle-ci, de son côté, le dévisageait avec un calme dédaigneux comme si la présence de cet homme la laissait souverainement indifférente.

– Mon désir de vous voir ce soir vous surprend, Lady Blakeney ? dit enfin Chauvelin.

Et comme elle ne répondait pas il poursuivit d'un ton presque déférent :

– Je crains que la journée de demain ne vous apporte de graves révélations qui vous seront fort pénibles. Veuillez croire que seule la sympathie me pousse à essayer d'atténuer le désagrément que vous causeront de telles nouvelles en vous mettant, par avance, au courant de leur nature.

Marguerite tourna vers lui un regard interrogateur où elle essaya de mettre tout ce qu'elle ressentait d'amertume, de fierté et de mépris. Chauvelin leva les épaules.

– Ah ! murmura-t-il, je vois, madame, que vous jugez mal mes intentions, comme toujours. Il est naturel que vous ne me rendiez pas justice, cependant, croyez-moi…

– Trêve à tous ces mensonges, monsieur Chauvelin, interrompit-elle avec une impatience soudaine. Laissez là vos protestations de courtoisie et de dévouement, il n'y a personne pour les entendre, et veuillez venir au fait.

Chauvelin poussa un soupir de satisfaction. Il préférait infiniment la véhémence de la femme au flegme souriant du mari qui avait le don de lui faire perdre son propre sang-froid.

– Qu'il soit fait selon votre désir, dit-il avec un léger salut ironique, mais avant de vous obéir, je suis obligé de vous poser une question.

– Laquelle ?

– Vous êtes-vous demandé quelles conséquences votre situation actuelle pouvait avoir pour cet incomparable prince de l'élégance masculine, Sir Percy Blakeney ?

– Est-il nécessaire de mêler le nom de mon mari à cette conversation ?

– C’est indispensable, notre dame, répliqua-t-il d’un air suave. La vie de votre mari ne se confond-elle pas avec la vôtre, au point que ses actions sont inévitablement influencées par les vôtres ?

Marguerite tressaillit, et comme Chauvelin s’arrêtait elle essaya de deviner le sens caché de ses paroles. Elle regarda son adversaire, prête à lutter de finesse avec lui.

– Je ne comprends pas, dit-elle pour gagner du temps, comment mes actions peuvent influencer celles de mon mari. Je suis prisonnière à Boulogne, il n’en sait rien encore, sans doute…

– Sir Percy peut arriver à Boulogne d’un moment à l’autre, interrompit Chauvelin tranquillement. Si je ne me trompe, peu d’endroits peuvent avoir, en ce moment, plus d’attraits pour lui que cette humble ville de province. N’a-t-elle pas l’honneur d’abriter Lady Blakeney ?… Et vous pouvez me croire, madame, quand je dis que, du jour où Sir Percy débarquera dans notre port hospitalier, deux cents paires d’yeux seront fixées sur lui, dans la crainte qu’il ne lui prenne la fantaisie de s’en retourner de nouveau.

– Quand il y en aurait deux mille, monsieur, dit Marguerite avec impétuosité, cela ne l’empêcherait pas d’aller et venir à sa guise.

– Eh ! eh ! dit-il avec un sourire, croyez-vous donc à Sir Percy Blakeney la puissance merveilleuse attribuée par l’imagination populaire à ce mystérieux héros qu’on nomme le Mouron Rouge ?

– Assez de ces escarmouches, monsieur Chauvelin, riposta-t-elle, piquée au vif par son sarcasme. Pourquoi chercherions-nous à jouer au plus fin ? Quel était donc l'objet de votre voyage en Angleterre ? de la comédie que vous avez jouée chez moi avec l'aide de cette Candeille ? de cette provocation et de ce duel, sinon d'attirer en France Sir Percy Blakeney ?

– Et aussi sa charmante épouse, termina Chauvelin avec un salut ironique.

Marguerite se mordit les lèvres, mais resta silencieuse.

– Oserai-je dire que j'ai admirablement réussi, continua-t-il avec le même, air d'urbanité, et que j'ai de fortes raisons d'espérer que cet insaisissable Mouron Rouge sera bientôt l'hôte de nos rives hospitalières ?… Vous le voyez, moi aussi j'abats mes cartes… Comme vous le dites, pourquoi jouer au plus fin ? Vous êtes à Boulogne, Lady Blakeney ; bientôt Sir Percy viendra tenter de vous arracher de nos mains, mais croyez-moi, belle dame, pour pouvoir s'en retourner en Angleterre avec vous, il lui faudrait, centuplée, l'audace et l'ingéniosité du Mouron Rouge. À moins…

– À moins…

Marguerite retint son souffle et il lui sembla que tout l'univers s'arrêtait dans l'attente des paroles qui allaient suivre. Il y avait donc une alternative, plus terrible encore, sans doute, que celle de l'année précédente. Chauvelin, elle le savait, était passé maître dans l'art de ces ultimatums cruels. Mais elle se sentait tout à fait calme parce que sa décision était prise et qu'elle était résolue à accepter toute condition qui lui serait posée pour prix de la sûreté de son mari. En somme ces conditions, puisque c'est à *elle* qu'on les posait, ne pouvaient avoir trait qu'à l'échange de sa propre vie contre celle de Percy Blakeney.

Mais tandis qu'elle considérait Chauvelin les yeux brillants et les lèvres serrées, celui-ci reprit subitement sa première attitude d'affable courtoisie. Toute ardeur disparut de sa voix et du même ton léger dont il aurait pu parler de la pluie et du beau temps, dans un salon, il dit en souriant :

– Ciel ! que vous prenez cette affaire au tragique ! Vous avez répété ces mots innocents : « À moins », comme si je posais un poignard sur votre belle gorge. Et pourtant, je n'avais rien en vue qui pût vous troubler à ce point. Ne vous ai-je pas dit que j'étais votre ami, laissez-moi vous le prouver.

– Je crains, monsieur, que l'entreprise ne soit difficile, dit-elle sèchement.

– Allons donc, si vous le voulez bien, à la racine de cette affaire délicate. Vous êtes sous l'impression que je complote… comment dirai-je… la mort… d'un certain gentleman pour lequel j'ai, en fait, le plus grand respect. C'est bien exact ?

– Qu'est-ce qui est exact, monsieur Chauvelin, je ne comprends pas.

– Vous croyez que je prends en ce moment des mesures pour envoyer le Mouron Rouge à l'échafaud ?

– Oui, certes !

– Quelle erreur est la vôtre ! Vous devez me croire, madame, lorsque je vous affirme que l'échafaud est le dernier endroit où je souhaiterais voir ce fabuleux personnage.

– Vous jouez-vous de moi, monsieur Chauvelin ? S'il en est ainsi, dans quel but ? Pourquoi me mentez-vous de la sorte ?

– Sur mon honneur, c'est la pure vérité. La mort de Sir Percy Blakeney – je puis lui donner son nom, n'est-ce pas – servirait très mal le dessein que je me propose.

– Quel est ce dessein ? Pardonnez-moi, monsieur Chauvelin, ajouta-t-elle avec un soupir d'impatience, mais après les journées que je viens de traverser, j'ai quelque peine à rassembler mes idées. Je vous serais reconnaissante d'ajouter à toutes vos protestations d'amitié, un peu plus de clarté dans vos paroles et, si possible, de brièveté. Quel est donc ce dessein que vous aviez en vue, lorsque vous avez essayé d'attirer mon mari en France ?

– Mon dessein est la destruction du Mouron Rouge et non la mort de Sir Percy Blakeney. Sir Percy Blakeney est un gentleman spirituel, brillant, des plus accomplis, pourquoi ne continuerait-il pas à orner de sa présence les salons de Londres ou de Brighton ?

Marguerite le regardait interdite ; l'espace d'un éclair, la pensée que Chauvelin doutait encore de l'identité du Mouron Rouge traversa son esprit… Non, non ! C'est folie que cet espoir… Mais alors, grand Dieu ! où cet homme voulait-il bien en venir ?

– Ce que je viens de dire peut vous sembler un peu obscur, madame, poursuivit Chauvelin d'un ton affable, mais une femme aussi intelligente que vous et aussi grande dame que la femme de Sir Percy Blakeney se rend compte qu'il existe d'autres moyens de se débarrasser de quelqu'un que de lui ôter la vie.

– Par exemple, monsieur Chauvelin ?

– Le dépouiller de son honneur.

Un rire saccadé, presque un rire de folle, s'échappa des lèvres de Marguerite.

– Le déshonorer ! Ah ! ah ! ah ! en vérité, monsieur Chauvelin, votre imagination vous entraîne un peu loin ! Ah ! ah ! ah ! vous rêvez, vraiment, lorsque vous parlez de déshonorer Sir Percy Blakeney !

Mais Chauvelin demeurait impassible. Lorsque le rire de Marguerite eut cessé, il dit simplement :

– Qui sait ?

Il se leva et s'approcha d'elle.

– Voulez-vous me permettre, lui dit-il, de vous conduire auprès de cette fenêtre ? On y respire un air pur et frais et vous comprendrez mieux, devant la ville endormie, la portée de mes paroles.

Sans vouloir voir la main qu'il lui tendait, Marguerite s'avança vers la croisée avec empressement, car tout le temps de l'entretien elle s'était sentie incommodée par l'odeur de suif qui s'exhalait des chandelles fumeuses.

Chauvelin avait évidemment encore autre chose à lui communiquer. Aussi, comme il lui faisait signe d'approcher, elle vint s'accouder à la fenêtre et plongea ses regards dans la nuit.

22

L’otage

Sans parler Chauvelin étendit la main vers la ville, comme pour inviter Lady Blakeney à la contempler.

Il devait être tard ; la petite cité semblait dormir sous la protection de sa forteresse. La lune, qui commençait à baisser vers l’ouest, soulignait d’un mince trait d’argent la silhouette noire de ses tours et de ses clochers. À droite, se dressait le beffroi morose dont la grosse cloche, à cet instant précis, se mit à sonner. Sa voix profonde avait un son lugubre. Après le dixième coup, le silence se rétablit.

Dix heures ! En ce moment, là-bas, à Londres, l’opéra terminait sa représentation et les portes des théâtres laissaient échapper un flot d’hommes et de femmes richement vêtus.

À cette heure elle aimait à se promener avec Percy dans leur beau jardin de Richmond, les soirs où une généreuse entreprise n’appelait pas au loin son mari. Assis sous la charmille où seul le bruit de la rivière se faisait entendre, pressés l’un contre l’autre, ils se taisaient de peur de rompre le charme de ces précieuses minutes.

Souvenirs ineffables et cruels ! Une souffrance aiguë la fit frissonner tout entière, tandis que son regard continuait à errer sur la ville assoupie. Comme la lune s’enfonçait derrière les nuages, les tours de Boulogne disparurent. Là-bas, au-delà des

dunes de sable, la mer faisait entendre sa plainte monotone et mélancolique.

La salle, située au rez-de-chaussée du fort, donnait sur la large et belle promenade qui couronne les remparts de la cité. De la fenêtre, Marguerite voyait s'allonger entre deux parapets de granit l'allée plantée d'une double rangée de vieux ormes que le vent du large courbait du même côté.

– Ces larges remparts sont une particularité de cette ville, dit une voix à son oreille. En temps de paix, c'est une agréable promenade, un rendez-vous idéal pour des amoureux… ou des ennemis.

Marguerite se sentit subitement glacée et frissonna en dépit de la tiédeur de ce début d'automne. À quelques pas en dessous d'elle le rempart du sud s'étendait dans les ténèbres. Son imagination surexcitée crut le voir peuplé de fantômes. Ils allaient et venaient dans l'allée solitaire en parlant tout bas, d'un duel étrange qui devait avoir lieu ici même et, avec des ricanements étouffés, se moquaient d'un fou d'Anglais parce qu'on lui avait offert la vie en échange de son honneur et qu'il avait refusé le marché.

Puis les fantômes s'éloignèrent et Marguerite entendit distinctement le grincement du gravier sous leur pas. Elle se pencha pour essayer de percer l'obscurité, tant ce bruit lui avait semblé réel, mais aussitôt une main la saisit par le bras, tandis qu'une voix sarcastique murmurait près d'elle :

– Le seul résultat, belle dame, serait une jambe ou un bras cassé ; la hauteur de cette fenêtre n'est pas suffisante pour que vous puissiez tenter un suicide romanesque.

Elle se retira vivement, comme si un serpent l'avait touchée. Elle avait oublié jusqu'à la présence de Chauvelin, mais la

ville silencieuse semblait se réveiller. Là-bas, dans les rues, retentissait une voix gutturale, trop lointaine pour être distincte. Chauvelin demanda à Lady Blakeney si elle entendait le crieur public.

– Oui, dit-elle.

– Ce qu'il lit en ce moment vous intéresse particulièrement, Lady Blakeney.

– De quelle façon ?

– Vous êtes pour nous un précieux otage, madame, et nous prenons des mesures efficaces pour garder soigneusement ce trésor.

– Il me semble que vous et vos collègues avez déjà fait le nécessaire.

– Pas aussi complètement que nous le souhaitons. Nous connaissons l'audace du Mouron Rouge. Nous n'avons pas honte d'admettre que nous craignons sa chance, son ingéniosité et sa prodigieuse impudence. Un vieux prêtre et deux enfants pourraient être escamotés par l'énigmatique personnage en même temps que Lady Blakeney elle-même... Ah ! je vois, madame, que vous prenez ces simples mots comme un aveu de faiblesse, continua-t-il en remarquant la lueur d'espoir qui s'était allumée dans les yeux de Marguerite, mais reconnaître sa faiblesse est le moyen de devenir fort. Le Mouron Rouge est encore en liberté. Si nous arrivons à conserver notre otage, il ne peut manquer de tomber entre nos mains.

– Encore en liberté ! riposta Marguerite impétueusement. Croyez-vous donc que vos barres, vos verrous, votre machiavélisme et l'aide de Satan lui-même vous permettront de vaincre

en adresse le Mouron Rouge alors que c'est *moi* qui suis l'enjeu de la partie ?

Un rire bref et moqueur lui répondit.

– Hem… peut-être… cela dépend de vous, de vos idées en pareilles matières… Un gentilhomme anglais consentira-t-il à sauver sa peau aux dépens de celle des autres ?

Marguerite frissonna encore comme si elle avait froid.

– Je vois, reprit tranquillement Chauvelin, que vous n'avez pas encore compris la situation. Le crieur public, du reste, est trop loin pour que vous puissiez saisir ses paroles. Supposez-vous que j'ignore que tous les efforts du Mouron Rouge vont tendre maintenant à transporter Lady Blakeney et par la même occasion le prêtre et les deux enfants dont le sort dépend du sien, de l'autre côté de la Manche ?… Enlever quatre personnes ? une simple bagatelle pour le génial conspirateur qui, il y a quelques jours, faisait échapper des prisons de Lyon vingt aristocrates mis en jugement. Non, je ne pensais pas à l'abbé Foucquet et à ses neveux quand je parlais de sauver sa vie aux dépens de celle des autres.

– De qui alors parliez-vous, monsieur Chauvelin ?

– De la ville de Boulogne tout entière.

– Je ne saisis pas.

– Je vais vous le faire comprendre. Mon collègue, le citoyen Collot d'Herbois vient d'arriver de Paris. Membre du Comité de salut public, il a comme moi la mission de protéger la France et de châtier les traîtres qui conspirent contre ses lois et contre la liberté du peuple. Le plus illustre, parmi ces conspirateurs, est l'audacieux chef de bande qui s'est surnommé le Mouron Rouge.

Il a osé s'attaquer au gouvernement révolutionnaire en le frustrant de la juste vengeance qu'une nation opprimée a le droit d'exercer sur ses anciens tyrans.

– Est-il bien nécessaire, monsieur, de récapituler tout cela ? demanda Marguerite avec quelque impatience.

– Je le crois, répondit-il avec calme. Nous avons maintenant la persuasion que le Mouron Rouge est à peu près en notre pouvoir. Sous peu il débarquera à Boulogne... Boulogne où il a convenu de se battre avec moi... Boulogne où Lady Blakeney se trouve résider en ce moment... Comme vous le voyez, Boulogne se trouve chargée d'une grave responsabilité. Son double devoir est clair : elle doit garder Lady Blakeney et capturer le Mouron Rouge. Si elle réussit dans cette tâche, elle sera récompensée. Si au contraire elle échoue, elle sera châtiée.

Il s'arrêta et se pencha par la fenêtre, tandis que Marguerite le considérait haletante et terrifiée. Elle commençait à comprendre.

– Écoutez, reprit-il. Entendez-vous le crieur, à présent ?... Il annonce aux citoyens de Boulogne que, le jour même où le Mouron Rouge tombera au pouvoir du Comité de salut public, une amnistie générale sera accordée à tous les Boulonnais actuellement en prison et grâce sera faite à tous ceux d'entre eux qui sont condamnés à mort. Une belle récompense, n'est-ce pas ? et bien méritée... Ne pensez-vous pas que la ville entière de Boulogne, à partir de maintenant, va chercher à découvrir le mystérieux héros pour nous le livrer ?... J'ai ici une liste, dit-il en indiquant la table, qui m'apprend que trente-cinq Boulonnais sont emprisonnés au fort Gayole, une douzaine d'autres à Paris. Parmi eux il y en a au moins vingt dont la condamnation ne fait pas de doute... Mais, dit-il avec un petit rire bref, je vois que vous frissonnez... Désirez-vous, madame, que je ferme la fenêtre ? Non ? Alors voulez-vous apprendre quel serait le châ-

timent de Boulogne au cas où Lady Blakeney, notre précieux otage, parviendrait à s'échapper ?

– Veuillez continuer, monsieur, répondit Marguerite avec calme.

– Le Comité de salut public considérerait cette cité comme un nid de conspirateurs. C'est ce que le crieur public fait savoir en ce moment à tous les habitants de la ville. « Nous tenons déjà la femme du traître. Veillez, citoyens, à ce qu'elle reste notre prisonnière, car, si elle échappe, cent hommes, tirés au sort parmi les chefs de famille de la ville, seront immédiatement fusillés ! »

Un cri d'horreur s'échappa des lèvres sèches de Marguerite.

– Êtes-vous donc tous des démons sortis de l'enfer, balbutia-t-elle, pour pouvoir inventer de pareilles choses ?

– Eh, dit sèchement Chauvelin, pourquoi nous honorer d'une épithète aussi flatteuse ? Nous sommes simplement des hommes qui luttent pour conserver leur bien. Nous ne voulons aucun mal aux citoyens de Boulogne. Nous leur faisons une menace, c'est vrai, mais il appartient à vous et au Mouron Rouge qu'elle ne soit pas exécutée.

Il avait parlé nettement, sans véhémence ni colère. Marguerite ne vit sur son visage qu'une froide et féroce détermination. Elle se raidit pour ne point lui laisser voir la profondeur du désespoir qui l'avait envahie. Il était inutile de faire appel à une pitié qui, chez cet homme, n'existait pas.

– J'espère que je vous ai fait comprendre clairement la situation, reprit Chauvelin au bout d'un instant. Voyez comme votre rôle est facile. Vous n'avez qu'à rester paisiblement dans la cellule n° 6. Et si quelque possibilité d'évasion s'offrait à vous,

songez seulement à toutes les familles de Boulogne que votre fuite priverait de leur chef et de leur gagne-pain.

Il eut un rire étouffé qui fit songer Marguerite aux démons se réjouissant des tortures des damnés.

– Je pense, Lady Blakeney, conclut Chauvelin, que votre très humble serviteur, pour arriver à ses fins, a cette fois surpassé en habileté votre mystérieux héros.

Sur ces mots, il retourna s'asseoir devant sa table, laissant Marguerite immobile près de la fenêtre ouverte. La voix du crieur s'approchait, elle pouvait saisir maintenant distinctement les mots de « pardon… amnistie ».

Oh ! elle savait ce que tout cela signifiait ! Percy n'hésiterait pas un seul instant à livrer sa vie en échange de celle des autres. Les autres, toujours les autres !

Elle se demandait s'il avait déjà débarqué à Boulogne. Dès qu'il entrerait dans la ville il entendrait la proclamation ou la verrait placardée sur tous les monuments de la ville ; il apprendrait que sa femme avait été assez folle pour le suivre et qu'il ne pouvait plus rien pour la sauver.

Le crieur s'était tu. Une à une les fenêtres des maisons s'éclairaient. Les citoyens de Boulogne, sans doute, ne voulaient pas attendre la fin de la nuit pour discuter les étranges événements qu'ils venaient d'apprendre et qui pouvaient avoir pour eux des conséquences si joyeuses ou si effroyables.

Un espion à capturer ! – ce mystérieux Anglais dont tout le monde parlait et que personne n'avait vu. Et une femme – sa femme – à garder jusqu'à ce que l'homme soit en sûreté sous les verrous.

Il semblait à Marguerite qu'elle les entendait jurer leurs grands dieux que la prisonnière ne s'échapperait pas et que le Mouron Rouge serait bientôt pris.

Un vent léger agita les vieux arbres du rempart, un vent qui ressemblait à un gémissement plaintif.

Que pouvait faire Percy maintenant ? Ses mains étaient liées. Il allait inévitablement endurer le supplice terrible de voir la femme qu'il aimait subir une mort affreuse à côté de lui. Mais des fenêtres restaient allumées et une légère rumeur montait de la ville.

– Les citoyens de Boulogne veillent ! fit remarquer Chauvelin. Et de nouveau, il eut un rire étouffé.

Marguerite Blakeney sortit de sa torpeur, elle ne savait pas combien de temps elle avait pu passer près de cette fenêtre ouverte. Elle redressa sa taille et releva fièrement la tête.

– Vous n'avez sans doute plus rien à me communiquer, dit-elle sans le plus léger tremblement dans la voix. Puis-je me retirer ?

– Aussitôt que vous le désirerez, répondit-il en la regardant avec admiration, car elle était vraiment belle ainsi, dans cette attitude de douloureux défi. Pourquoi ne voulez-vous point me croire, Lady Blakeney, insista-t-il, lorsque je vous affirme que je n'ai aucune animosité contre vous et votre mari ? Je vous ai dit que je ne désirais nullement sa mort.

– Mais, dès qu'il sera entre vos mains vous l'enverrez à la guillotine.

– Je vous ai expliqué les mesures que j'avais dû prendre pour rendre certaine la capture du Mouron Rouge. Mais, une

fois en notre pouvoir, c'est lui-même qui choisira entre marcher à la guillotine ou s'embarquer avec vous sur son propre yacht.

– Vous allez proposer un marché à Sir Percy Blakeney ?

– Parfaitement.

– Vous lui offrirez la vie sauve ?

– Et celle de sa belle épouse.

– En échange de quoi ?

– De son honneur.

– Il refusera.

– C'est ce que nous verrons.

Chauvelin agita la sonnette qui était sur la table. Le sergent qui avait introduit Marguerite entra dans la pièce. L'entrevue était terminée.

Chauvelin fit un profond salut à la jeune femme comme elle se dirigeait vers la porte. Deux soldats encadrèrent Lady Blakeney et, par les mêmes corridors sombres, la reconduisirent à sa cellule.

23

Entre collègues

La porte se refermait à peine sur Marguerite que l'on entendit un bâillement suivi d'un grognement et d'un juron sonore. D'un des coins obscurs de la salle émergea une forme vague qui s'approcha de la table où Chauvelin avait repris place.

– Cette damnée ci-devant est-elle enfin partie ? demanda une voix forte tandis qu'un homme brun, de belle prestance, apparaissait dans le cercle lumineux.

Ses vêtements étaient fripés et ses bottes couvertes de boue.

– Elle est partie, répondit brièvement Chauvelin.

– Tu n'en finissais pas avec cette mijaurée, gronda l'autre. Cinq minutes de plus, et je prenais l'affaire en mains.

– Ce qui eût été un véritable abus de pouvoir étant donnée ta situation ici, citoyen Collot, remarqua Chauvelin sans se troubler.

Collot d'Herbois, d'un pas traînant, avança jusqu'à la chaise qu'avait occupée Lady Blakeney et s'y laissa tomber lourdement. Toute sa personne portait les traces de la fatigue subie pendant ses vingt-quatre heures de course échevelée. Son humeur également devait s'en ressentir, car il jeta sur Chauvelin un vrai regard de dogue enchaîné.

– Tu perds ton temps avec cette femme, déclara-t-il en donnant un coup de poing sur la table, et tes mesures ne sont pas aussi efficaces que tu te plais à le penser, citoyen Chauvelin.

– Mesures qui sont dues cependant pour une grande part à ton génie inventif, riposta l'autre avec le même calme.

– Du tout, protesta le Conventionnel. Je n'ai fait que donner un peu de vigueur aux dispositions déjà prises qui me paraissaient par trop fadasses. À quoi bon ménager les traîtres et les conspirateurs ? Il y a beau temps que j'aurais fait sauter la cervelle de cette femme, si j'avais été à ta place !

– Sans vouloir comprendre que de telles violences ruineraient toutes nos chances de succès en ce qui concerne la capture du Mouron Rouge, observa Chauvelin en haussant les épaules. Sa femme morte, l'Anglais ne viendrait jamais se prendre dans le filet que j'ai tendu pour lui. Il importe donc qu'elle vive.

– ... Et qu'elle ne s'échappe point ! C'est pourquoi j'ai imaginé quelques mesures propres à faire échouer toute tentative d'évasion. Quand on veut défendre la Liberté, il faut savoir en prendre les moyens sans se laisser arrêter par une coupable sensiblerie... Pour ce qui est de cet Anglais de malheur, si j'avais la chance de le pincer, je le tuerais sur place comme un chien pour en débarrasser le pays une fois pour toutes.

– Crois-tu donc, citoyen Collot d'Herbois, que l'exécution sommaire de cet homme débarrasserait également la France de toute la clique du Mouron Rouge ?

– C'est lui le chef de la bande. Une fois le chef disparu...

– Oui, mais il a au moins une vingtaine de disciples pour reprendre et poursuivre son œuvre. Aucun n'est peut-être aussi habile que lui, mais tous sont jeunes, ardents et prêts à suivre les traces de leur chef… Et que serait-ce, si nous allions mettre autour de ce héros l'auréole du martyre ? Non, non, citoyen, tu n'as pas vécu en Angleterre et tu ne comprends pas ces gens-là, sans quoi tu ne parlerais pas d'envoyer leur chef vénéré à une mort glorieuse.

Mais Collot d'Herbois, loin d'être convaincu ou même ébranlé par ce qu'il considérait comme de vains discours, haussa les épaules d'un air d'impatience.

– Tu ne le tiens pas encore, ton Mouron Rouge, grommela-t-il.

– Non, mais je le tiendrai demain au coucher du soleil.

– Qu'en sais-tu ?

– Au crépuscule, on sonnera les cloches à l'une des églises : or, il est convenu qu'à ce signal nous nous retrouverons sur le rempart pour nous battre en duel.

– Le prends-tu pour un imbécile ? ricana Collot.

– Non, mais pour un homme d'une folle témérité.

– Et tu t'imagines que, sa femme étant un otage entre nos mains et toute la ville de Boulogne alertée pour sa capture, il sera assez idiot pour venir se promener sur les remparts, à seule fin d'être empoigné par tes hommes ?

– Je suis sûr que si nous ne nous sommes pas emparés de lui d'ici là, il sera sur les remparts demain matin à l'heure dite.

– Il est fou à lier ! s'écria Collot avec un rire incrédule. Et quand tu tiendras ton lièvre, continua-t-il, à quelle sauce l'accommoderas-tu ?

– Oh ! ne crains rien, citoyen, à une sauce poivrée et pimentée qui conviendra parfaitement au gibier… Je tiens en réserve contre le Mouron Rouge une arme beaucoup plus efficace qu'une volée de balles ou que le couperet de la guillotine.

– Laquelle donc, citoyen Chauvelin ?

Avant de répondre, Chauvelin se pencha au-dessus de la table, le menton sur la main. Collot d'Herbois en fit autant et tous deux jetèrent alentour des regards furtifs comme s'ils craignaient d'être entendus par quelque invisible espion. Les yeux pâles de Chauvelin luisaient d'un tel désir de vengeance que Collot d'Herbois en fut frappé. Il répéta à voix basse :

– Quelle arme, citoyen Chauvelin ?

– Le déshonneur et le ridicule.

– Peuh !

– En échange de sa vie et de celle de sa femme.

– Il refusera, t'a-t-elle prétendu…

– Nous verrons, citoyen.

– Tu es fou, Chauvelin, et tu sers mal la République en épargnant un de ses pires ennemis.

– L'épargner ! épargner le Mouron Rouge ! (Un rire ironique s'échappa des lèvres de Chauvelin.) Le plan que j'ai conçu mieux que ta guillotine anéantira l'homme que nous redoutons

et haïssons tous. Mon plan fera de cet aventurier que les Anglais vénèrent à l'égal d'un demi-dieu un objet de risée et de dégoût. Je vois que tu commences à comprendre… J'entends le déshonneur à tel point que le nom même de sa fleurette rouge devienne le symbole de l'indignité. Et nous serons enfin débarrassés de ces infâmes espions d'outre-Manche lorsque leur chef aura dû chercher dans le suicide un refuge contre la réprobation et le mépris universels.

Chauvelin avait parlé avec une ardeur contenue. Lorsqu'il se tut, le silence régna de nouveau dans la salle, troublé seulement par le murmure du vent dans les arbres et le pas régulier des sentinelles. Absorbés dans leurs réflexions, les deux hommes regardaient droit devant eux.

Collot d'Herbois restait incrédule et dédaigneux. Le plan de Chauvelin lui paraissait incertain, chimérique et inutilement compliqué. Pour lui, il donnait toutes ses préférences aux moyens simples et expéditifs – les sinistres « fusillades » de Lyon allaient bientôt le prouver. Le déshonneur… le ridicule… est-ce avec ces armes de théâtre qu'on abat un homme ? Avec quelle satisfaction il aurait envoyé promener Chauvelin pour prendre sa place et agir selon ses propres idées ! Mais les ordres du Comité de salut public étaient péremptoires : il devait seulement seconder Chauvelin à qui était réservée la direction suprême de l'entreprise. Du moins pouvait-il se féliciter d'avoir imaginé et fait adopter les mesures vindicatives contre la population de Boulogne, grâce auxquelles serait assurée plus étroitement encore la garde de la prisonnière.

Collot d'Herbois ne se rendait pas compte lui-même à quel point les dispositions prises par lui étaient efficaces. Ce cabotin pompeux et vulgaire ne pouvait concevoir que jamais Sir Percy ni Lady Blakeney ne voudraient sauver leur vie au prix de celle d'autrui. Mais Chauvelin qui les connaissait mieux savait que de cette façon il les tenait à sa merci.

Oui, l'idée que lui avait fournie Collot était vraiment géniale ! Cette nuit, il pouvait dormir tranquille : la ville entière gardait son précieux otage. Et dans vingt-quatre heures il aurait réduit à néant le Mouron Rouge.

– Si nous allions nous coucher, citoyen ? dit-il à Collot d'Herbois qui, fatigué et mécontent, feuilletait machinalement les papiers posés sur la table.

Ce bruit de papier froissé agissait désagréablement sur les nerfs trop tendus de Chauvelin et il avait hâte d'être débarrassé de la présence de son collègue.

À sa grande satisfaction, Collot approuva d'un grognement cette proposition. Il se leva, fit à Chauvelin un signe de tête maussade et, sans mot dire, sortit de la salle.

24

Un visiteur inattendu

Chauvelin en se retrouvant seul poussa un soupir de soulagement. Il écouta un instant le pas de Collot d'Herbois qui s'éloignait dans le corridor, puis il se renversa dans sa chaise et s'abandonna à la douceur de la minute présente.

– Le déshonneur !... La dérision, le mépris de tous !... prononça-t-il tout haut comme si le fait de redire ces mots était déjà pour lui une jouissance. L'abjection la plus complète !... peut-être même le suicide !...

Les yeux fermés, l'esprit absorbé dans ses pensées, il savourait toute la douceur de la vengeance près de s'accomplir... quand soudain le silence fut rompu par un rire sonore et une voix un peu traînante jeta gaiement :

– Dieu vous bénisse, monsieur Chaubertin !... Serait-il indiscret de vous demander comment vous pensez parvenir à réaliser ce charmant programme ?

Chauvelin bondit sur ses pieds, les yeux dilatés, la bouche ouverte ; à califourchon sur l'appui de la fenêtre, une jambe en dehors, l'autre à l'intérieur, son habit gris perle éclairé par la lune, Sir Percy Blakeney le contemplait en souriant.

– Votre discours était si captivant, cher monsieur, continua-t-il, que je n'ai pu résister au plaisir de prendre part à la conversation. On prétend qu'un homme qui parle tout seul est

généralement fou ou idiot… Loin de moi, monsieur, la pensée de vous appliquer l'une ou l'autre de ces épithètes… mais il me semble que vous n'êtes pas tout à fait dans votre assiette… Ah ! monsieur Chaubertin… excusez-moi… Chauvelin ?

Il paraissait fort à l'aise, sa main gauche reposant sur la poignée ciselée de son épée – l'épée de Lorenzo Cenci – l'autre main tenant le monocle en or à travers lequel il lorgnait son adversaire. Il était vêtu avec son élégance accoutumée et son visage était éclairé par un sourire des plus affables.

Chauvelin avait visiblement perdu toute présence d'esprit. Il ne pensait même pas à alerter sa garde tellement il était déconcerté par cette manœuvre inattendue de Sir Percy. Cependant, il aurait dû être prêt à tout : n'était-ce pas un fait que le Mouron Rouge apparaissait là où on l'attendait le moins ? Chauvelin lui-même avait prévu que Sir Percy entrant dans la ville entendrait lire la proclamation par le crieur public. Averti de la sorte de l'arrestation de sa femme, rien d'étonnant qu'il fût venu rôder autour de la prison, le long de la promenade publique des remparts. Il était probablement caché sous les arbres depuis longtemps ; peut-être même avait-il surpris le dialogue entre Chauvelin et Collot d'Herbois.

Furieux de s'être laissé dominer ne fût-ce qu'un instant par la stupeur, Chauvelin fit un violent effort pour opposer à son insolent adversaire un sang-froid égal au sien et marcha vers la fenêtre d'un pas tranquille. Sa physionomie avait repris son impassibilité et déjà dans son esprit ingénieux il entrevoyait les conséquences possibles d'une situation inattendue qu'il se promettait de faire tourner à son avantage.

Sir Percy époussetait sa manche avec son mouchoir bordé de dentelles.

– Je vous en prie, monsieur Chaubertin, s'écria-t-il gaiement, ne me regardez pas ainsi. Je vous jure que c'est moi et non pas mon fantôme… Mais si vous en doutez encore, appelez donc vos gardes avant que je ne reparte à cheval sur un rayon de lune.

– Non, Sir Percy, répliqua Chauvelin d'une voix ferme, je suis sûr que vous ne vous envolerez pas, du moins tout de suite. Vous désirez certainement vous entretenir avec moi, sans quoi vous ne m'eussiez point fait cette visite imprévue.

– Oh ! cher monsieur, ne trouvez-vous pas qu'il fait bien lourd ce soir pour une conversation sérieuse ?… Je flânais sur ces remparts, songeant à notre agréable rendez-vous de demain, lorsque cette lumière a attiré mon attention. J'ai eu peur de m'être égaré et j'ai escaladé votre fenêtre pour demander…

– … Le chemin de la cellule la plus proche, Sir Percy ?

– Le chemin de n'importe quel endroit où je pourrai m'asseoir plus confortablement que sur ce maudit rebord, terriblement dur et poussiéreux en diable…

– Je présume, Sir Percy, que vous nous avez fait l'honneur d'écouter notre conversation ?

– Si vous aviez des secrets à dire, monsieur… hum !… Chaubertin, vous auriez dû fermer les fenêtres et barricader la promenade.

– Ce que nous disions, Sir Percy, n'avait rien de caché. Toute la ville en est informée à l'heure qu'il est.

– Je vois… Vous preniez seulement le diable à témoin de vos intentions…

– J'avais eu auparavant un entretien avec Lady Blakeney. L'aviez-vous aussi écouté ?

Mais Sir Percy n'avait sans doute pas entendu la question. Il semblait très occupé à frotter une tache invisible sur son chapeau de feutre gris pâle.

– Ce genre de chapeau fait fureur en Angleterre actuellement, dit-il d'un ton léger. Mais sa vogue ne durera guère ; n'est-ce pas aussi votre avis ? De retour à Londres, il faudra que je consacre mes loisirs à la création d'un nouveau couvre-chef.

– Quand rentrerez-vous en Angleterre, Sir Percy ? demanda Chauvelin avec une aimable ironie.

– Demain soir, monsieur, à la marée descendante, répondit Sir Percy.

– Avec Lady Blakeney ?

– Sans aucun doute… et avec vous aussi, monsieur Chauvelin, si vous voulez nous faire l'honneur de votre compagnie.

– Je crains fort, si vous repartez demain, que Lady Blakeney ne puisse vous accompagner.

– En vérité ? s'exclama Blakeney avec l'expression du plus sincère étonnement. Je me demande ce qui pourrait bien l'en empêcher ?

– Tous ceux dont sa fuite entraînerait la perte.

Sir Percy, les yeux démesurément ouverts, continuait à fixer Chauvelin avec une profonde stupéfaction.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! voilà qui m'a l'air tout à fait fâcheux.

– Vous ignorez donc les mesures prises pour empêcher Lady Blakeney de quitter cette ville sans notre permission ?

– Absolument, monsieur Chaubertin... Vous m'en voyez complètement ignorant. Je mène une vie des plus retirées quand je suis en France.

– Désirez-vous que je vous mette au courant ?

– Oh ! inutile de prendre cette peine, monsieur. L'heure s'avance et...

– Sir Percy, vous rendez-vous compte que si vous refusez de m'écouter votre femme sera condamnée devant le Tribunal de Paris dans les vingt-quatre heures ?

– Peste ! faut-il que vous ayez des chevaux rapides ! s'exclama Blakeney d'un ton admiratif. Et dire que je croyais à la supériorité de nos pur-sang anglais !

Mais Chauvelin ne se laissait plus prendre à l'indifférence affectée de Sir Percy. Il n'avait pas été sans remarquer un imperceptible changement dans le ton moqueur de son interlocuteur lorsque le nom de Lady Blakeney avait été prononcé ; et, ni la légère contraction du visage, ni la crispation fugitive de la main de Blakeney sur la poignée de son épée ne lui avaient échappé.

– J'ai informé Lady Blakeney que si elle s'évadait de Boulogne avant que nous ne nous soyons emparés du Mouron Rouge, cent hommes tirés au sort parmi les chefs de famille seraient fusillés, prononça Chauvelin en pesant sur ces derniers mots.

– Une combinaison remarquable, monsieur ; et qui fait honneur à vos facultés d'invention.

– Grâce à elle, nous sommes sûrs de retenir Lady Blakeney. Quant au Mouron Rouge...

– ... Vous n'avez sans doute qu'à toucher un timbre ou élever la voix et il sera lui aussi sous les verrous, eh ?... Mais j'ai tort de vous interrompre, car je vois que vous brûlez de continuer vos intéressantes communications.

– Il me reste, Sir Percy, à vous proposer un marché.

– En vérité, monsieur ?... Et quels sont les termes de ce marché ?

– Dois-je vous dire d'abord les conditions qui vous incombent ou celles que je dois remplir moi-même ?

– Les vôtres ! monsieur, les vôtres, je vous en prie...

– Elles sont très simples : Lady Blakeney, escortée par vous et ceux de vos amis qui peuvent se trouver à Boulogne, pourra quitter le port demain au coucher du soleil en toute liberté, et je m'engage à ce que rien ne vienne troubler ce départ... pourvu que vous ayez vous-même accompli une certaine formalité.

– ... Que j'ignore encore, monsieur, mais supposons par exemple que j'y manque : qu'arrivera-t-il ?

– Il arrivera, Sir Percy, que Lady Blakeney conduite à Paris sera incarcérée à la Conciergerie, comme Marie-Antoinette, et y subira le même traitement que la ci-devant reine. Vous savez ce que cela signifie, Sir Percy ?... des jours, des semaines, des mois

de souffrance et d’humiliation… la présence continuelle des soldats grossiers… les insultes, la honte…

– Misérable !… Chien maudit !… Tu mériterais que je t’étrangle sur-le-champ !

Chauvelin n’eut pas même le temps de pousser un cri. Sir Percy, bondissant de la fenêtre, l’avait pris à la gorge et la serrait de ses doigts de fer.

– Chien !… Chien !… répétait-il, ravale tes paroles ou je te tue !…

Soudain, il lâcha prise, comme honteux d’avoir perdu pendant quelques secondes son habituelle maîtrise de lui-même, et se passa la main sur le front.

– Dieu me pardonne ï fit-il d’une voix étrange. Je me suis presque mis en colère !

Chauvelin se remit rapidement, car il ne manquait pas de courage et sa haine pour son ennemi était telle qu’il avait cessé de le craindre. Il rajusta sa cravate, fit un vigoureux effort pour retrouver son souffle, et, dès qu’il put parler, dit avec calme :

– Cela n’eût servi à rien de m’étrangler, Sir Percy. Au contraire, le sort que je vous ai fait entrevoir pour Lady Blakeney serait devenu irrévocablement le sien, car aucun de mes collègues ne serait disposé à vous offrir, comme je le fais, une chance de salut.

Blakeney, debout maintenant au milieu de la pièce, les mains dans les poches, avait repris son attitude de parfaite indifférence. Il s’approcha tout près de son ennemi triomphant qui, vu sa petite taille, se trouva forcé de lever la tête pour le regarder.

– Ah ! oui, dit-il d'un ton léger. J'oubliais… Nous parlions d'un marché. Et mon rôle dans ce marché, s'il vous plaît ? Est-ce ma personne qu'il vous faut, et désirez-vous me voir dans vos prisons de Paris ? Le voisinage de vos soldats ivres me dégoûterait profondément, mais je vous jure que cela n'altérerait pas la sérénité de mon humeur.

– Je n'en doute pas, Sir Percy, et je vous répéterai ce que j'avais l'honneur de dire tout à l'heure à Lady Blakeney : je ne désire nullement la mort du parfait gentilhomme que vous êtes.

– Comme c'est curieux ! s'exclama Blakeney avec une candeur merveilleusement jouée. Moi qui souhaite tant la vôtre ! Une canaille de moins sous le soleil… Mais pardon ! je vous ai encore interrompu. Vous disiez ?

Chauvelin n'avait même pas tressailli sous l'insulte. L'attitude de Blakeney le laissait maintenant tout à fait indifférent : il savait ce que cachait ce masque d'insouciance et il avait presque payé de sa vie la joie d'avoir fait rugir le lion caché. Toutes les insultes de Sir Percy ne pouvaient que lui être agréables puisqu'elles l'affermissaient dans la conviction que l'Anglais n'avait pas encore reconquis son sang-froid.

– Je m'efforcerai d'être bref, Sir Percy, dit-il. Asseyons-nous et discutons sérieusement cette affaire pour la régler de la façon la plus satisfaisante.

Tout en parlant, il s'était assis à sa table et d'un geste courtois indiquait l'autre chaise vacante que Blakeney prit sans mot dire.

– Ah ! reprit Chauvelin d'un ton engageant, je crois que nous arriverons à nous entendre. Je vous prie d'abord de croire que le projet d'incarcérer Lady Blakeney à Paris n'est pas de

moi ; il est d'un de mes collègues. J'étais opposé à des mesures aussi rigoureuses que celles dont je vous esquissais à l'instant le tableau. Mais elles ont si bien réussi à courber l'orgueil et à vaincre la résistance de la reine que l'on peut espérer, en les appliquant à Lady Blakeney, obtenir un résultat analogue en ce qui la concerne, et surtout en ce qui concerne son époux, le Mouron Rouge.

Il s'arrêta, très satisfait de ce préambule, et se demandant l'effet qu'il produisait sur Sir Percy qui, pour une fois, n'avait pas fait mine de l'interrompre. Il se préparait à reprendre son discours quand un bruit aussi inattendu que déconcertant le fit tressaillir : le bruit d'un ronflement sonore et prolongé. Jetant les yeux sur son ennemi, Chauvelin s'aperçut qu'il était profondément endormi.

Un juron lui échappa, et son poing s'abattant sur la table fit résonner le chandelier de métal. Sir Percy entrouvrit un œil.

– Mille pardons ! fit-il en étouffant un bâillement. Mais je suis très fatigué et votre exorde n'en finissait plus… Vous m'en voyez tout confus…

– Condescendrez-vous à m'écouter, Sir Percy ? demanda sèchement Chauvelin, ou appellerai-je mes hommes en renonçant à toute tentative de traiter avec vous ?

– Comme il vous plaira, monsieur, répondit Blakeney.

Et allongeant de nouveau ses grandes jambes, il enfouit ses mains dans ses poches et parut prêt à reprendre son somme.

Chauvelin le considéra un instant, se demandant vaguement ce qu'il allait faire. Toute cette comédie le mettait hors de lui. Il brûlait de placer sous les yeux de Blakeney les termes du marché, mais il aurait de beaucoup préféré être interrogé par un

adversaire nerveux et troublé auquel il aurait posé ses conditions d'un ton sévère et froid. L'attitude imprévue de Sir Percy le déconcertait, la scène qu'il voulait rendre impressionnante tournait au grotesque, et l'ancien diplomate était forcé de s'avouer qu'une fois de plus son insaisissable adversaire avait le dessus.

Après un moment de réflexion, il se leva, traversa la pièce tout en gardant l'œil sur Sir Percy, et ouvrant la porte glissa rapidement cet ordre au sergent du petit détachement :

– La prisonnière de la cellule n° 6. Que deux hommes me la ramènent ici sur-le-champ.

25

Les termes du marché

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que l'on entendait le pas lourd des soldats qui revenaient. Ces trois minutes avaient semblé une éternité à son impatience tandis qu'il surveillait le sommeil réel ou simulé de son ennemi.

Dès qu'il entendit le mot « Halte ! » derrière la porte, il bondit sur ses pieds. L'instant d'après, Marguerite pénétrait dans la pièce. À peine avait-elle franchi le seuil que Sir Percy se leva tranquillement et se tournant vers elle, lui fit un profond salut. En le voyant, la malheureuse femme devint livide. Le moment redouté était arrivé : comme elle l'avait prévu, Percy venait de se livrer à son ennemi pour la sauver.

– Lady Blakeney, commença Chauvelin dès qu'il eut renvoyé les gardes, lorsque nous nous sommes séparés tout à l'heure, je n'avais aucune idée que j'aurais si tôt le plaisir de m'entretenir avec Sir Percy. Ne soyez pas émue : vous n'avez encore, croyez-moi, aucun motif de crainte ou d'angoisse. Dans vingt-quatre heures vous pouvez être à bord du *Day Dream,* en route pour l'Angleterre. Sir Percy ne désire nullement que vous alliez à Paris, et je crois pouvoir dire que, dans son for intérieur, il a déjà accepté certaines petites conditions que je suis obligé de lui poser avant de signer votre mise en liberté.

– Des conditions ? répéta-t-elle machinalement, tandis que ses yeux allaient de Chauvelin à Sir Percy.

– Vous êtes fatiguée, chère amie, dit Sir Percy. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Il lui approcha courtoisement sa chaise. Elle essaya de rencontrer son regard, mais il tenait les paupières obstinément baissées.

– Oh ! il s'agit d'un simple échange de signatures, poursuivit Chauvelin. Tenez, voici l'ordre autorisant Sir Percy Blakeney et sa femme, née Marguerite Saint-Just, à quitter Boulogne sans être inquiétés.

Il tendait un papier à Marguerite. Elle vit un document officiel portant l'en-tête et le sceau de la République ; son nom et celui de Percy y étaient lisiblement inscrits.

– Il est en règle, je vous assure, continua Chauvelin ; il n'y manque plus que ma signature. Naturellement, dès qu'il sera signé, toutes les mesures édictées contre les citoyens de Boulogne seront rapportées et l'amnistie générale sera proclamée. Vous me suivez bien ?

– Parfaitement, répondit-elle.

Il prit alors une autre feuille qui semblait être une longue lettre aux lignes serrées.

– Je signerai votre sauf-conduit, Lady Blakeney, dès que Sir Percy m'aura écrit de sa main une lettre, dont voici le brouillon que j'ai préparé, et l'aura signée de son nom. Dois-je vous la lire ?

– S'il vous plaît, monsieur, répondit Marguerite en se raidissant, car elle sentait arriver le moment suprême.

Chauvelin cependant caressait sa feuille d'une main légèrement frémissante, tandis qu'il fixait Sir Percy impassible d'un regard où brillait une lueur mauvaise.

– Ce petit document sous forme de lettre m'est adressé personnellement, et bien entendu, rédigé en français. En voici le texte :

Citoyen Chauvelin,

En échange de la somme d'un million de francs, et sur l'assurance que l'accusation ridicule portée contre moi de comploter contre la République sera immédiatement retirée et que je pourrai tranquillement rentrer en Angleterre, je tiens à votre disposition les noms et les lieux de résidence de certaines personnes qui, sous le terme générique de ligue du Mouron Rouge, conspirent actuellement pour délivrer la veuve Capet et son fils et replacer celui-ci sur le trône de France. Vous savez très bien que grâce à ma situation de chef de cette ligue, j'ai pu parvenir à démasquer plus d'un complot royaliste et vous livrer de nombreux conspirateurs. Je suis donc surpris que vous me chicaniez sur le prix demandé. Songez à la valeur de l'information que je suis prêt à vous fournir. Vous m'avez déjà donné des sommes égales pour des renseignements de bien moindre importance. Si vous voulez que je vous continue mes services, il me faut de l'argent afin que je puisse mener l'existence d'un gentilhomme de mon rang et fréquenter le milieu où se fomentent la plupart des complots royalistes en Angleterre.

J'espère recevoir dans les vingt-quatre heures une réponse favorable à ma juste demande. La liste en question vous sera aussitôt livrée. J'ai l'honneur, citoyen, de rester votre fidèle serviteur.

Sa lecture terminée, Chauvelin replia le papier et regarda Sir Percy et Lady Blakeney.

Très droite, la tête haute, les mains crispées l'une contre l'autre, Marguerite n'avait pas fait un mouvement pendant que Chauvelin lisait le document par lequel il voulait marquer un homme d'honneur au fer rouge de la honte. Après en avoir entendu les premiers mots, elle avait jeté un regard à son mari, mais celui-ci se tenait à quelque distance en dehors de la zone éclairée par les chandelles et elle ne pouvait distinguer son visage. À mesure que le sens de la lettre pénétrait dans son esprit, elle se sentait de plus en plus convaincue d'une chose : c'est que jamais Percy ne consentirait à racheter sa vie et même celle de sa femme à un tel prix. Mais elle aurait aimé que d'un signe, d'un regard, il lui indiquât la conduite à tenir ; comme il ne bougeait pas, elle se contenta de garder son attitude de silencieux mépris.

Mais à peine la lecture de la lettre avait-elle pris fin que tout à coup un rire sonore retentit : Sir Percy, la tête rejetée en arrière, riait à gorge déployée.

– Que voici une belle épître ! s'écria-t-il. Dieu me pardonne ! Mais si jamais je signe cet intéressant document, personne ne voudra croire que j'aie pu m'exprimer avec une telle élégance dans un français si pur…

– Ceci est prévu, Sir Percy, répliqua Chauvelin, et dans la crainte que plus tard on puisse émettre le moindre doute à ce sujet, vous devez copier cette lettre entièrement de votre main et la signer devant moi, ici même, en présence de Lady Blakeney, du délégué du Comité de salut public, Collot d'Herbois, et d'une demi-douzaine d'autres témoins de mon choix. L'argent dont il est question vous sera remis par Collot d'Herbois et les mêmes témoins vous verront le recevoir de ses mains. Ils sau-

ront donc que sous le personnage du soi-disant chef de la ligue du Mouron Rouge se cache un espion aux gages de la France.

– Monsieur, votre génie passe l'imagination… Et puis-je savoir ce qu'il adviendra de cette lettre après que je l'aurai écrite et signée ? Excusez ma curiosité, mais je prends à cette question un intérêt fort naturel.

– Oh ! c'est très simple. Cette lettre sera publiée dans le *Moniteur* où plusieurs de vos compatriotes ne manqueront pas de la cueillir pour la porter toute chaude à la presse anglaise. Ne voyez-vous pas d'ici le titre alléchant qui s'étalera dans la *London Gazette : Le Mouron Rouge démasqué… Scandaleuse mystification… L'origine des millions de Sir Percy Blakeney*. La *London Gazette* est un journal très répandu, monsieur. Du reste, par les soins d'amis dévoués que j'ai en Angleterre, le prince de Galles et quelques autres personnalités seront les premiers informés. N'ayez crainte, votre lettre aura toute la publicité qu'elle mérite.

Chauvelin s'arrêta. Abandonnant le ton ironique, il reprit d'une voix frémissante de haine contenue :

– Soyez assuré, Sir Percy, que nous jetterons suffisamment de boue à ce glorieux Mouron Rouge pour qu'il en soit couvert jusqu'à la fin de ses jours !

– Oh ! dit nonchalamment Blakeney, je ne doute pas que vous et vos collègues soyez passés maîtres dans l'art de jeter de la boue.

Chauvelin hors d'haleine s'était tu. L'émotion, la haine, le désir de vengeance le bouleversaient intérieurement. Il passa son mouchoir sur son front où perlait la sueur.

– Eh ! voilà une besogne qui donne chaud… dites, monsieur… Chaubertin ! observa Blakeney avec un petit rire.

Marguerite était comme pétrifiée. Percy, de qui elle attendait une explosion de révolte, une protestation indignée devant la machination infâme, Percy restait calme, il plaisantait !

Avec un grand effort pour se maîtriser, Chauvelin reprit :

– Demain donc, vous serez libres, et les Boulonnais se réjouiront. La République, qui veut le bonheur des bons patriotes, gratifiera Boulogne d'une grande fête en l'honneur de la Liberté, cette divinité qui nous est plus chère que tout au monde et que nous ne cesserons de défendre contre les suppôts de Pitt et de Cobourg. Le canon tonnera, un cortège se déroulera à travers la ville et Boulogne sera en liesse ; elle mérite bien ces patriotiques réjouissances puisque c'est dans ses murs qu'on aura vu humilié, vaincu, livré au mépris et à l'exécration universelle notre mortel ennemi, le Mouron Rouge !

– Sapristi, monsieur ! comme vous parlez bien notre langue ! s'écria Sir Percy avec admiration, et que je voudrais manier le français avec cette maîtrise !

Marguerite s'était levée, incapable d'en supporter davantage. L'attitude étrange de son mari la déroutait. Pourquoi Percy ne se révoltait-il pas ? Pourquoi ne déchirait-il pas l'horrible papier pour en frapper cet homme au visage ? Sans doute était-ce pour la sauver elle-même qu'il supportait l'insulte avec cet air paisible, souriant même… Mais non, il est de ces choses sacrées que l'on ne sacrifie à aucun prix ! Marguerite aurait voulu lui crier qu'elle ne se souciait pas de la vie, qu'elle ne redoutait pas la souffrance, que seul son honneur lui était précieux.

Percy se tournait vers elle, mais sans s'avancer hors de la pénombre.

– En vérité, madame, dit-il en s'inclinant profondément, je crains que cette longue conversation ne vous ait quelque peu fatiguée… Auriez-vous la bonté, monsieur Chauvelin, de donner des ordres pour que Lady Blakeney soit reconduite à sa chambre ?

Marguerite, instinctivement, s'avança vers lui. Pendant une seconde, elle oublia Chauvelin, elle oublia sa résolution de rester courageuse et fière, et d'une voix brisée où se devinaient son amour et son désespoir, elle s'écria :

– Percy !

Il recula d'un pas. Marguerite comprit par là quelle faute elle avait commise en laissant entrevoir à leur ennemi les sentiments qui bouleversaient son âme. Son appel poignant avait montré à Chauvelin le lien puissant qui l'unissait à son mari, et cette révélation lui était précieuse sans doute, car un sourire satisfait détendait ses lèvres minces. Honteuse de s'être ainsi trahie, Marguerite redressa la tête et foudroya Chauvelin du regard, le forçant à baisser les yeux.

Sir Percy, avec désinvolture, saisit la sonnette posée sur la table.

– Excusez cette liberté, monsieur, dit-il en l'agitant, mais Lady Blakeney n'en peut plus et sera beaucoup mieux dans sa chambre.

Marguerite lui jeta un regard reconnaissant. Après tout, elle n'était qu'une femme, et elle avait atteint en effet la limite de ses forces. La mort lui paraissait la seule issue possible à cette affreuse situation. Elle ne souhaitait qu'une chose : se retrouver une fois encore dans les bras de Percy ! Pour l'instant,

comme elle ne pouvait lui parler et qu'il lui dérobait son visage, elle préférait se retrouver seule.

En réponse au coup de sonnette, le sergent parut.

– Désirez-vous, madame, vous retirer ? demanda Chauvelin.

Elle fit un signe affirmatif, et Chauvelin donna l'ordre au sergent de reconduire la prisonnière à sa cellule.

Marguerite se dirigea vers la porte. En passant près de son mari, elle lui tendit sa main glacée. Avec une grâce de parfait gentilhomme, il prit la petite main et, se penchant très bas, y posa un baiser.

Alors, Marguerite se rendit compte que la main robuste qui serrait la sienne tremblait, et que les lèvres de Percy étaient brûlantes.

26

Sir Percy fait son choix

Les deux hommes restèrent seuls.

Maintenant, pour Chauvelin, tout était réglé. Un moment auparavant il se demandait encore si Sir Percy souscrirait aux conditions infâmes du marché qui lui était proposé. Son orgueil, sa fierté de gentilhomme, n'allaient-ils pas, balayant tout autre sentiment, se révolter devant un tel sacrifice ? Mais l'appel de Marguerite, où vibrait tant de tendresse et de désespoir, avait rassuré Chauvelin, et maintenant, il ne doutait plus que, pour sauver la femme dont il était passionnément épris, Blakeney fût prêt à tout accepter.

Sir Percy, qui n'avait pas fait le moindre mouvement pour suivre Lady Blakeney, se tourna de nouveau vers son adversaire.

– Vous disiez donc, monsieur ? demanda-t-il avec calme.

– Oh ! je ne vois plus rien à ajouter, Sir Percy, répliqua Chauvelin. Mes conditions sont claires, il me semble : la mise en liberté immédiate pour vous et Lady Blakeney, en échange d'une lettre écrite et signée par vous devant témoins. Faute de quoi l'incarcération de Lady Blakeney à la Conciergerie telle que je vous l'ai décrite, sa mise en jugement, et pour finir, l'échafaud. Et j'ajouterais : le même sort vous attend, si je n'étais sûr que cette considération vous laisse indifférent.

– Vous faites erreur, monsieur, une erreur absolue. Je n'ai aucune envie d'achever ma carrière sur votre damnée machine… D'autre part votre idée de réjouissances publiques me plaît assez et j'aimerais entendre le canon qui annoncera l'amnistie, car vous vous proposez de tirer le canon, m'avez-vous dit ?

– Certainement, Sir Percy, ricana Chauvelin, et du fort même où nous sommes, si cela peut vous faire plaisir.

– À quelle heure la lettre doit-elle être prête ?

– À l'heure qu'il vous plaira !

– Le *Day Dream* pourrait lever l'ancre à huit heures. Vous conviendrait-il que je vous remette la lettre à sept heures ?

– Certainement, Sir Percy, si vous voulez bien accepter jusque-là mon hospitalité, tout inconfortable qu'elle soit !

– Je vous remercie, monsieur !

– Alors, Sir Percy, dois-je conclure que…

Un rire bruyant s'échappa des lèvres de Blakeney.

– Que j'accepte le marché !… Morbleu, oui, je l'accepte ; j'écrirai la lettre, je la signerai et vous nous préparerez nos sauf-conduits en échange. À sept heures du soir, c'est convenu. N'ayez pas l'air si stupéfait… La lettre, les témoins, l'argent, que tout soit prêt ! J'accepte, vous dis-je ! Et maintenant, par tous les diables de l'enfer, qu'on me donne à souper et un lit, car je tombe de fatigue.

Et, continuant à rire, Sir Percy, sans se gêner, agita la sonnette.

27

Boulogne veille

Sur la lourde porte de chêne qui fermait l'entrée du fort Gayole, le texte de la proclamation était affiché. Une petite lanterne suspendue l'éclairait de sa faible lumière agitée par la brise nocturne. Par instant, les gros caractères noirs, la signature épaisse se perdaient dans l'ombre, puis soudain ressortaient sur le papier jaunâtre comme un grimoire de sorcier.

En face de la poterne, la foule des hommes s'était massée. La lune projetait de temps à autre ses rayons sur ces visages las où se peignait la même expression d'attente angoissée, sur ces cheveux noirs ou grisonnants, sur des dos courbés par le travail, sur des mains rudes et noueuses comme les branches de très vieux arbres. Debout, en silence, ces hommes veillaient.

Pourtant, les sentinelles occupaient bien leur poste à l'entrée du fort ; mais ce n'était pas sur elles que pesait la formidable menace, et l'on pouvait craindre de leur part un moment d'inattention, une maladresse, voire même une trahison. Voilà pourquoi tous les Boulonnais étaient là, montant la garde autour de la sombre prison, afin que personne ne pût s'en échapper, veillant sur le précieux otage dont la captivité était le gage de leur propre existence.

Un silence mortel régnait, rompu seulement par le claquement léger du papier secoué par le vent. La lune, après s'être montrée assez avare de ses rayons, finit par se cacher derrière

une barre de gros nuages, et la foule, les soldats, les hautes murailles, tout se perdit dans l'obscurité.

Seule, la lanterne continuait à répandre devant la poterne un demi-cercle de lumière jaunâtre. Parfois, un homme se détachait de la foule pour venir examiner de plus près le redoutable document. Un avertissement bourru de la sentinelle, l'éclair d'une baïonnette dressée, et tout rentrait bien vite dans l'ombre.

Le carillon du beffroi égrenait lentement les heures. Sur le matin, une pluie fine se mit à tomber, refroidissant les malheureux qu'elle trempa jusqu'aux os.

Mais ils n'y prenaient pas garde.

« Il ne faut pas dormir, sans quoi la femme pourrait s'échapper. »

Ceux qui le pouvaient s'appuyaient contre les murailles de la forteresse. Deux fois avant minuit, ils entendirent un rire étrange et joyeux venant de la salle éclairée dont la fenêtre s'ouvrait sur le rempart. En dernier lieu, ce rire se prolongea comme s'il répondait à quelque bonne plaisanterie.

Peu après, la porte massive de la prison s'ouvrit, livrant passage à une demi-douzaine de soldats – tous de solides gaillards – qui entouraient un mince personnage vêtu de noir.

Les Boulonnais contemplèrent ce groupe avec un intérêt soudain :

– Qui est-ce ? murmurait-on.

– Le citoyen gouverneur, suggéra l'un.

– Ou le nouveau bourreau, lança un autre.

– Non, non, intervint Pierre Maxime, doyen des pêcheurs de Boulogne et arbitre respecté en toutes matières. Non, c'est le citoyen envoyé de Paris, l'ami de Robespierre. Il commande à tout le monde, à c't'heure, et le gouverneur lui-même obéit à ses ordres. C'est lui qui a décrété que si l'espionne s'échappait…

– Chut ! chut ! firent des voix effrayées dans la foule.

– Chut ! Pierre Maxime, le citoyen de Paris pourrait t'entendre, lui souffla un de ses voisins, et il croirait peut-être que nous voulons nous révolter.

– Que font ici tous ces gens ? interrogea Chauvelin en arrivant dans la rue.

– Ils surveillent la prison, citoyen, répondit la sentinelle à qui la question était adressée, de peur que la prisonnière ne tente de s'évader.

Avec un sourire satisfait, Chauvelin se dirigea vers l'hôtel de ville, entouré de près par son escorte. Les hommes le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il disparût avec les soldats dans l'obscurité de la nuit. Puis ils continuèrent leur monotone et pénible veillée.

Les douze coups de minuit tintèrent au beffroi. La lumière solitaire qui éclairait une des fenêtres du fort s'éteignit et, dans la prison, tout ne fut plus que silence et ténèbres.

28

L'amnistie

Les citoyens de Boulogne avaient passé une nuit blanche. Quelques-uns seulement s'étaient abandonnés à une lourde somnolence, plus pénible encore qu'une veille complète.

Dans les maisons, les femmes non plus n'avaient pris aucun repos. L'oreille aux aguets, sensibles au moindre bruit, au moindre souffle de vent pénétrant par les fenêtres ouvertes, elles avaient l'esprit hanté par la menace suspendue au-dessus de leur tête. Si la prisonnière parvenait à s'évader, ce serait le deuil et la désolation pour les familles de Boulogne. C'est pourquoi les femmes pleuraient, redisant tout bas les Pater et les Ave qu'au nom de la Liberté une nouvelle tyrannie leur avait ordonné d'oublier. On avait été chercher, au fond des armoires où ils étaient cachés, les vieux chapelets usés, et les genoux raidis par le labeur se pliaient comme autrefois pour la prière.

– Seigneur !… Seigneur ! ayez pitié de nous. Ne permettez pas que cette femme s'échappe !

– Sainte Mère de Dieu, conservez-nous nos hommes î…

Quelques femmes sortirent dès l'aube pour retrouver leur mari et leur porter un peu de soupe chaude.

– Avez-vous vu quelque chose ?

– Cette femme, où est-elle enfermée ?

– Ils ne vous l'ont pas montrée ?

– Est-on bien sûr qu'elle est encore là ?

Questions et suppositions circulaient dans les groupes en murmures étouffés, en même temps que se faisait la distribution des bols fumants.

Personne n'avait d'information précise à fournir, à part Désiré Melun qui prétendait avoir entrevu pendant la nuit une figure de femme à l'une des fenêtres supérieures de la forteresse. Mais comme il était incapable de décrire cette figure, et même de préciser à quelle fenêtre elle était apparue, chacun de conclure que Désiré Melun avait rêvé.

Mais voilà que du côté de l'hôtel de ville, dans la direction opposée à la prison, se fit entendre un tintement allègre.

Engourdis et mornes, les gens ne se retournaient même pas pour voir Auguste Moleux, le crieur public, qui arrivait de son pas pesant, agitant sa clochette et suivi de près par deux hommes de la garde municipale. Il fendit la foule à grand-peine, et dut, pour se frayer un chemin, lancer des « Holà !... Gare !... » de sa voix sonore, tout en jouant des coudes. Il n'était ni las, ni engourdi, ce bon serviteur de la République, qui venait de dormir toute la nuit à poings fermés dans une mansarde de l'hôtel de ville.

En silence, la foule s'écarta pour le laisser passer, car c'était un gaillard solide et bien musclé. Poussant, jurant et cognant, il parvint rapidement à l'entrée de la prison.

– Allons ! qu'on m'enlève ça ! commanda-t-il d'une voix de stentor en désignant la proclamation.

Les gardes s'empressèrent d'arracher la feuille, sous le regard de la foule stupéfaite. Qu'est-ce que cela voulait dire ?… Puis Auguste Moleux se tourna vers les hommes.

– Citoyens ! clama-t-il, le gouvernement de la République une et indivisible décrète que la journée d'aujourd'hui sera consacrée à la glorification de la Liberté. Des réjouissances publiques auront lieu auxquelles prendront part tous les citoyens de la ville.

– Des réjouissances publiques ? Comment ? alors que…

– Taisez-vous ! gronda le crieur. Vous n'avez pas compris. Tout est fini ! Plus de danger, maintenant, que cette femme s'échappe ! Vous pouvez danser, vous amuser tout votre soûl, car le Mouron Rouge a été capturé ici, à Boulogne, cette nuit !

– Qui ça, le Mouron Rouge ?

– Ce diable d'Anglais – un complice de Pitt, pour sûr – qui a fait échapper de Paris beaucoup de ses amis les aristos. Le voilà pris, cette fois, et bien gardé dans la prison Gayole. Le gouvernement en est si content qu'il veut récompenser particulièrement la ville de Boulogne où l'espion s'est fait prendre !

– Sainte Vierge ! qui aurait cru…

– Chut ! Jeannette : tu sais bien qu'il n'y a plus de Sainte Vierge !

– Et comment veut-on nous récompenser ? Le sais-tu, Moleux ?

Il n'est pas facile pour l'esprit humain de passer tout d'un coup du désespoir à la confiance, et les pêcheurs boulonnais n'avaient pas encore bien compris qu'ils pouvaient rejeter d'un

seul coup leurs angoisses pour se livrer à la joie et au divertissement.

De sa vaste poche, Auguste Moleux tira une feuille de grand format, la déroula, prit son air le plus solennel, et lut d'une voix tonnante :

Aujourd'hui, 25 Vendémiaire an II, le gouverneur de Boulogne porte à la connaissance de la population qu'une amnistie générale a été décrétée en faveur de tous les citoyens de Boulogne actuellement incarcérés. Remise en liberté des prisonniers ; grâce pleine et entière accordée aux condamnés à mort ; état de siège levé, libre accès de la ville et du port.

Un silence profond suivit cette annonce. Chassant la peur et la tristesse, l'espérance enfin inondait les cœurs.

– Alors, mon frère va sortir de prison, murmura joyeusement une jeune fille.

– Mon fieu ! ils vont me rendre mon fieu ! bégaya un vieillard dont les yeux se mouillèrent.

– Et Denise Latour ! on fait bien de la relâcher, la pauvrette ! elle n'avait sûrement rien fait de mal.

– Le pauvre abbé Foucquet sera remis en liberté !

– Et son neveu François…

– Et Félicité…

– Tant mieux, fit une femme, ils ne méritaient pas la prison !

– Par exemple ! rétorqua un homme. Les prêtres, on n'en a plus besoin, à c't'heure. Moins y en a, mieux ça vaut !

Mais cette déclaration ne trouva guère d'écho dans la foule. Quelques-uns chuchotaient entre eux à voix basse :

– On va pouvoir circuler comme avant. Si on s'en allait d'ici ? souffla un pêcheur à sa femme en lui saisissant la main.

– Oui-dà… Si on savait (tout arrive !) que nous avons prêté notre bateau…

– Chut ! c'est à cela que je pensais…

– La tante Lebrun est bien plus tranquille à Bruges. On pourrait aller chez elle…

D'autres parlaient tout bas de l'Angleterre et du Nouveau Monde, de l'autre côté des mers. Ceux-là avaient peut-être reçu de l'argent d'aristocrates fugitifs en échange d'un renseignement, d'une cachette, d'un embarquement clandestin. L'amnistie pouvait ne pas durer. Il valait mieux songer tout de suite à se mettre en sûreté.

– Habitants de Boulogne, conclut Auguste Moleux d'un air sentencieux, soyez reconnaissants au citoyen Robespierre qui prouve de la sorte son amour pour votre ville !

– Vive Robespierre ! lancèrent quelques voix.

Tous reprirent l'acclamation avec entrain :

– Vive Robespierre !… Vive la République !… Vive la Liberté !

– Et pour rendre un juste hommage au gouvernement de la République, préparez-vous à prendre part au cortège solennel qui défilera ce soir à travers la ville et autour des remparts !

À l'horizon, la pâleur grise de l'aube faisait place à la gloire du soleil levant. La pluie avait cessé ; les lourds nuages ardoisés se déchiraient çà et là, laissant voir un ciel de turquoise, où de lointaines vapeurs se teintaient de rose.

Les tours et les rochers du vieux Boulogne se dégagèrent peu à peu de la brume. La cloche du beffroi sonna six heures. Bientôt la coupole massive de Notre-Dame se revêtit de pourpre et la croix dorée de Saint-Joseph renvoya sur la place un rayon de vermeil.

Les moineaux de la ville se mirent à piailler. Au loin, dans la direction de Dunkerque, le canon résonnait sourdement.

Tous les yeux se tournèrent vers l'est, car le soleil apparaissait, balayant d'un seul coup les nuages, et déployait sa magnificence dans un ciel de flamme.

Et la mer, elle aussi, refléta la splendeur du matin nouveau. Que ce lever du jour semblait beau, après cette nuit atroce !

– Vive la République ! lancèrent à pleine voix les Boulonnais, délivrés enfin du fardeau de leur angoisse.

Ils se sentaient frais et gaillards, tout prêts à célébrer joyeusement la fête publique ordonnée par Robespierre à l'occasion de la capture du Mouron Rouge. Un peu plus, ils auraient crié : « Vive le Mouron Rouge ! » Espion ou héros, cet inconnu n'était-il pas la cause première de leur joie ?

À peine Auguste Moleux eut-il crié les nouvelles par la ville et cloué sur différents édifices la proclamation d'amnistie, que

tous les habitants de Boulogne, oubliant la fatigue et les terreurs passées, se préparèrent à fêter avec entrain cette mémorable journée. Pour commencer, beaucoup se rendirent dans les tavernes et les cabarets, et là, tout en absorbant une chope de bière ou une tasse de café, ils s'entretinrent du programme des réjouissances.

Le rassemblement devait avoir lieu avant le coucher du soleil sur la place de la Sénéchaussée. Le cortège se déroulerait à travers la ville, puis ferait le tour des remparts à la lueur des torches pour s'arrêter devant l'hôtel de ville où le citoyen Chauvelin, représentant du Comité de salut public, recevrait une adresse de bienvenue.

On savait qu'il y aurait dans le cortège un char triomphal où une femme en costume antique personnifierait la Liberté.

Évanouies, les appréhensions de la veille ! Oubliée, la sanglante Révolution, qui aujourd'hui suspendait ses affreuses hécatombes !… Il n'était plus question que des divertissements du jour – et aussi de ce mystérieux Anglais, le Mouron Rouge, qui était l'occasion de cette fête.

29

Le cortège

Jusqu'à leur dernier jour, les ancêtres des Boulonnais d'aujourd'hui gardèrent vivant dans leur mémoire le souvenir de la grande fête qui, durant vingt-quatre heures, mit leur ville en délire. Si nombreuses étaient les familles qui comptaient un père, un fils ou un frère en prison sous une inculpation plus ou moins imaginaire, si nombreux étaient ceux qui voyaient s'allonger vers eux l'ombre menaçante de la guillotine, que le 25 Vendémiaire an II fut pour tous un jour de délivrance, un jour d'allégresse inoubliable.

Le temps fut singulièrement beau. Jusqu'au soir, le ciel garda son manteau d'azur tandis que le soleil continuait à sourire avec complaisance aux préparatifs de la petite ville en liesse. Comme il commençait à s'incliner lentement vers l'ouest, quelques petits nuages duveteux parurent à l'horizon et, bien que le ciel demeurât clair et bleu, la mer prit une teinte sombre. Puis à mesure qu'à la coloration ardente du couchant succédaient les tons mauves et gris du crépuscule, les nuages se réunirent en masses plus denses, qui à leur tour se fondirent en de grosses nuées poussées par le vent du large.

Mais les menaces de pluie n'étaient pas pour inquiéter ceux qui s'apprêtaient à suivre le cortège. Au contraire, un ciel couvert conviendrait admirablement à un défilé aux flambeaux, et ferait encore mieux ressortir l'éclat des torches.

Une foule nombreuse piétinait depuis longtemps déjà sur la place de la Sénéchaussée, lorsque le beffroi annonça la demie de cinq heures, moment fixé pour le départ du cortège. Tout ce monde s'agitait, plaisantait, riait. Les filles poussaient de petits cris aigus quand les jeunes gens cueillaient çà et là un baiser sur des joues vermeilles, ou passaient familièrement le bras autour de quelque jolie taille. Tous ne pensaient qu'à la joie de se détendre après ces journées d'angoisse.

Cependant, à l'extrémité de la place, la guillotine était là qui dressait vers le ciel ses longs bras minces, et les derniers rayons du jour faisaient briller la lame triangulaire aujourd'hui inactive. Elle dominait cette foule joyeuse et attendait la fin de la fête, prête ensuite à reprendre sa tâche.

Mais ce soir, qui s'en souciait ? On vivait l'heure présente, sans une pensée pour les angoisses d'hier, sans une appréhension pour les dangers à venir.

À quelques pas de là, attendait le char triomphal, prêt à se mettre en marche. C'était un chariot de ferme peint en vermillon, tout enguirlandé de lierre et de feuillages d'automne où des baies de sorbier et d'aubépine jetaient leur note vive. Quatre chevaux blancs y étaient attelés, un peu agacés par les guirlandes dont on avait jugé bon de les décorer, eux aussi.

Un siège élevé, recouvert d'étoffe pourpre, occupait le centre du char. Une femme y trônait avec majesté, drapée à l'antique, les cheveux serrés dans un bandeau d'argent, un collier magnifique autour du cou. C'était Désirée Candeille.

Chauvelin, en guise de récompense, avait imaginé de lui donner un rôle de premier plan dans les réjouissances publiques. Le matin même, le gouverneur de la ville était venu prier l'actrice de bien vouloir personnifier la Liberté dans le cortège nocturne. Cet hommage ne l'avait pas médiocrement flattée,

non plus que la gratitude exprimée par Chauvelin en termes choisis pour la part qu'elle avait prise à la capture du Mouron Rouge. Occupée par sa toilette, l'arrangement de sa coiffure, consultée à tout instant pour la mise en scène du cortège, que Collot d'Herbois, en sa qualité d'ancien acteur, s'était chargé de régler avec elle, Désirée Candeille avait cessé de penser « aux deux espions anglais » et au sort qui les attendait. Mais quand une fois installée sur son char place de la Sénéchaussée, elle se trouva de niveau avec la plate-forme de la guillotine, ses pensées se reportèrent soudain vers Blakeney Manor ; elle se rappela l'accueil généreux de Marguerite, la bonne grâce souriante de son mari… et, comme un dernier rayon de jour faisait luire le couteau de la sinistre machine, Désirée Candeille frissonna.

Elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur ces souvenirs troublants, car la foule déjà bruyante redoublait de cris et de vivats à la vue d'une troupe de jeunes gens qui débouchaient sur la place en brandissant des torches et des lanternes. Le cortège acheva de s'organiser et bientôt le signal du départ fut donné.

En tête, marchaient deux tambours, deux trompettes et une escouade de gardes nationaux. Puis s'avançaient sur une double file trente jeunes filles en robe blanche qui portaient dans leurs mains des chaînes brisées, symbole de l'esclavage vaincu. Venait alors le char triomphal, un peu cahotant, un peu grinçant, où la Liberté, un rameau de chêne à la main, recevait d'un air majestueux les acclamations que la foule ne lui marchandait pas. D'autres jeunes filles vêtues de blanc suivaient le char avec des gerbes de fleurs et des cornes d'abondance, et les porteurs de torches qui encadraient le cortège éclairaient la scène d'une rouge lueur.

Mais il ne suffisait pas à la foule émerveillée d'admirer le défilé : elle voulait y prendre part, et bientôt elle s'engouffrait à la suite de « la Liberté » dans les rues étroites du vieux port.

Le ciel se chargeait ; des gouttes de pluie mouillèrent les minces draperies et firent grésiller la flamme des torches, mais personne n'y prit garde. L'éclat de cette fête empêchait de sentir le froid et l'humidité. Tous ces gens possédés par le désir éperdu de se réjouir ne pouvaient s'accommoder longtemps d'un défilé lent et régulier. Le cortège, qui avait marché d'abord dans une belle ordonnance, eut bientôt perdu toute solennité. Dans les rues montantes et tortueuses, on se poussait, on se tirait, on glissait. Les jeunes gens agitaient leurs torches pour asperger d'étincelles les figurantes, qui jetaient de petits cris d'effroi. Quelques bons patriotes essayèrent de chanter *la Marseillaise,* mais les pêcheurs préférèrent entonner de vieilles chansons de bord. Les trompettes lançaient leurs notes cuivrées avec plus d'entrain que de justesse, et les tambours semblaient prendre à tâche de noyer tout ce vacarme dans leurs roulements frénétiques.

Quand le tour de la ville s'acheva, l'excitation était à son comble, et au lieu d'un cortège, ce fut une farandole échevelée qui s'engagea sur les remparts.

Cependant, le long des murailles massives qui encerclaient les lugubres prisons du fort Gayole, et du vieux Château, des ombres se dissimulaient craintivement. Tel un gibier traqué, elles se rencoignèrent dans les angles des murailles lorsque les clameurs joyeuses de la fête se rapprochèrent, et comme les torches et les lanternes commençaient à percer l'obscurité, toutes ces silhouettes fugitives s'efforcèrent de se confondre encore plus avec les ténèbres environnantes.

Quand le cortège eut passé bruyamment, laissant sur le sol des branches fanées et des débris d'oripeaux, quand les sons discordants des trompettes se furent atténués, des figures blêmes se tendirent dans la nuit, et des doigts tremblants serrèrent les pauvres ballots de hardes préparés pour une fuite hâtive.

À sept heures, avait-on dit, au premier coup de canon, les prisons s'ouvriraient et le port serait libre. Ceux dont la vie était menacée pourraient s'enfuir.

Et les mères, les femmes, les sœurs ou les fiancées attendaient l'ouverture des portes de la forteresse, car des êtres aimés allaient être remis en liberté, grâce à la capture du Mouron Rouge.

30

Entracte

Pour Chauvelin, la journée s'était écoulée dans une attente fiévreuse et pleine d'appréhension.

Collot d'Herbois l'avait harcelé de ses conseils accompagnés de menaces à peine voilées. Sur son désir, la prison avait été transformée en une véritable forteresse pourvue d'une solide garnison qui occupait les postes de garde, les bureaux, les escaliers et jusqu'aux moindres corridors, garnison composée d'hommes choisis parmi les plus sûrs de la troupe et de la garde nationale.

À ces ordres de son collègue, Chauvelin n'avait opposé aucune objection. Pour lui, il ne craignait pas de tentative d'évasion, de la part de sa prisonnière, mais il avait, depuis longtemps, renoncé à faire comprendre à Collot d'Herbois que jamais Lady Blakeney, non plus que son mari, ne voudraient d'une liberté achetée par la vie de tant d'innocents.

Plus il y réfléchissait, plus il croyait que Sir Percy écrirait la lettre demandée ; puis, ayant sauvé la vie de sa femme au prix de son honneur, chercherait dans le suicide le seul moyen d'échapper au mépris universel soulevé par son seul nom. Le plan, par lequel Chauvelin espérait détruire non seulement le chef héroïque mais la ligue du Mouron Rouge tout entière en les couvrant d'opprobre et de ridicule, était, dans sa cruauté raffinée, merveilleusement subtil. Pierre par pierre il avait construit l'édifice savant de son intrigue, depuis la présentation de Can-

deille à Marguerite jusqu'à l'arrestation de Lady Blakeney. Restait maintenant à savoir comment agirait Sir Percy quand, en échange de la lettre, il verrait sa femme remise en liberté. Tout le jour cette question obséda Chauvelin. Il avait monté soigneusement la pièce, mais il ignorait la façon dont l'acteur principal interpréterait son rôle au dernier acte. Quand sa nervosité devenait par trop grande, il errait dans le fort, et sous un prétexte quelconque allait voir l'un ou l'autre de ses prisonniers. Marguerite ne faisait aucune attention à sa présence ; à peine répondait-elle à ses questions par un signe de tête ou quelques mots brefs.

– J'espère que vous avez tout ce qui vous est nécessaire, Lady Blakeney ?

– Oui, monsieur.

– Sir Percy est en bonne santé. Pour l'instant il dort profondément. Lui donnerai-je de vos nouvelles ?

– Comme il vous plaira.

Plus tard dans la journée, poussé par Collot, il ordonna que Marguerite fût changée de cellule.

Il profita de ce changement pour lui faire une nouvelle visite et lui dit, comme s'il s'excusait :

– Ce sera plus commode, Lady Blakeney, et vous serez mieux installée.

– Comme vous voudrez, monsieur.

Mais quand il se fut retiré, Marguerite s'élança vers l'abbé, compagnon doux et compatissant de ses heures d'angoisse, et, tombant à genoux auprès de lui, sanglota :

– Ah ! si je pouvais seulement le voir une minute !… une seconde !… si je pouvais savoir…

Si elle pouvait seulement savoir ce que Percy avait décidé. Cette incertitude la rendait folle.

– Le bon Dieu le sait, répliqua doucement le vieillard, confiez-vous à sa divine Providence.

La nouvelle chambre que Chauvelin avait choisie pour Lady Blakeney donnait sur la salle où, la veille au soir, il avait eu avec Sir Percy son mémorable entretien. Elle était étroite, sombre et n'avait qu'un petit vasistas grillagé, placé très haut, en guise de fenêtre.

Afin de prouver à Lady Blakeney qu'il ne voulait nullement ajouter les souffrances physiques aux tortures morales, Chauvelin avait donné des ordres pour que cette pièce fût rendue aussi habitable que possible. Un tapis en recouvrait le carrelage ; on y avait mis un fauteuil, un divan d'aspect confortable avec des oreillers et une couverture, un guéridon, et tout au fond, derrière un paravent, une table de toilette très propre pourvue d'eau fraîche et de serviettes blanches.

Mais, de même que la pièce manquait de fenêtres, elle manquait également de porte. Celle qui donnait sur la grande salle avait été retirée de ses gonds, et de chaque côté de l'ouverture se tenait un soldat, la baïonnette au fusil.

Chauvelin conduisit lui-même Marguerite à sa nouvelle prison. Elle le suivit silencieuse et apathique ; même la vue des soldats armés parut la laisser indifférente. Mais quand, en passant le seuil, elle s'aperçut que la porte avait été enlevée, elle tressaillit et jeta un coup d'œil rapide aux deux gardiens qui pourraient ainsi contrôler ses moindres mouvements. La pensée

de la reine soumise à l'humiliation de cette surveillance constante lui traversa l'esprit, et tout son délicat visage rougit de honte et de dégoût.

Peut-être eut-elle en cet instant l'intuition de ce qu'était l'ultimatum posé à Sir Percy : sa femme était menacée d'un sort analogue à celui que subissait l'infortunée souveraine à la Conciergerie.

– Vous voyez, madame, murmurait près d'elle la voix de Chauvelin, que nous avons fait de notre mieux pour rendre votre bref séjour parmi nous le moins désagréable possible. J'espère que vous vous trouverez bien dans cette chambre en attendant l'heure où Sir Percy sera prêt à vous escorter jusqu'à son yacht.

– Je vous remercie, dit-elle d'un ton glacé.

– Et s'il vous manquait quelque chose, je serai dans la pièce voisine toute la journée, entièrement à vos ordres.

Un soldat entrait, portant une légère collation qu'il déposa sur le guéridon. Chauvelin s'inclina devant Marguerite et sortit. D'un signe il indiqua aux soldats qu'ils devaient se tenir de chaque côté de l'ouverture, de manière à ce que la prisonnière ne les vît point et pût avoir l'illusion qu'elle était seule.

Il était satisfait. La vue des soldats avait eu sur Marguerite l'effet qu'il en attendait. Lady Blakeney avait compris : Chauvelin n'en demandait pas davantage.

Oui, tout avait été prévu. Collot d'Herbois lui-même en arrivait à reconnaître que rien n'avait été laissé au hasard. Il avait vu le texte de la lettre et s'en était déclaré satisfait. Maintenant qu'il commençait à comprendre toute l'habileté du plan de son

collègue, il n'avait plus qu'une crainte : que l'Anglais refusât d'écrire la lettre.

– Bah ! il s'y décidera, se disait-il chaque fois que cette hypothèse se présentait à son esprit. Après tout c'est un moyen facile de sauver sa peau.

– Tu n'hésiterais pas, toi, citoyen Collot ? lui demanda Chauvelin avec une ironie à peine voilée, si on te donnait le choix entre écrire cette lettre… ou l'échafaud. Tu signerais plutôt des deux mains.

– Parbleu ! répondit l'autre avec énergie.

– Surtout si, par-dessus le marché, l'on te promettait un million !

– Ce sale espion, gronda Collot, tu ne vas tout de même pas lui donner une pareille somme ?

– Sois sûr qu'il ne la prendra pas, mais on la placera à portée de sa main, de sorte qu'il paraîtra l'avoir acceptée.

Collot d'Herbois jeta un coup d'œil admiratif à son collègue. Mais une crainte nouvelle le prenant :

– Méfie-toi, citoyen Chauvelin, dit-il, le gaillard a plus d'un tour dans son sac. Après t'avoir remis la lettre, s'il allait te la faire voler par quelqu'un de sa damnée ligue. Par tous les diables de l'enfer, garde bien cette lettre, une fois qu'elle sera entre tes mains.

– Je ferai mieux, dit Chauvelin. Je te la donnerai sur-le-champ, et tu partiras au plus tôt la porter à Paris.

– Ce soir même, décida Collot avec enthousiasme. J'aurai un cheval tout sellé, une escorte prête à partir et nous irons ventre à terre, tu peux m'en croire, jusqu'à ce que la lettre soit entre les mains de Robespierre.

– Excellente idée, approuva Chauvelin. Donne les ordres nécessaires pour qu'hommes et chevaux soient prêts dans la cour du fort, ce soir à sept heures. La marée sera pleine à sept heures et demie et Sir Percy aura hâte d'embarquer sa femme avant le reflux, même si…

Il s'arrêta pour mieux savourer la pensée qui lui venait à l'esprit, et sur son visage habituellement impassible passa une expression de haine satisfaite.

– Que veux-tu dire, Chauvelin ? s'enquit Collot, même si… quoi ?

– Oh ! rien, j'essayais seulement de deviner ce que ferait notre homme après avoir signé sa lettre.

– Parbleu, il rentrera dans son sale pays, heureux d'en être quitte à si bon compte. J'espère, ajouta Collot, que tu ne redoutes pas un refus de sa part au dernier moment.

Les deux hommes étaient assis dans la grande salle, près de la fenêtre, mais si Chauvelin avait constamment parlé à voix basse, Collot d'Herbois, qui se croyait toujours en scène et déclamait tout ce qu'il disait, n'avait fait aucun effort pour modérer les éclats de sa voix gutturale. Chauvelin se demandait ce que Lady Blakeney avait pu comprendre de leur conversation. Il jeta un regard vers la petite pièce et tendit l'oreille. Il y régnait un silence si complet qu'on aurait pu croire que la prisonnière dormait.

– Et s'il allait s'aviser de refuser, cependant…, reprit Collot.

– S’il refusait, répliqua Chauvelin d’une voix coupante, j’expédierais la femme à Paris et je le ferais pendre lui-même comme espion dans la prison, sans autre formalité. Ainsi, d’une façon ou de l’autre, conclut-il en baissant la voix, c’en est fait du Mouron Rouge et de sa bande. Mais je crois qu’il écrira la lettre.

– Morbleu, je le crois aussi, déclara Collot d’Herbois en assenant un coup de poing sur la table.

31

La lettre

Lorsque Collot d'Herbois l'eut quitté un peu plus tard pour commander les chevaux et organiser son escorte, Chauvelin fit appeler un sergent qui, parmi tous les sous-officiers de la petite garnison, lui inspirait particulièrement confiance.

– Il va falloir faire sonner l'angélus ce soir, dans une des églises de Boulogne, sergent Hébert, lui dit-il.

– L'angélus ! s'exclama le sergent suffoqué, mais citoyen gouverneur, voilà des mois que le gouvernement de la Convention en a interdit la sonnerie.

Un sourire singulier se jouait sur les lèvres de Chauvelin. Un peu de l'esprit fantaisiste de Sir Percy avait-il passé dans le cerveau de son adversaire ? Le fait est que cette idée de l'angélus l'amusait. C'est ce soir même, sur les remparts, que le duel aurait dû avoir lieu. Chauvelin aimait à penser que la cloche, qui devait donner le signal du combat, sonnerait la ruine et l'écrasement définitif de son impudent ennemi.

Au sergent stupéfait, il répondit simplement :

– Un signal nous est nécessaire pour communiquer avec la garde des portes de la ville et les autorités du port afin que tous soient prévenus en même temps du moment précis où commencera l'amnistie. Il est naturel que ce soient les cloches qui donnent ce signal. Les canons des remparts et du port y répondront

par des salves, les portes des prisons s'ouvriront et l'état de siège cessera.

– Je comprends tout cela, dit Hébert, mais pourquoi l'angélus ?

– Une idée à moi, mon brave.

– Et qui le sonnera ?

– Ah ! diable !... mais il reste bien dans Boulogne quelque prêtre qu'on pourrait charger de ce soin.

– Sans aucun doute, citoyen gouverneur ; seulement les ci-devant curés se cachent tous, à l'heure qu'il est. Il y a bien l'abbé Foucquet, à la cellule n° 6.

– Excellente idée ! L'homme même qu'il nous faut ! s'écria Chauvelin d'un ton joyeux. Amène-le ce soir dans cette salle pour qu'il serve de témoin et, dès que l'Anglais aura signé et remis la lettre, on donnera l'ordre au curé de courir à son église et de sonner l'angélus. Le vieux fou en sera d'autant plus content qu'il sonnera la mise en liberté des siens. Tu as compris ?

– Oui, citoyen gouverneur. À quelle heure faut-il l'amener ici ?

– À sept heures moins un quart. Il y a loin, d'ici à son église ?

– À peine cinq minutes.

– C'est parfait. Deux hommes l'y escorteront. Veille à ce que les portes de l'église soient ouvertes et les cordes des cloches à portée de la main.

– J’y veillerai.

Cette conversation avait lieu à voix basse. Chauvelin était assis devant sa table comme la veille au soir, lorsque l’arrivée imprévue de Sir Percy Blakeney avait interrompu sa méditation ; mais cette table avait été débarrassée des papiers qui la couvraient et l’on n’y voyait plus que le lourd candélabre d’étain garni de chandelles neuves, un sous-main, un encrier, un sablier, et deux ou trois plumes d’oie.

Chauvelin se représentait Sir Percy installé à sa place et signant avec une de ces plumes la lettre qui le flétrirait à jamais.

Une envie irrésistible le prit tout à coup d’aller jeter un regard sur son ennemi vaincu et de deviner par son attitude la façon dont il agirait quelques heures plus tard.

Sir Percy avait été logé à l’un des étages supérieurs de la vieille prison. Il n’était en aucune façon étroitement gardé et sa chambre elle-même présentait un minimum de confort. Il avait paru des plus satisfaits lorsque Chauvelin lui-même l’y avait conduit la veille.

– J’espère que vous comprendrez, Sir Percy, lui avait dit celui-ci d’un ton suave, que vous êtes mon hôte ce soir, à cela près que vous ne pouvez aller et venir à votre guise.

– Dieu vous bénisse, cher monsieur, avait répondu gaiement Sir Percy, non seulement je le comprends, mais tant d’amabilité me confond.

– C’est seulement Lady Blakeney que nous avons quelques raisons de surveiller de près jusqu’à demain. Vous le comprenez également, Sir Percy ?

Mais dès qu'on prononçait le nom de sa femme, Sir Percy était pris d'une invincible somnolence. Il s'était mis aussitôt à bâiller en demandant l'heure à laquelle, en France, les gentlemen avaient coutume de prendre leur premier déjeuner.

Depuis ce moment Chauvelin ne l'avait pas revu. À plusieurs reprises, il avait demandé comment il se comportait au soldat qui était chargé de lui porter ses repas. L'homme avait répondu que le prisonnier semblait de bonne humeur, qu'il mangeait peu, mais que, par contre, il avait commandé et payé généreusement un nombre respectable de bouteilles de cognac.

– Étranges, ces Anglais ! réfléchissait Chauvelin. Ce soi-disant héros ne serait-il qu'un ivrogne qui cherche à se donner du cœur en s'imbibant d'eau-de-vie ? Peut-être, au fond tout cela le laisse-t-il réellement indifférent ?

Vers la fin de l'après-midi, accompagné de deux soldats, il se dirigea vers la cellule de Sir Percy. Arrivé devant la porte, il frappa. Point de réponse. Faisant signe aux soldats de l'attendre dans le corridor, il tourna doucement la clef et pénétra dans la cellule.

Une odeur d'eau-de-vie flottait dans l'air et, sur la table, deux ou trois bouteilles vides et un verre à demi rempli de cognac témoignaient de la véracité du rapport fait à Chauvelin, tandis qu'affalé sur le lit de camp trop petit pour son long corps, Sir Percy, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte, dormait d'un sommeil pesant.

Chauvelin s'approcha du lit et considéra un moment son adversaire. Certes, c'était un superbe exemplaire de la race britannique : les membres robustes, la poitrine large, les mains fines et blanches, tout révélait l'homme de haute naissance, de belle éducation et d'énergie. Le visage lui aussi, maintenant que le sommeil le dépouillait de son perpétuel sourire et de son ex-

pression nonchalante, apparaissait ferme et bien dessiné. L'espace d'un éclair, Chauvelin sentit comme un regret qu'une si belle carrière fût si tôt et si ignominieusement interrompue.

Il se dit que si c'était son propre sort, son bonheur, son intégrité, qui fussent en ce moment sur le point d'être anéantis, il n'aurait pu tenir en place. Il aurait arpenté sa cellule comme une bête en cage en s'accablant de reproches et en cherchant avec fièvre comment sortir du terrible passage qui n'avait d'autre issue visible que le déshonneur ou la mort.

Mais cet homme buvait et dormait.

– Après tout, peut-être, tout cela lui est-il indifférent.

Comme pour lui répondre, un profond soupir s'échappa des lèvres entrouvertes de Sir Percy.

Perplexe et intrigué, Chauvelin se dirigea vers une petite table sur laquelle se trouvaient un encrier et quelques feuilles de papier éparpillées. Il les retourna et vit que sur l'une d'elles quelques lignes étaient tracées : « Citoyen Chauvelin, en échange de la somme d'un million de francs… » Le début de la lettre ! assez mal écrit du reste, avec des fautes et des ratures, par la main tremblante de cet ivrogne… Mais enfin, c'était la lettre.

À côté se trouvait le brouillon écrit par Chauvelin et que Sir Percy avait évidemment commencé à copier.

Alors, sa décision était prise… le papier trembla entre les doigts de Chauvelin ; il se sentait étrangement agité maintenant que le dénouement était si proche… et si sûr.

– Rien ne presse, hein, monsieur Chaubertin ! balbutia d'une voix épaisse Sir Percy qui s'éveillait péniblement. Cette damnée lettre n'est pas tout à fait prête…

Chauvelin sursauta et laissa choir le papier.

– Eh ! qu'est-ce qui vous fait peur ? continua Sir Percy. Croyez-vous donc que je suis ivre ? Sur mon honneur, monsieur, je ne le suis pas autant que vous le pensez.

– Je suis persuadé, Sir Percy protesta ironiquement Chauvelin, que vous êtes, au contraire maître de toutes vos facultés. Je m'excuse d'avoir dérangé vos papiers, continua-t-il en replaçant le feuillet écrit sur la table, je pensais que si la lettre avait été terminée…

– Elle le sera, monsieur… elle le sera… car je ne suis pas ivre, je vous l'assure… et je puis écrire très lisiblement… et faire honneur à ma signature.

– Quand la lettre sera-t-elle prête, Sir Percy ?

– Le *Day Dream* mettra la voile à marée descendante, dit Sir Percy en cherchant ses mots. J'ai bien le temps jusque-là, n'est-ce pas, monsieur ?

– Au coucher du soleil, pas plus tard.

– Au coucher du soleil, pas plus tard, murmura Blakeney en s'étendant de nouveau sur le lit.

Il eut un bâillement sonore.

– Je ne vous manquerai pas de parole, marmotta-t-il en fermant les yeux, tandis qu'il cherchait pour sa tête une position

confortable, la lettre sera écrite de ma meilleure écr… écrit… Morbleu, je ne suis pas aussi ivre que vous vous l'imaginez.

Mais à peine ce dernier mot était-il prononcé que la respiration profonde et régulière de Sir Percy annonça que, de nouveau, il était endormi.

Avec un haussement d'épaule et un regard d'inexprimable dégoût, Chauvelin tourna les talons et sortit.

Dans le corridor, il appela le soldat de garde et donna des ordres sévères pour que, désormais, aucune bouteille de vin ou de cognac ne fût apportée au prisonnier.

« Il a deux heures pour cuver toute l'eau-de-vie qu'il a absorbée, se dit-il en redescendant. D'ici là, il sera capable d'écrire lisiblement. »

32

Le Mouron Rouge signe son déshonneur

Maintenant, le jour tombait rapidement. À l'intérieur du fort les derniers rayons du soleil avaient cessé depuis longtemps de dorer les vieux murs de leur splendeur agonisante, et la lumière grise du crépuscule n'arrivait plus à traverser les carreaux poussiéreux des fenêtres.

Dans la salle du rez-de-chaussée, qu'éclairait seulement le chandelier à deux branches posé sur la table, régnait un silence impressionnant. Tout autour de la vaste pièce, des soldats en uniforme bleu sombre à revers rouge étaient rangés le long des murs et attendaient immobiles, la baïonnette au fusil. À quelque distance de la table, le sergent Hébert et quatre gardes nationaux entouraient une femme et un vieillard.

L'abbé Foucquet avait été amené de sa cellule quelques instants auparavant avec ordre de regarder attentivement ce qui allait se passer devant lui. Il irait ensuite, dûment escorté, jusqu'à l'église Saint-Joseph pour y sonner l'angélus, signal de l'amnistie générale et de l'ouverture des prisons. Après quoi il serait libre de rejoindre ses neveux et leur mère et de partir avec eux où bon lui semblerait.

Tout ceci lui avait été rapidement et sommairement expliqué, et le bon abbé n'y comprenait pas grand-chose. Mais il se remettait, comme toujours, entre les mains de la Providence et se sentait tout heureux à la pensée de sonner l'angélus dans sa chère vieille église depuis si longtemps déserte et silencieuse.

À côté de lui, enveloppée de son manteau dont le capuchon relevé lui cachait en partie le visage, Marguerite était assise, aussi blanche et rigide qu'une statue. Elle n'aurait su dire comment s'était passée cette journée affreuse, comment elle avait pu vivre ces longues heures d'attente, supporter cette torturante incertitude. Ce qui, de tout, lui avait paru le plus amer, c'était la pensée que son mari était là, tout près d'elle, dans cette lugubre forteresse, et que cependant il se pouvait qu'elle ne le revît point, même à l'heure suprême de la mort.

Que Percy pût signer son déshonneur et continuer à vivre, elle savait que c'était impossible. Mais ce qu'il ne ferait à aucun prix pour sauver sa propre existence, peut-être s'y déciderait-il pour sauver celle de sa femme. C'est du moins ce que faisaient craindre à Marguerite l'étrange attitude de son mari et l'expression de triomphe qu'elle avait vu luire dans les yeux de Chauvelin.

En recevant l'ordre de passer dans la pièce voisine, elle comprit que maintenant tout espoir était vain. La présence des soldats, l'air ironique de Collot d'Herbois et surtout la vue de cette table où était disposé tout ce qu'il faut pour écrire lui avaient glacé le cœur comme le froid de la mort.

– Si la femme remue, parle ou crie, bâillonnez-la immédiatement, ordonna Collot d'un ton rude.

Aussitôt le sergent Hébert muni d'un bâillon et de menottes se posta derrière elle, tandis qu'un des gardes lui posait une lourde main sur l'épaule. Mais Marguerite resta muette et ne fit pas un mouvement, même lorsque l'écho d'une voix bien timbrée résonna dans le corridor et que la porte s'ouvrant livra passage à Sir Percy accompagné de Chauvelin.

Les gestes nerveux et la démarche saccadée de celui-ci témoignaient de son agitation. Sir Percy, par contre, était l'image même du calme et de la plus sereine indifférence. Son manteau à collet gris perle était suffisamment ouvert pour laisser voir un costume de drap fin du même ton ; au-dessus du gilet brodé sa cravate de dentelle était nouée avec un soin méticuleux. Cet homme si élégant, qui jouait d'une main négligente avec son monocle d'or, personnifiait vraiment le dandy de Londres, et Collot d'Herbois, qui le voyait pour la première fois, eut un ricanement de mépris.

Marguerite ne quittait pas des yeux son mari. Avec quelle ardeur elle aurait voulu deviner ce qui se passait dans cette âme mystérieuse ! Mais lorsque Sir Percy, s'approchant de la table, eût pénétré dans le cercle éclairé par les bougies, en dépit de l'attention avec laquelle elle l'observait, elle ne put découvrir la moindre contraction à ses lèvres souriantes, ni le moindre frémissement à la longue main fine qui tenait le monocle cerclé d'or.

Ceci se passait au moment où la cloche du vieux beffroi sonnait le troisième quart après six heures. Maintenant, il était près de sept heures. Installé devant la table, la plume à la main, Sir Percy Blakeney écrivait. Debout derrière sa chaise et penchés au-dessus de lui, Chauvelin et Collot d'Herbois fixaient d'un regard avide la feuille blanche qui se noircissait peu à peu.

Sir Percy ne semblait nullement pressé. Il écrivait avec lenteur et réflexion en se référant souvent au modèle qui était placé devant lui. L'orthographe de certains mots devait sans doute le troubler, car il fit en commençant quelques remarques plaisantes sur son manque d'instruction et l'insouciance déplorable qui lui avait fait négliger, dans sa jeunesse, l'étude d'une langue si parfaitement élégante. Puis il parut s'en tirer avec plus de facilité ; peut-être aussi avait-il moins envie de parler en voyant que ses amusantes boutades ne recevaient que des réponses sèches

et monosyllabiques. Cinq minutes se passèrent sans qu'on entendît autre chose dans la salle que le grincement de la plume sur le papier.

Mais au-dehors, dans la paix du soir, s'élevait un bruit sourd et confus comme le ressac des vagues contre la falaise. Lointain d'abord, il se rapprochait peu à peu et, maintenant, sur le grondement monotone semblable à celui d'une mer agitée, se détachaient des sons plus nets, des cris, des chants, des éclats de trompette accompagnés de roulements de tambour.

Le cortège, parti de la place de la Sénéchaussée, ayant parcouru toute la ville, s'engageait sur les remparts et se dirigeait vers le fort Gayole. Comme la rumeur augmentait, Sir Percy Blakeney leva la tête, puis se tournant vers Chauvelin et lui montrant la lettre :

– J'ai presque terminé, dit-il.

L'attente dans cette atmosphère épaissie par la fumée âcre des chandelles devenait vraiment intolérable et quatre cœurs au moins battaient d'une façon désordonnée.

Marguerite continuait à envelopper son mari d'un regard ardent. Renonçant à deviner quel était son but et les motifs qui le faisaient agir, elle n'éprouvait plus que le désir intense de graver dans son cœur chaque trait du visage aimé, persuadée que ce long regard représentait sa dernière joie en ce monde.

L'abbé Foucquet avait interrompu son chapelet. La poignante tragédie qui se jouait sous ses yeux ne pouvait laisser indifférent son cœur compatissant. Prenant la main de Marguerite dans la sienne, il donnait de temps en temps une pression encourageante à ses pauvres doigts glacés.

Quant à Chauvelin et à Collot d'Herbois, leurs cœurs étaient partagés entre la joie de la vengeance, l'exaltation du triomphe prochain et la crainte qui assaille le vainqueur à l'heure même où il va toucher au but.

Mais qui aurait pu dire ce qui se passait dans l'âme de l'audacieux aventurier dont l'honneur allait subir une flétrissure ? Qu'y avait-il derrière ce front lisse et serein toujours penché sur la feuille de papier qu'une haute écriture couvrait maintenant presque entièrement ?

Le cortège avait atteint la place Daumont. Les cris et les chants se faisaient de plus en plus bruyants, et le défilé qui avait perdu toute ordonnance n'était plus qu'une simple bousculade.

Comme les premiers figurants commençaient à gravir les degrés de pierre qui mènent au rempart du sud, leurs regards furent attirés par la fenêtre éclairée qui se découpait dans la muraille sombre de la forteresse à quelques pieds au-dessus du sol, et ils lancèrent quelques acclamations à l'adresse des envoyés du gouvernement paternel à qui l'on devait une si belle fête. Ceci rappela aux Boulonnais la cause de toutes ces réjouissances et quelques voix crièrent :

– Qu'on nous montre l'espion anglais !

– Oui, oui ! reprit la foule en chœur, nous voulons voir le Mouron Rouge.

Au lieu de continuer leur marche sur les remparts, les figurants du cortège, à mesure qu'ils arrivaient, se massaient sous la fenêtre et, balançant lanternes et torches, réclamaient à grands cris qu'on leur montrât l'espion fameux dont la capture devait mettre en liesse les cœurs de tous les bons patriotes. Les plus agiles, grimpant sur les épaules des autres, eurent vite fait de se

lever jusqu'à la hauteur de la fenêtre, et bientôt des faces excitées se pressèrent contre les carreaux pour essayer de voir ce qui se passait dans la salle.

Fronçant ses noirs sourcils, Collot d'Herbois donna brièvement aux soldats l'ordre de chasser les curieux ; mais ceux-ci se cramponnaient à l'appui de la fenêtre, et lorsque les soldats voulurent refermer la croisée, des poings furieux firent voler les vitres en éclats.

– Je ne puis finir cette lettre en votre jargon avec tout ce damné tapage autour de moi, dit Sir Percy en relevant la tête.

– Vous n'avez plus grand-chose à écrire, Sir Percy, représenta Chauvelin bouillant d'impatience. Je vous engage à terminer le plus vite possible afin de gagner votre bateau à temps pour la marée.

– Alors, envoyez promener cette racaille, insista Sir Percy.

– Ils refusent de s'en aller. Ils veulent vous voir.

Sir Percy s'arrêta un instant, la plume à la main, comme s'il réfléchissait profondément.

– Ils veulent me voir ? dit-il enfin avec un petit rire. Eh bien ! pourquoi les priver de ce plaisir ?

Se remettant à écrire, en quelques rapides traits de plume il termina la lettre et y apposa sa signature avec un large paraphe, tandis que de nouvelles têtes apparaissaient à la fenêtre et que les clameurs poussées par la foule au pied du fort se faisaient de plus en plus assourdissantes.

Chauvelin avait l'impression que son cœur allait éclater.

Alors Sir Percy, la main gauche légèrement appuyée sur la lettre, repoussa sa chaise en arrière et répéta d'une voix forte :

– Ils veulent me voir ? Eh bien ! morbleu !... qu'ils me regardent !

Et sautant sur ses pieds, il saisit le massif chandelier, le souleva à bout de bras au-dessus de sa tête et se dirigea vers la fenêtre.

– La lettre ! balbutia Chauvelin d'une voix étranglée en se précipitant derrière lui.

Mais comme il avançait une main frémissante, Sir Percy Blakeney jeta soudain le lourd chandelier qui vint s'écraser sur le sol avec fracas. Les Boulonnais qui se pressaient à la fenêtre poussèrent un hurlement de frayeur. L'espace d'un éclair ils avaient vu se dresser une forme qui, à la lumière mouvante des bougies, leur avait paru gigantesque, puis la vision s'était évanouie dans l'obscurité. Pris d'une subite épouvante, ils se laissèrent glisser à terre et se mirent à fuir le long des remparts, suivis par la foule gagnée, sans savoir pourquoi, par la même terreur.

Au moment où le chandelier était tombé, un cri avait retenti :

– La fenêtre !... la fenêtre !...

Qui l'avait poussée ? nul ne put ensuite se le rappeler, mais en fait, obéissant au même instinct, la plupart des soldats se précipitèrent vers la croisée et sautèrent sur la promenade où ils se lancèrent dans une aveugle et folle poursuite.

Dans la salle régnaient le désordre et la confusion. Des appels jaillissaient de l'obscurité :

– La lettre, Collot !… la lettre !… dans sa main…

Un piétinement, une chute, et le bruit sourd d'une lutte sur le plancher.

Enfin, la voix de Collot d'Herbois lança un cri de triomphe :

– J'ai la lettre… Je la tiens… Et maintenant… à Paris !

– Victoire ! hurla Chauvelin hors de lui. Victoire ! Hébert, l'angélus !… Emmène le curé sonner l'angélus…

Le sergent pendant ce temps était parvenu à allumer son briquet, mais cette faible lueur ne pouvait éclairer qu'un petit coin de la vaste salle.

D'instinct, Collot d'Herbois trouva la porte qu'il ouvrit brusquement. Un instant sa puissante silhouette se détacha sur le fond faiblement éclairé du corridor. Sa main agitait au-dessus de sa tête le précieux document, gage de la ruine et du déshonneur de leur ennemi.

– À Paris ! clama-t-il de nouveau.

– À Paris ! lui cria Chauvelin, à Paris !… Au Comité de salut public.

Épuisé d'émotion, il tomba sur la chaise la plus proche.

Collot avait déjà disparu dans le corridor.

Bientôt, dans la cour résonnèrent des appels, des ordres brefs, le piétinement de plusieurs chevaux. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées qu'on entendit le bruit d'une cavalcade qui s'ébranlait. Collot d'Herbois, suivi de son escorte, sortait du fort Gayole et s'engageait à toute allure sur la route de Paris.

33

L’angélus

Peu à peu, tous les bruits moururent autour du fort Gayole. Les cris et les rires de la foule, qui s’était vite remise de sa frayeur, n’arrivaient plus que comme le grondement assourdi d’un orage lointain, sur lequel se détachait parfois la note aiguë d’une voix de femme ou l’éclat d’un coup de trompette.

Les soldats étaient partis, les uns escortant Collot d’Herbois, les autres accompagnant Hébert et le vieux prêtre qui allait sonner l’angélus.

Vaincu par la violence de ses émotions successives, Chauvelin s’était laissé choir sur un siège et s’abandonnait à l’ivresse du triomphe.

Enfin était venue pour son ennemi l’heure de l’écrasement et de la honte !… Lui-même avait assez vécu puisqu’il avait vu ce jour. Et sans s’inquiéter d’autre chose, il savourait la joie de la victoire, le plaisir de la vengeance. Ce qu’étaient devenus Sir Percy et Lady Blakeney, il ne s’en préoccupait guère ! Sir Percy avait dû s’esquiver par la porte ou la fenêtre, pressé d’entraîner sa femme hors de Boulogne. L’angélus allait sonner : au premier tintement, les portes de la ville s’ouvriraient, le port serait libre. Collot d’Herbois galopait à franc étrier dans la direction de Paris : chaque instant l’en rapprochait ; dans vingt-quatre heures, tous les patriotes se réjouiraient. Rien à craindre désormais de l’humble fleurette anglaise, piétinée dans la boue !

... Soudain, un léger bruit le fit sursauter. Il se rendit compte qu'il avait cédé à une vague torpeur, conséquence naturelle de la fatigue et de la tension d'esprit subies durant ces quatre derniers jours.

Le bruit se fit entendre de nouveau ; c'était comme un léger tâtonnement dans l'ombre. Chauvelin essaya, mais sans succès, de distinguer quelque chose dans la pièce obscure. Alors il se leva, et sortit dans le corridor pour y prendre la lanterne accrochée à la muraille. Au même instant un son de cloche parvint à son oreille : l'angélus commençait à tinter.

Il rentra dans la salle en élevant la lumière au-dessus de sa tête : la pièce n'était pas vide ! les rayons jaunâtres de la lanterne firent apparaître à ses yeux stupéfaits l'élégante silhouette de Sir Percy Blakeney.

Avec un sourire engageant, celui-ci s'inclina légèrement vers Chauvelin. Il tenait à la main la fameuse épée façonnée à Tolède pour Lorenzo Cenci.

– N'est-ce pas le jour et l'heure, monsieur dit-il avec sa grâce la plus courtoise, où nous devons croiser le fer ? Nous sommes, si je ne me trompe, au-dessus des remparts sud. Veuillez me montrer le chemin, et je vous suis.

À la vue de cet homme, de son audace, de son impudence, Chauvelin sentit comme un étau lui étreindre le cœur : ses joues prirent une teinte de cendre, ses lèvres minces se crispèrent, et la main qui tenait la lanterne se mit à trembler de façon visible. Sir Percy continuait à sourire, tout en indiquant du geste la direction des remparts.

De l'église Saint-Joseph, arriva le tintement doux et mélancolique du deuxième Ave. Par un violent effort, Chauvelin se ressaisit et tenta de chasser l'étrange sentiment d'angoisse qui

s'était emparé de lui devant l'apparition de cet homme extraordinaire.

– Trêve à ces plaisanteries, Sir Percy ! dit-il rudement. Vous le savez : je n'ai pas l'intention de me battre avec ces épées empoisonnées, et…

– Je m'en doutais, monsieur Chauvelin. Mais vous, savez-vous que j'ai l'intention de vous tuer, ici même, comme un chien ?

Et jetant par terre son épée dans une explosion de fureur presque sauvage, il marcha sur Chauvelin et savoura durant une seconde l'ivresse de tenir à sa merci cet être chétif qu'il dominait de toute sa hauteur.

Mais Chauvelin ne trembla pas.

– Quand bien même vous me tueriez, Sir Percy, dit-il sans se troubler en regardant son ennemi dans les yeux, vous ne pourriez détruire la lettre que mon collègue porte en ce moment à Paris.

À ces mots le visage de Sir Percy changea subitement d'expression. La lueur de haine s'éteignit dans ses yeux bleus, ses traits crispés se détendirent, et un rire joyeux, éclatant, prolongé, réveilla les échos du vieux fort.

– Morbleu ! monsieur Chaubertin, s'écria-t-il gaiement, voilà qui est drôle, furieusement drôle !… Entendez-vous chère amie ? c'est la meilleure plaisanterie que j'aie ouïe depuis longtemps… Monsieur que voici croit que… parbleu ! il y a de quoi mourir de rire !… Monsieur croit que c'est cette damnée lettre qui est partie pour Paris !… Pense-t-il donc qu'un gentilhomme anglais, même lorsqu'il est terrassé, permettrait à un gredin de lui arracher une lettre ?

– Sir Percy ! haleta Chauvelin dont un affreux soupçon traversait subitement le cerveau.

– Peste ! monsieur, vous êtes étonnant ! continua Sir Percy en tirant d'une de ses poches une feuille froissée qu'il mit sous les yeux hagards de Chauvelin. Voici la lettre que j'ai écrite ici, à votre table, pour gagner du temps et vous jouer un tour de ma façon. Mais par tous les saints ! vous êtes encore plus fou que je ne le pensais si vous avez cru que je l'avais écrite dans un autre dessein que de vous en souffleter le visage !...

Et d'un geste brusque et violent, il frappa Chauvelin en pleine figure. Puis reprenant son calme, il ajouta :

– Vous aimeriez savoir, n'est-il pas vrai, monsieur Chaubertin, quel est le pli que votre ami Collot d'Herbois porte à Paris en si grande hâte ?... Le texte en est bref et se compose de quelques vers. C'est moi qui l'ai rédigé cet après-midi tandis que vous me croyiez endormi et saturé de cognac ; rien n'est plus facile que de faire passer du cognac par la fenêtre ! Pensiez-vous que j'avais tout bu ? Je vous avais dit cependant, vous en souvenez-vous ? que j'étais moins ivre que vous ne l'imaginiez... Donc, cette lettre est écrite en vers, et se lit ainsi :

Est-il ici, serait-il là ?
Les Français tremblent dès qu'il bouge.
Satan lui-même le créa.
L'insaisissable Mouron Rouge.

... Un gracieux quatrain, monsieur, qui plaira fort, si je ne me trompe, à votre maître et ami le citoyen Robespierre... Votre collègue Collot d'Herbois est déjà loin sur la route de Paris à l'heure qu'il est. Non, non, monsieur, je ne puis vraiment me résoudre à vous tuer, la Providence m'ayant departi le don de

goûter l'ironie des choses et de trouver mon divertissement dans les bizarreries et l'imprévu de l'existence !

Les derniers coups de l'angélus s'égrenèrent dans la nuit, et le canon du vieux Château se mit à tonner, proclamant à travers la ville l'amnistie générale et l'ouverture des portes.

Chauvelin, livide de rage, voulut s'élancer vers le corridor pour appeler du secours : trop tard ! Sir Percy avait joué suffisamment avec sa proie. L'heure passait, Hébert et ses hommes pouvaient revenir, il était temps de songer à gagner un endroit plus sûr. D'un bond, il se jeta entre son ennemi et la porte, et saisissant le petit homme par les épaules, le poussa jusqu'au fond de la salle. Le bâillon et la corde préparés pour Marguerite étaient restés à terre.

En quelques gestes vifs et précis, Sir Percy eut bientôt fait de Chauvelin un paquet impuissant et muet. L'ex-ambassadeur n'était pas de taille à résister au vigoureux gentilhomme dont les forces étaient intactes.

Après s'être assuré que la corde était solidement nouée, le bâillon bien assujetti, et que Chauvelin ne pouvait faire un mouvement, il prit dans ses bras cette masse inerte et la porta sur le lit de la pièce contiguë, là où Marguerite avait vécu douze heures d'un douloureux martyre.

La lumière de la grande salle éclairait confusément le corps allongé de Chauvelin. Les yeux fermés, il paraissait avoir perdu conscience ; cependant ses mains attachées avaient des soubresauts nerveux.

Le Mouron Rouge laissa tomber sur lui un regard où la pitié se mêlait au mépris. Il haussa les épaules et allait se détourner, lorsque, se ravisant, il tira de la poche de son gilet un bout de papier qu'il glissa entre les doigts tremblants de Chauvelin.

Sur ce papier étaient griffonnés quatre vers, ceux-là mêmes que Robespierre et ses collègues liraient vingt-quatre heures plus tard.

Alors seulement, Blakeney sortit de la pièce.

34

La fin d'un cauchemar

Quand il rentra dans la salle, Marguerite debout près de la table, la main appuyée sur le dossier de sa chaise, tendait vers lui son visage bouleversé d'émotion.

Pas une seconde au moment où la vie précieuse de son mari était en péril, son sang-froid ne l'avait abandonnée. Lorsque Percy avait bondi, le flambeau à la main, elle avait subitement repris confiance. Dieu merci ! il n'entendait pas remettre à ses ennemis la lettre déshonorante ! Quant à elle, son rôle était simple, elle devait rester calme et ne pas attirer l'attention.

Aussi n'avait-elle poussé aucun cri, ni fait aucun mouvement quand la pièce avait été plongée soudain dans l'obscurité et qu'elle avait entendu des chocs, des appels et le bruit sourd d'une lutte. Lorsque la mêlée confuse avait pris fin et que Collot d'Herbois s'était rué avec les derniers soldats hors de la salle, Marguerite s'était reculée tout doucement dans le coin le plus sombre et, muette, retenant son souffle, elle avait guetté dans le silence un signe de *lui,* prête à s'élancer s'il rappelait… prête à attendre encore tant qu'il le faudrait.

Enfin, Chauvelin réduit à l'impuissance et transporté dans la pièce voisine, elle venait de sortir de l'obscurité.

Quand Percy la vit se détacher de l'ombre, le visage entouré par l'auréole de ses cheveux d'or, une chaude rougeur sur les

joues et les yeux illuminés de tendresse, il s'arrêta une seconde sur le seuil, tout à la joie de cette contemplation.

L'instant d'après, il la serrait dans ses bras. Tout était silencieux, à part le bruit monotone des gouttes de pluie sur les arbres du rempart, et, très lointains, les derniers échos de la fête.

Alors monta vers la fenêtre le cri de la mouette trois fois répété.

Blakeney et Marguerite s'éveillèrent de leur rêve si bref. Une fois de plus, l'amoureux cédait le pas à l'homme d'action.

– Voici Tony, si je ne me trompe, dit-il aussitôt.

Et d'une main un peu tremblante il ramena soigneusement le capuchon autour du visage de Marguerite.

– Lord Tony ici ? murmura-t-elle, surprise.

– Lui-même, avec Hastings et un ou deux autres. Je leur avais demandé de venir à notre rescousse ce soir, lorsque le moment serait favorable.

– Vous étiez donc si sûr du succès, Percy ? demanda-t-elle.

– Mais oui, répondit-il simplement.

Entraînant Marguerite vers la fenêtre, il l'aida à passer pardessus l'appui. La fenêtre n'était qu'à une faible distance du sol et deux paires de bras complaisants se tendaient pour recevoir la jeune femme.

Percy à son tour suivit la même voie, et le petit groupe se dirigea d'un pas tranquille vers la poterne qu'il fallait franchir pour aller de la ville au port.

Les remparts étaient étrangement calmes et silencieux. Ceux qui s'amusaient étaient loin. Seuls, deux ou trois passants se hâtaient, des paquets à la main, – fugitifs qui profitaient de cette occasion unique de quitter un sol dangereux.

Ils marchaient en silence, Marguerite au bras de son mari.

Près de la poterne, quelques soldats jouaient aux cartes, buvaient et plaisantaient. L'arrivée de Sir Percy et de ses amis ne troubla pas leur partie. Depuis la sonnerie de l'angélus, la poterne était grande ouverte, et les sentinelles avaient reçu l'ordre de laisser les gens circuler librement.

– Tiens, voilà le grand Anglais, fit un soldat sans lâcher ses cartes.

– Parbleu ! Il s'en retourne dans son pays, commenta un autre.

– *Bon voyage, monsieur Dumollet…,* fredonna un troisième.

Qui aurait pu se douter que le dessein grandiose préparé avec tant de soin pour assurer l'effondrement du Mouron Rouge et de sa ligue avait avorté et que Collot d'Herbois portait à Paris, non un document précieux mais une simple mystification, tandis que l'homme qui avait presque réalisé son plan démoniaque gisait dans la forteresse, étroitement ligoté ?

Et voilà comment la petite troupe composée de Sir Percy et Lady Blakeney, de Lord Anthony Dewhurst et de Lord Hastings passa sans encombre l'enceinte de Boulogne.

Aux abords de la ville, elle se grossit de Lord Everingham et de Sir Philip Glynde qui étaient allés prendre l'abbé Foucquet à la sortie de sa petite église, puis de François, de Félicité et de leur vieille maman que d'autres membres de la ligue s'étaient chargés d'amener au *Day Dream*.

– Nous étions tous dans la fête et avons suivi le cortège jusqu'au dernier moment, expliqua Lord Tony à Marguerite pendant qu'ils se dirigeaient rapidement vers le port. Nous ne nous figurions nullement ce qui allait se passer. Nous savions seulement que l'on aurait besoin de nous vers ce moment-là, – l'heure du duel, – du côté du rempart sud, et, d'autre part, notre consigne est de nous mêler toujours aux rassemblements, quels qu'ils soient. Nous étions donc de ceux qui réclamaient à grands cris le Mouron Rouge, et quand Blakeney se dressa soudain à la fenêtre, en pleine lumière, nous pensâmes qu'il préparait un tour de sa façon et qu'il nous restait seulement à attendre sur place la suite des événements. Comme vous voyez, c'était très simple.

Le jeune homme parlait avec un entrain joyeux ; mais sous le ton léger de son récit perçaient l'enthousiasme et la fierté qu'inspirent au soldat l'audace et le génie de son chef.

Trois canots attendaient Sir Percy, Lady Blakeney et tous ceux qu'ils emmenaient avec eux. L'embarquement se fit en silence, les matelots se courbèrent sur les rames, et les canots s'éloignèrent rapidement du rivage.

Alors, le vieux prêtre murmura une prière d'actions de grâces, et Marguerite, émue, l'entendit appeler la bénédiction de Dieu sur le courageux Anglais qui se faisait le libérateur des faibles et des opprimés.

Quelques jours plus tard, au soir tombant, Marguerite se promenait avec son mari dans l'avenue de châtaigniers du beau parc de Richmond. L'air était chargé des senteurs de l'arrière-saison et la terre humide était jonchée de feuilles mortes.

Elle s'arrêta, posa sur le bras de son mari une main tremblante et leva vers lui ses yeux où brillaient des larmes de tendresse.

– Percy, dit-elle tout bas, m'avez-vous pardonné… ?

– Et quoi donc, ma chérie ?

– Cette horrible aventure de Boulogne… le marché imaginé par ce monstre… ses affreuses conditions… Dire que j'ai été cause de tout cela, par ma maladresse… par ma folle imprudence…

– Vous vous trompez, ma chérie ; au lieu de vous pardonner, j'ai à vous remercier.

– Me remercier, moi ?

Malgré l'ombre du crépuscule, elle vit passer un éclair de passion dans les yeux de Percy.

– Oui, reprit-il d'une voix grave, sans cette nuit au fort Gayole, sans l'ignoble alternative à laquelle ce gredin voulait me réduire, je n'aurais peut-être jamais su tout ce que vous étiez pour moi.

Au souvenir de ces heures d'angoisse et d'humiliation les traits de Sir Percy s'étaient contractés ; sa voix s'altéra et ses poings se serrèrent. Marguerite se pressa contre lui et murmura très bas :

– Et maintenant ?

L'enveloppant de ses bras, il répondit avec ferveur :

– Maintenant… je sais !